COLLECTION SAINT-MICHEL

LES CATACOMBES DE ROME

ET LA

DOCTRINE CATHOLIQUE

PAR LE RÉVÉREND
ABBÉ DES BÉNÉDICTINS DE BEURON (ALLEMAGNE)

Dom MAURUS WOLTER

Seule traduction autorisée pour l'Œuvre Saint-Michel

Ornée de gravures sur bois

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR M. L'ABBÉ J.-E. DARRAS
Vicaire général d'Ajaccio, Chanoine honoraire de Quimper, etc., etc.



PARIS

G. TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

BIBLIOTHÉCAIRE DE L'ŒUVRE SAINT-MICHEL

Rue de Mézières, 6

1872



LES

CATACOMBES DE ROME

ET LA DOCTRINE CATHOLIQUE

INTRODUCTION

Le 31 mai 1578, moins d'un siècle après la négation radicale du dogme catholique par Luther, un éboulement fortuit se produisit dans un terrain situé à trois milles de Rome, sur la voie *Salaria*. L'excavation révéla toute une ville souterraine qui s'étendait comme un labyrinthe, sans qu'on pût en déterminer les limites. C'était l'une des sept Catacombes remontant à l'ère apostolique, le κοιμητήριον (cimetière) désigné dans les martyrologes sous le nom de Priscilla, femme du sénateur Pudens, ce patricien qui avait reçu dans son palais le prince des apôtres et fait asseoir sur sa chaise curule le pêcheur de Galilée, devenu la pierre sur laquelle

Jésus-Christ a édifié son Église. « Rome tressaillit en apprenant, dit Baronius, que ses faubourgs recélaient des cités enfouies, colonies chrétiennes datant de l'époque des persécutions, nécropoles immenses de martyrs. Ce qu'on n'avait pu connaître jusque là que par la lecture des auteurs anciens, ou conjecturer vaguement par le petit nombre de substructions demeurées accessibles, apparaissait maintenant dans sa majestueuse réalité. Ce fut un cri d'admiration universelle. J'y courus moi-même avec un empressement, une curiosité impossibles à décrire. Et depuis, combien de fois j'ai visité et parcouru dans tous ses replis ce cimetière de Priscilla, exhumé merveilleusement sous mes yeux ! A l'entrée, on marche dans une large voie qui forme l'artère principale, où viennent s'embrancher des milliers de rues plus étroites, se subdivisant elles-mêmes en rameaux, en carrefours innombrables. Comme dans les villes à ciel ouvert, on rencontre à certains intervalles des espèces de *forum* plus vastes et plus spacieux, où se réunissaient les assemblées des fidèles pour la célébration des mystères. Des images symboliques en décorent les parois ; on y avait ménagé des lucernaires pour

y faire pénétrer l'air et le jour extérieurs (1). »

Depuis cette époque, la Rome souterraine — ce fut le nom qu'on lui donna — n'a plus cessé d'être explorée ; et maintenant, si l'on mettait bout à bout tous les sentiers déjà visités des Catacombes, ils formeraient une longueur égale à celle de l'Italie depuis Turin jusqu'au détroit de Messine. Or tous ces sentiers sont creusés entre deux rangs de tombes, et ces tombes sont presque toutes consacrées à des martyrs. Deux sociétés sont en présence dans cette obscurité des Catacombes, toutes deux se disputant l'empire du monde. Ce sont les victimes qui ont vaincu ; ce sont les martyrs qui ont renversé les Césars ; ce sont les morts qui ont appelé à la vie toutes nos sociétés modernes. Les bataillons de Jésus-Christ, couchés dans la poussière du tombeau, attestent à tous les regards la réalité des persécutions, leur étendue, et le nombre prodigieux de leurs victimes. De nos jours on a prétendu justifier rétrospectivement les bourreaux, et établir la légalité des mesures sanglantes prises contre les chré-

(1) Baron., *Annal. eccles.*, ann. 136, § 11 ; — ann. 57, § 112 ; — ann. 226, §§ 8 et 9.

tiens. Les Césars, dit-on, avaient, au point de vue politique, le devoir et le droit de proscrire une secte ténébreuse qui venait renverser l'empire et détrôner toutes les puissances. Non, répond l'histoire : jamais le christianisme ne fut une secte politique ; jamais son programme ne menaça l'existence d'aucun pouvoir. Les fidèles du temps de saint Pierre, aussi bien que ceux du dix-neuvième siècle, respectaient les puissances, les servaient avec dévouement, et rendaient à César ce qui est à César. Il est vrai qu'ils rendaient d'abord à Dieu ce qui est à Dieu, et, sous les Néron et les Tibère, ils mouraient pour leur Dieu. Mais se sont-ils jamais révoltés ? Trouve-t-on, parmi les milliers de tombeaux qui peuplent les galeries de leurs hypogées, le fer d'un seul poignard ? Qu'on le sache donc : les princes persécuteurs, depuis Hérode jusqu'aux mandarins qui versent de nos jours le sang chrétien sur les plages du Japon ou de la Corée, non-seulement sont des bourreaux au point de vue légal, mais de véritables insensés au point de vue politique. Ils frappent précisément sur les plus fermes appuis de leur pouvoir, sur les hommes le plus profondément pénétrés des principes de subordination et d'obéis-

sance; en sorte qu'on peut dire qu'un décret de proscription contre la foi chrétienne est un suicide politique de la part du prince qui l'a promulgué.

Pour comprendre tout l'intérêt que présente l'étude des Catacombes, il faut se faire une idée de l'existence sociale du christianisme durant les trois premiers siècles. Renfermés pour l'exercice de leur culte dans des arénaires souterrains, les fidèles n'apparaissaient au grand jour, en cette qualité, qu'en face des tribunaux romains où ils confessaient leur foi et attendaient leur arrêt de mort. Toutes les tortures, tous les supplices imaginables étaient mis en œuvre pour les contraindre à livrer aux juges les Écritures, dépôt sacré de leurs croyances. Les païens espéraient trouver dans ces livres mystérieux le plan général de la conspiration supposée contre l'empire; ils comptaient y trouver les signes de ralliement des conspirateurs, le sens réel des doctrines dont la profession de foi des martyrs, toujours identique, était loin de leur paraître le dernier mot. Mais l'ardeur même avec laquelle ils recherchaient ces importants témoignages, commandait aux fidèles une résistance héroïque en sens opposé : de là les milliers de chrétiens qui

subirent la mort uniquement pour n'avoir pas voulu remettre aux juges les Livres sacrés; de là aussi la nécessité d'observer rigoureusement, dans les ouvrages d'apologétique, de controverse ou de morale chrétienne, la loi du secret sur les dogmes principaux et sur l'organisation intérieure de la religion persécutée. On comprend dès lors combien d'enseignements, qui auraient pu trouver leur place dans les œuvres des Docteurs et des Pères de l'Église aux trois premiers siècles, durent nécessairement être voilés à l'œil de la malveillance et réservés pour l'initiation orale. Le protestantisme n'a pas manqué de se prévaloir du silence forcé qu'on observait à cette époque. « Sire, » disait Agrippa d'Aubigné à Henri IV, « le cardinal Duperron est « un savant homme. Proposez-lui de réduire la doc- « trine de l'Église à ce qu'elle était aux trois pre- « miers siècles, et nous serons d'accord. » C'était là une outrecuidance de soldat plutôt qu'une parole de théologien : car l'étude attentive de la patrologie des trois premiers siècles fournit un certain nombre de témoignages qui suffisent à renverser de fond en comble la thèse de Luther. Mais enfin la rareté relative de ces textes, leur expression tou-

jours contrainte par l'inflexible nécessité du secret pouvaient donner lieu à une controverse. Aujourd'hui tous les voiles tombent, toutes les ombres s'évanouissent, tous les secrets apparaissent au grand jour : le regard pénètre dans la société des Catacombes, absolument comme si nous assistions, à la lueur des torches et des lampadaires, à une réunion de l'Église primitive. Les dogmes catholiques, la hiérarchie, les sacrements, la morale chrétienne, se révèlent à cette clarté inattendue tels qu'ils sont de nos jours. Sauf la persécution sanglante, rien ne nous paraît changé entre l'Église romaine de l'an 170 et l'Église romaine de l'an 1870.

Cette conclusion ressort invinciblement de l'étude des monuments catacombaires, des inscriptions, des peintures aujourd'hui classées par la science archéologique. La prière pour les morts, l'invocation des saints, le culte de la Vierge Marie, pour ne citer que ces exemples dogmatiques, se retrouvent là, non point dans la discussion d'une controverse de théologie ; ils s'échappent tout vivants des tendres et pieuses exclamations des premiers fidèles. On suit leur expression dans les linéaments d'une écriture parfois empreinte de rus-

ticité, et irrégulièrement tracée à la pointe d'un grossier outil sur la pierre ou sur le marbre. Pierre y est représenté sous la figure de Moïse; sa primauté doctrinale et hiérarchique y est exprimée par la verge du commandement, qui fait jaillir les sources de la vérité et de la grâce. Les brebis viennent s'abreuver à ces sources pures, et, de peur que le pèlerin ne se méprenne sur le sens de cette figure biblique, le peintre a écrit au bas ce nom significatif : PETRVS. Dans ces cryptes si longtemps oubliées et qui furent les premiers temples chrétiens, on a retrouvé les autels, les calices décorés des images de la sainte Vierge, de saint Pierre et de saint Paul, les flambeaux, la vasque d'eau bénite et jusqu'au confessionnal si particulièrement détesté du protestantisme. Ainsi la tradition lapidaire de la foi chrétienne vient compléter la tradition écrite des Pères et des Docteurs. Ce qu'une arme pareille entre les mains de Bossuet, par exemple, dans la lutte contre les erreurs de Calvin et de Luther, eût pu produire de triomphes, nul ne le saura jamais.

Un jour, M. de Rossi, dont le nom devenu européen n'a plus besoin d'éloges, conduisait dans la

Catacombe de Sainte-Priscille un professeur anglican de l'université d'Oxford. Arrivés à un arcosolium dont le plafond était orné de peintures décoratives admirablement conservées, M. de Rossi dit à l'étranger : « Sauriez-vous fixer approximati-
« vement la date de cette fresque? — Je sors de
« Pompéi, répondit le docteur protestant. J'en ai
« étudié les peintures. Celle-ci me paraît absolu-
« ment de la même époque. — Vous avez raison :
« les deux peintures, celle de Pompéï et celle de la
« Catacombe, sont sœurs, et par conséquent nous
« avons sous les yeux un monument de la fin du
« premier siècle, ou du moins incontestablement
« des premières années du second. » L'Anglais fit un signe d'assentiment. La date très-connue de l'éruption du Vésuve qui ensevelit sous un monceau de cendres la ville de Pompeï est celle de 79 de l'ère chrétienne. Il considérait donc attentivement les volutes de feuillage et de fleurs que le pinceau d'un artiste inconnu avait capricieusement jetées sur la voûte de l'arcosolium. « Regardez main-
« tenant, » dit M. de Rossi ; et, en disant ces mots, il abaissait sur la paroi du mur latéral la lumière de sa torche, et montrait à l'étranger une délicieuse

peinture de la Vierge Marie, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. — « Reconnaissez-vous cette « image? » demanda t-il au visiteur. — « C'est une « peinture de Marie, » répondit l'étranger. — « Eh « bien! il y a trois mois, reprit M. de Rossi, « cette galerie tout entière était obstruée sous le « sable dont les premiers chrétiens eux-mêmes « l'avaient comblée, selon leur usage, quand toutes « les tombes étaient remplies. Voilà donc un mo« nument de l'Église primitive, et il atteste l'an« tiquité du culte de la sainte Vierge. » Le docteur anglican demeura longtemps en silence, promenant la lumière de son flambeau sur toutes les lignes de cette figure merveilleusement exhumée. Enfin il releva la tête, et dit à son guide cette parole qui résumait toutes les péripéties d'une lutte intérieure soutenue dans le secret de l'âme : « *An« tiqua superstitionum semina!* (1) » — « Dites « plutôt avec saint Cyprien, » répliqua l'illustre « archéologue, dites plutôt : *O tenebras ipso sole « lucidiores!* (2) »

(1) Antiques semences des superstitions !
(2) O ténèbres plus claires que le soleil !

La foi catholique est en effet le soleil qui resplendit dans l'obscurité des Catacombes. Le vénérable abbé des Bénédictins de Beuron, dom Maur Wolter, a voulu, dans un livre court mais substantiel, étendre à tous les lecteurs le bienfait de cette lumière. La lumière ici est grâce; la voix des martyrs est plus éloquente que tous les discours; chacune des pages de ce livre est signée par le sang de ses auteurs. Qui voudrait désormais se dire chrétien, et répudier la foi pour laquelle durant trois siècles les premiers chrétiens ont ambitionné de mourir?

L'abbé J.-E. Darras.



LES

CATACOMBES DE ROME

ET LA DOCTRINE CATHOLIQUE

SED TU QUI LEGIS ORA PRO ME ET HABEAS DOMINUM PROTECTOREM.

(Catacombe de Saint-Pontien.)

Deux villes ont surtout le privilége d'exercer sur un cœur catholique un charme incomparable et de donner à l'esprit de grandes lumières quand ses investigations le portent vers la théologie et l'histoire : je veux dire Jérusalem et Rome. Elles sont comme les deux yeux étincelants du monde dans lesquels se reflète le ciel; elles sont deux sanctuaires particulièrement choisis sur notre terre et comme les deux pôles du monde historique; elles sont les mystérieux points d'appui où la miséricorde divine a posé le levier qui a soulevé le monde et l'a fait sortir

du vieil orbite de la servitude pour le conduire dans une voie nouvelle, la voie du ciel. Ce sont les deux villes de l'alliance, les deux théâtres des merveilles de Dieu. L'une proclame l'histoire de la Rédemption; l'autre résume l'histoire de l'Église. Elles sont comme la mère et la fille, intimement et inséparablement liées l'une à l'autre. Leur physionomie et leur histoire portent le cachet indélébile de cette parenté. La colline éternellement mémorable de Jérusalem a été témoin du sacrifice trois fois saint de l'Homme-Dieu; consacrée par le sang divin, elle est devenue l'autel du salut. Les collines de Rome ont vu le martyre d'un million de membres illustres du Christ, et, par les torrents de sang qui les ont inondées et consacrées, elles sont devenues comme le maître-autel de l'Église universelle. Le corps de Jésus-Christ fut, après le sacrifice suprême, enseveli dans une excavation rocheuse au pied du Golgotha. Les corps de ceux qui ont donné à Dieu le témoignage de leur sang furent ensevelis sous le sol de la ville aux

sept collines, dans les roches caverneuses des Catacombes. Le corps du Seigneur reposa trois jours dans la grotte silencieuse et ressuscita après cette période. L'Église romaine, corps mystique du Christ, se confia pendant trois siècles à la discrétion de la nécropole souterraine et se leva ensuite pour faire flotter sur l'univers l'étendard triomphal de la croix. Enfin, après la résurrection, chacune de ces deux sépultures est restée glorieuse et bénie. Les sceaux miraculeusement brisés du saint Sépulcre à Jérusalem, la caverne dépossédée de son trésor et ne contenant plus que le linceul plié, est devenu le testament éternel et le témoignage toujours invincible du grand mystère de la Rédemption. Les Catacombes rouvertes de Rome, avec leurs trésors de saintes dépouilles et de précieuses reliques, de monuments de toute sorte, sont un témoignage irréfutable en faveur de la primitive Église, un legs précieux pour les générations les plus reculées. Elles sont en quelque sorte les archives du christianisme, le berceau de l'histoire ecclésiastique. Dans

les galeries et les *arcosolia*, aux parois et aux voûtes, se déroulent en couleurs vivantes et fraîches les symboles de la foi et de l'amour, tels qu'on les représentait dans l'Église apostolique.

Après plusieurs années d'études spéciales, et encouragé par le concours bienveillant de M. le chevalier de Rossi, si profondément versé dans l'archéologie des Catacombes, nous allons essayer d'introduire et de guider le lecteur dans la Rome souterraine. On verra que, si l'Église tire de cette mine si féconde l'or des reliques précieuses dont elle décore les autels du monde entier, l'érudition catholique ne réussit pas moins heureusement à en extraire les diamants dont elle perfectionne et enrichit la science de la foi.

PREMIÈRE PARTIE

DOGMES CHRÉTIENS DIRECTEMENT DÉMONTRÉS PAR LES CATACOMBES

I

Les Catacombes en général. — Leur importance historique.

Nous considérerons, dans une première partie, certains dogmes chrétiens qui ont plus spécialement rapport à la destination des Catacombes, et dans une deuxième partie, d'autres points particuliers de la doctrine, qui tirent de ces monuments une éclatante confirmation.

Qu'est-ce que les Catacombes? quelle a été leur destination? Ces questions préliminaires nécessitent une courte réponse.

Transportez-vous, par la pensée, dans la ville éternelle, à Rome, aux jours de son ancienne splendeur, au deuxième ou au troi-

sième siècle de l'ère chrétienne. Elle est l'orgueilleuse dominatrice du monde, avec ses douze cent mille citoyens, presque tous païens. Du milieu de son ciel d'azur, le soleil darde sur elle ses rayons brûlants et semble vouloir dorer cette multitude de temples, de portiques, de colonnades, de palais, de basiliques, de mausolées, de thermes, de théâtres et de jardins magnifiques. Tous les trésors de la terre, toutes les merveilles de l'art semblent s'être donné rendez-vous dans ce bassin gigantesque où sont venues se verser toutes les dépouilles du monde.

Cependant cette surabondance d'or et de marbre, ce luxe grandiose et éblouissant n'est qu'un vernis brillant sur un immense tombeau. Quoique maîtresse du monde, la Ville est l'esclave déchue, honteuse et déshonorée de la superstition et du vice. L'ennemi du genre humain s'est en quelque sorte incarné en elle et y règne, comme dans une citadelle inexpugnable, entouré d'autant de vassaux qu'il y a de statues des dieux sur les temples et les terrasses des palais. Rome, centre de

la puissance politique qui gouverne l'univers, est devenue le centre de la dépravation morale et de tous les vices. Elle attire à elle les forces vitales de toutes les contrées, les transforme en poisons et les renvoie ainsi transformées jusqu'aux extrémités de la terre. Si l'humanité avait été condamnée à périr, le prince de ce monde n'aurait pu choisir un quartier général plus favorable à son œuvre de destruction. Que si, au contraire, elle devait être sauvée, c'était là aussi que la divine miséricorde devait engager la lutte contre le mal. Or, c'est précisément là qu'elle s'ouvrit. Dans le territoire de Rome, sous les vertes prairies de la campagne silencieuse, travaillaient mystérieusement, au fond des allées souterraines, quelques centaines de bras pleins d'activité et d'énergie, dont la pioche formait dans un sol rougeâtre un immense et inextricable labyrinthe de galeries. C'étaient les soldats du Christ qui, entreprenant le siége de la métropole du paganisme, lui faisaient une ceinture de catacombes, comme pour l'étreindre par un vaste système de forte-

resses. C'est dans ces camps retranchés qu'ils s'exerçaient et se préparaient au combat; c'est de là qu'ils partaient, animés d'un saint enthousiasme, pour les luttes du martyre. Aussitôt la victoire remportée et la palme cueillie, on rapportait comme trophées aux Catacombes les corps des héros chrétiens. On déposait avec eux dans la même sépulture les insignes et les instruments du martyre, comme on avait enseveli autrefois les guerriers avec leurs armes. Mais chaque goutte de leur sang était la semence d'une nouvelle armée de soldats chrétiens, jusqu'au jour où l'étendard de la croix, planté par l'empereur Constantin, flotta sur le Capitole et que Rome devint le centre vivant d'un monde renouvelé, le cœur qui versa les flots de la foi et de l'amour de Dieu dans toutes les veines de l'humanité.

II

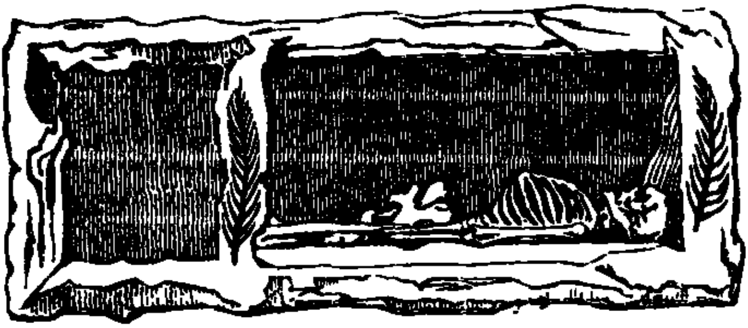
Plan des Catacombes.

Nous avons donné une idée de l'importance historique des Catacombes; essayons d'en faire la description. Les cimetières souterrains de Rome, qui n'ont pris le nom de *Catacombes* que depuis le seizième siècle, sont exclusivement d'origine chrétienne. Leur étendue comprend une zone de deux mille pas autour de la ville, et forme ainsi une immense, silencieuse et sainte nécropole. Creusées dans les propriétés de quelques familles patriciennes qui avaient embrassé la foi, elles jouissaient, surtout pendant les deux premiers siècles, de la protection de la loi romaine, qui déclarait inviolables *les emplacements religieux*. Pour mieux les désigner, on leur donnait les noms de leurs propriétaires

chrétiens ou des martyrs illustres qui y étaient inhumés.

Elles sont au nombre de vingt-six, correspondant aux vingt-six titres ou paroisses de Rome; et, si l'on y ajoute quelques petites catacombes postérieures à Constantin, on arrive à un total de quarante, qui forment un réseau souterrain de rues sépulcrales. Taillées régulièrement et perpendiculairement dans un terrain de formation plutonique, résistant, le *tuf* granuleux, ces rues se croisent à l'infini et forment généralement des séries d'étages superposés, qui vont quelquefois jusqu'à cinq. Dans ces allées, connues ordinairement sous le nom de *galeries*, on a pratiqué, le long des parois, depuis le sol jusqu'en haut, des coupures horizontales. Ce sont les niches tumulaires, les *loculi*, dans lesquels, semblables aux passagers qui se livrent au sommeil bercés par le roulis du vaisseau, reposent les morts chrétiens, souvent jusqu'à quatorze placés l'un au-dessus de l'autre, sans distinction de rang, d'âge ni de sexe. Chaque pouce de la niche, chaque

pied carré de la paroi est employé avec épargne du terrain; mais chacun, enfant ou adulte, *a son tombeau creusé dans le roc, et où*



Dessin d'un *loculus* avec deux palmes.
Les briques ou tablettes de marbre ont été enlevées et laissent voir le corps.
(V. abbé Martigny, *Dict. des antiquités chrétiennes*, p. 378)

nul avant lui n'a été inhumé. Les galeries, sur une hauteur de sept à quinze pieds, sont si étroites, que le plus souvent une personne suffit pour en occuper la largeur. Mais leur longueur est telle que, si l'on pouvait les souder toutes ensemble, bout à bout, on aurait près de trois cents lieues de chemin à faire, et l'on passerait à côté de quatre à six millions de tombeaux.

Ce travail d'excavation et de taille des galeries sépulcrales et des *loculi*, ainsi que la coupure plus spacieuse des chapelles, était confié à une corporation ou confrérie de vrais

imitateurs de Tobie, aux *fossores*, fossoyeurs, qui étaient préparés à leur vocation, toute de dévouement, par une sorte d'ordination ou de bénédiction ecclésiastique.

III

Destination et But des Catacombes.

Efforçons-nous, après cette courte description, de découvrir pour quelle fin ces Catacombes ont été creusées. Leur destination originelle et première ressort clairement du nom qu'elles portaient dans l'antiquité chrétienne. Elles étaient appelées cimetière, *cœmeterium*, c'est-à-dire, lieu du repos, dortoir. Elles avaient donc servi primitivement de lieu de sépulture aux chrétiens de Rome. Dès l'instant que l'on considérait leurs corps comme les membres du Christ, comme les temples du Saint-Esprit et des vases d'élection, on ne voulait ni les brûler sur un bûcher, selon la coutume païenne alors en vigueur, ni les exposer à être déshonorés par les infidèles. Bien plus,

comme ils étaient destinés à resplendir un jour pleins de magnificence et de lumière dans la gloire divine, on les couchait comme une semence dans le champ bénit ; ou plutôt, selon le mot plus expressif des premiers chrétiens, on les y *déposait*, comme on dépose, pour le conserver, un trésor en lieu sûr. Ce n'étaient pas des morts, c'étaient des hommes endormis : aussi le lieu de leur sépulture s'appelle-t-il un *dortoir*, où ils se reposent des travaux de la journée, jusqu'à ce que vienne l'aurore et que le son de la trompette les réveille.

Transportons-nous un instant dans un de ces souterrains. Un char attelé de deux chevaux vient de pénétrer sous la voûte ténébreuse d'une carrière de sable, d'une *arenaria* abandonnée. C'est le char des morts, auxiliaire indispensable durant les jours si difficiles de la persécution. Les *fossores*, revêtus des habits de leur ordre, attendent le nouveau venu avec impatience et d'une main tremblante font descendre le corps. Ce corps n'a pas été plongé dans la chaux, pour

le cacher aux païens, comme cela arrivait quelquefois. Les fidèles veilleurs des morts l'ont pris, tout sanglant, au lieu même de l'exécution, et se sont hâtés d'apporter leur précieux butin dans le trésor de l'Église. Un fossoyeur, déjà blanchi par l'âge, précède et éclaire les porteurs. Il les conduit dans un coin de l'*arenaria* où un escalier dérobé leur ouvre le chemin de la nécropole chrétienne. Là, l'évêque et les fidèles saluent par des chants solennels la dépouille du héros, et le cortége funèbre se met en marche. Dans ces corridors silencieux, retentit, suave comme le chant des bienheureux, la divine psalmodie, et ses sons mystérieux se répercutent à travers les galeries. Les flambeaux portés par les acolytes se reflètent sur ces murailles rougeâtres du tuf lithoïde, forment des milliers d'étoiles qui scintillent soudain et s'éteignent bientôt, pendant que les sépulcres, dont les rangs se prolongent indéfiniment de chaque côté, forment avec leurs paisibles habitants une haie d'honneur pour le nouveau concitoyen qui y fait son entrée. Les briques

jaunâtres et les plaques de marbre blanc qui ferment l'entrée des tombeaux, brillent sous les mobiles reflets de lumière, comme des plaques d'or et d'argent qui seraient incrustées ou enchâssées dans la pourpre. Elles semblent s'animer! La lumière les rend parlantes; elle en fait autant d'émblèmes transparents, et plus d'une inscription touchante, plus d'un symbole plein de fraîcheur et de délicatesse, exécuté sans art par la main inhabile du fossoyeur, annonce la paix du ciel, l'inébranlable espérance, la confiance joyeuse, et se trouve être, pour ainsi dire, une réponse aux versets psalmodiés par le chœur qui passe. Tout autour de ces plaques de marbre, apparaissent scellés dans le mortier, comme des guirlandes d'honneur, des signes expressifs du souvenir et de l'affection impérissables. Ici, c'est une monnaie, ou un coquillage, ou un camée qui frappe le regard; là, c'est une pierre étincelante ou un fragment de cristal enchâssé dans l'or. Plus loin, des empreintes de cire, représentant la forme de la plante du pied et couvertes de devises chré-

tiennes, encadrent la mince tablette qui recouvre la tombe. Quand c'est un martyr qui habite le *loculus* silencieux, le plus enviable des bijoux en signale la présence : une fiole de verre, d'argile ou d'onyx, contenant le sang précieux du martyr, et par devant est une lampe allumée. Le cortége funèbre a déjà parcouru plusieurs galeries. Dès qu'il pénètre dans une nouvelle allée, une lampe, sentinelle discrète qui veille sans bruit au fond de sa niche, semble le saluer. Tantôt cette lampe est décorée d'un ornement emblématique; tantôt elle prend la forme d'une colombe, d'un poisson ou d'une barque. Elle marie joyeusement sa faible lumière à l'éclat des cierges.

Cependant on arrive à l'emplacement réservé au défunt. Cette fois, ce n'est pas une simple ouverture dans une de ces longues rues sépulcrales. Pour honorer le martyr, les *fossores* lui ont préparé dans une grande excavation un *arcosolium*. C'est une sorte de sarcophage sculpté dans le tuf et couronné par une niche en voûte surbaissée. Les né-

crophores ou porteurs s'arrêtent et déposent sur le sol leur précieux fardeau. Comme celui de Jésus, ce corps est embaumé avec de précieux aromates et enveloppé d'un linceul. L'amitié a déposé sur ce front victorieux une couronne de lauriers, et le pontife achève la *bénédiction*. De pieuses lèvres couvrent encore de baisers la sainte dépouille; puis on l'introduit dans l'ouverture préparée. A côté l'on place un petit vase rempli du sang qui a été versé pour rendre témoignage à Jésus-Christ et une urne d'aromates dont l'odeur suave, image du parfum de la sainteté, embaume le tombeau et la crypte. Mais bientôt le tombeau devient la table eucharistique; la pierre qui en ferme l'ouverture sert de pierre d'autel; sur elle l'évêque célèbre le sacrifice de la nouvelle alliance, sacrifice offert à la gloire du Très-Haut, en l'honneur du bienheureux qui vient de recevoir la céleste couronne.

Consacrées surtout à la sépulture des chrétiens, qui sont frères et sœurs en Jésus-Christ, les Catacombes reçurent en outre, par la force

des choses, une autre destination. Aux jours de la persécution, elles devinrent la demeure temporaire du Pape, du clergé et de quelques laïques de distinction particulièrement désignés à la haine des tyrans. Elles furent aussi le lieu de réunion des fidèles pour la célébration du culte.

Cette dernière destination rendit insuffisantes les chambres sépulcrales de quelques familles et les *arcosolia* des martyrs. On fit alors des excavations en forme de chapelles plus richement décorées, avec un *arcosolium* ou un autel libre placé sur un sarcophage. A côté ou par derrière se trouvait le *siége épiscopal*, et le long de la paroi un banc de pierre pour le *clergé*. La *crédence* consistait en une niche pratiquée dans le tuf ou en des consoles taillées en relief. Au *chœur*, compartiment dans lequel se tiennent les hommes, correspond régulièrement, de l'autre côté de la galerie, la chapelle des femmes, qui a vue sur le chœur. Un passage, *luminare*, pratiqué dans la partie supérieure et donnant au-dessus de la séparation, apporte à cha-

cune des deux nefs la lumière et un air constamment renouvelé. Quelquefois on rencontre un troisième espace, sans ornementation d'aucune sorte. Il est en communication avec le *presbyterium* par une ouverture destinée à la transmission des paroles : c'est là que se réunissent les *pénitents* et les *catéchumènes*. Dans ces cryptes séjournèrent très-longtemps toute une série de papes depuis saint Pierre jusqu'à saint Marcel et saint Eusèbe. Le saint pape Caïus, neveu du cruel Dioclétien, y resta huit années entières. C'est là qu'ils instruisaient et qu'ils baptisaient les fidèles, qu'ils ordonnaient les prêtres et établissaient la discipline ecclésiastique. C'est de là qu'ils gouvernaient tout le troupeau du Christ, de là qu'ils dataient leurs bulles pontificales et qu'ils exerçaient leur charge pastorale et apostolique. C'est de là qu'ils envoyaient les fidèles nourris du pain des forts sur le champ de bataille du martyre, et qu'ils sortaient enfin eux-mêmes, quand il s'agissait d'aller mourir pour Jésus-Christ. La sainteté inséparable des tombeaux

et la crainte de s'exposer à des dangers dans ces labyrinthes inconnus donnaient à ces refuges souterrains toute la sécurité désirable contre les ennemis du nom chrétien. On signale néanmoins des circonstances exceptionnelles dans lesquelles cette nécropole cessa d'être un asile inviolable. Ainsi sainte Émérentienne fut lapidée dans une crypte, sainte Candide précipitée par un *luminare*. Une autre fois, toute une troupe de chrétiens fut enterrée vivante près du tombeau des saints martyrs Chrysanthe et Daria. Ainsi encore, en 261, le saint pape *Sixte II*, célébrant les saints mystères dans les Catacombes en présence d'un grand nombre de fidèles, fut mis à mort avec quatre diacres. Peu de temps auparavant, un autre pape avait eu le même sort. C'était saint *Étienne I.*

En vertu d'un ordre impérial, il avait été traîné au temple de Mars. Il échappa par miracle des mains de ses bourreaux et se cacha avec son clergé dans les Catacombes de Saint-Calliste.

Longtemps il donna à son troupeau déjà

considérable tous les soins d'un bon pasteur. Un soir, — c'était après une chaude journée du mois d'août, — les fidèles furent convoqués, comme de coutume, à une assemblée sainte. Celui qui, à ce moment-là, se serait promené sur la voie Appienne, hors des murs, aurait pu voir, de temps à autre, ou seules ou en petits groupes, des ombres marcher rapidement, se glisser et disparaître derrière les murs d'une villa solitaire.

Ce sont les chrétiens qui, pour l'office nocturne, se hâtent de pénétrer dans le cimetière de *Lucina*, embranchement des Catacombes de Calliste. Le mot de passe donné, la porte s'ouvre devant eux, et ils parcourent silencieusement les allées souterraines faiblement éclairées.

Les voici arrivés. Les femmes complétement voilées se détournent à gauche, rendant un salut muet aux veuves consacrées à Dieu. Les hommes pénètrent dans la chapelle de droite, dont un clerc garde l'entrée. Les voussures et les murailles sont ornées de peintures symboliques, auxquelles la douce lumière

des lampes prête un charme tout particulier. Tout respire la piété et le recueillement. Dans le fond, sur le tombeau d'un martyr, s'élève un autel simple, où le diacre prépare les vases sacrés. Les fidèles qui arrivent déposent dans la niche murale leur offrande de pain et de vin et *attendent debout que l'action sainte commence*, pendant que le clergé prend place au *presbyterium*. La scène se concentre surtout dans la personne vénérable de saint *Étienne*, assis sur un siége de marbre. Son doux regard de père se repose avec amour sur son petit troupeau. Il se lève.

De sa bouche de prophète sortent à flots pressés des paroles de paix et d'encouragement, qui pénètrent les cœurs des fidèles et produisent une émotion puissante dans l'assemblée.

Le pontife monte alors à l'autel, et, tourné vers le peuple, il commence les saints mystères. Quel éclat surnaturel illumine sa face quand il élève les mains! quelles merveilleuses flammes jaillissent de ses yeux quand il contemple l'Agneau de Dieu couché devant

lui ! Est-ce l'avant-goût de la félicité prochaine dont le pressentiment saisit le noble vieillard? Écoutez... On entend un cliquetis d'armes;... la lumière des torches se fait déjà voir dans la galerie voisine; une troupe s'approche :... ce sont les redoutables satellites de César.

Le soupirail ou *luminare* leur a apporté le son des cantiques et leur a par là même révélé l'asile des chrétiens. Ils se fraient violemment un passage. Mais une puissance surhumaine semble les clouer au seuil de la crypte sacrée. Le Pape achève le sacrifice, prie pour les persécuteurs, et les soldats ne sortent de leur miraculeuse torpeur que quand Étienne a pris place sur son trône. C'est alors que la troupe se précipite sur lui, l'épée nue, et fait une glorieuse victime de celui qui tout à l'heure offrait lui-même le sacrifice.

Voilà notre route aplanie. Elle nous conduit au but que nous nous proposons en écrivant ces pages. Les Catacombes, pillées et dévastées durant l'invasion des barbares, plus tard comblées de terre par suite d'ébou-

lements, tombèrent complétement dans l'oubli et furent une région inconnue jusqu'au temps (1593) d'Antonio Bosio, de Malte. Avec ce savant, le Christophe Colomb de la Rome souterraine, commencèrent des fouilles sérieuses, destinées à réveiller l'intérêt qui s'attache naturellement aux Catacombes, et qui fournirent des bases à la science dont elles sont l'objet. Mais c'est à notre siècle, et surtout au glorieux règne de Pie IX qu'était réservée la gloire de donner à ces recherches une impulsion dont les résultats ont dépassé les espérances les plus hardies. Pie IX, cet autre Damase, a, pendant près de vingt ans et au prix des plus nobles sacrifices, fait pratiquer des fouilles, qui ont permis à l'illustre *de Rossi* de publier, dans des œuvres désormais classiques, une profusion de découvertes extrêmement intéressantes et de construire l'édifice scientifique le plus complet à l'aide des matériaux conquis. Ce n'est qu'après l'achèvement de ces œuvres qu'on en verra le prix immense pour toutes les branches de la science chrétienne.

Nous espérons néanmoins, par l'analyse des résultats déjà acquis, pouvoir contribuer pour notre faible part à l'apologétique du catholicisme.

IV

Les Bienheureux.

Les monuments qui nous permettront surtout de nous faire une idée exacte de la primitive Église sont les monuments funèbres.

Cette circonstance va déterminer la direction de nos recherches. Ces recherches seront naturellement circonscrites par le dogme qui a le plus de rapports avec la destination des Catacombes, à savoir, la communion des saints, c'est-à-dire *l'Église triomphante*, *l'Église souffrante* et *l'Église militante*.

Les âmes des défunts qui sont morts dans la grâce divine sont, selon l'enseignement de l'Église catholique, auprès de Dieu; leur demeure est établie dans la paix du ciel; elles jouissent de la gloire et de la félicité éter-

nelles. Les tombeaux des Catacombes nous donnent-ils les mêmes enseignements ? Nous allons les interroger, relever les inscriptions tumulaires et l'iconographie des trois premiers siècles, qui pourra nous venir en aide. Comme l'espace nous est mesuré, nous ne ferons que les citations qui se justifient par leur importance dogmatique.

Parcourons donc les *épitaphes* suivantes : « *Prima, tu vis dans la gloire de Dieu et dans la paix de N.-S. J.-C.* VIVIS IN GLORIA DEI ET IN PACE. » — « Rempli de grâce et d'innocence, *Sévérien, repose ici dans le sommeil de la paix;* son âme a été *reçue dans la lumière* du Seigneur. IN LVCE DOMINI SVSCEPTVS. » — « A *Saxonia* bien méritante : *elle repose en paix dans l'éternelle maison de Dieu.* » — « *Laurent naquit pour l'éternité à l'âge de vingt ans;* il repose en paix. NATVS EST IN ETERNVM. » — « *Ursina*, — *Agape*, — *Alogia*, — *Felicissima*, — *Fortunée*, — etc., vous vivrez *dans la paix*, — *en Dieu*, — *toujours*, — *éternellement.* » — « *Hermaniscus*, ma lumière, tu vis en notre Dieu et Seigneur

J.-C. » — « Marcien, néophyte, les cieux te sont ouverts, tu vivras dans la paix. CELI. TIBI. PATENT. BIBES. IN. PACE. » — Enfin : « Alexandre n'est pas mort; mais il vit par delà les astres; après une très-courte vie, il brille au ciel. IN COELO CORVSCAT. »

Ainsi ceux qui se sont endormis dans la paix de Dieu, les justes *rapatriés* vivent éternellement. Ils sont admis dans la plénitude de la lumière de Dieu, dans la maison du Seigneur, dans la gloire du Christ. Ils sont nés pour l'éternité ; les cieux se sont ouverts devant eux; ils y brillent d'un éclat semblable à celui des astres. Voilà la mélodie à la fois douce et forte qui s'échappe, avec un parfait accord, du milieu des tombeaux souterrains, et qui apporte la consolation dans les cœurs de ceux qui attendent encore la fin de leur exil. Quelle solennelle protestation n'y a-t-il pas dans cette joyeuse et triomphale harmonie, dans cette sainte confiance de l'Église apostolique, contre ces opinions désolantes et soi-disant primitives du seizième siècle, qui ne veulent rien savoir de *l'Église*

triomphante, qui n'admettent l'entrée au ciel que pour J.-C. seul, et qui déclarent qu'il est téméraire d'examiner si les âmes des justes sont dans la félicité; qui condamnent même les trépassés à une espèce d'assoupissement invincible de l'intelligence et de la volonté, à un exil de plusieurs milliers d'années dans le *vestibule du ciel*, où ils attendent jusqu'au jugement dernier le bonheur promis!



Fond de verre doré représentant la sainte Vierge
entre saint Pierre et saint Paul ;
dans le champ, deux volumes symboles de la loi divine.
(Martigny, p. 660.)

V

Invocation des saints.

La foi catholique ne se borne pas à cette consolante doctrine qui ouvre le ciel aux âmes des justes. Elle admet aussi entre ce bas monde et l'autre monde, entre l'Église militante et l'Église triomphante, un *échange de relations*. Tous les hommes rachetés sont *membres* d'un seul corps en Jésus-Christ,

forment une société, une immense famille, unie par le lien de la charité. Cette union spirituelle a lieu par le moyen de la *prière.* Les bienheureux nous prêtent le secours de leur intercession et de leur assistance ; de notre côté, nous leur demandons ce secours dans la vénération et l'affection.

Telle est la doctrine de la Communion des saints. Examinons si elle se révèle dans les Catacombes. Ici le regard rencontre, surtout au-dessus des *arcosolia*, un grand nombre d'images de martyrs ou de fidèles décédés. Elles sont le plus souvent entourées de symboles du paradis, de fleurs, d'oiseaux, de palmes, et toujours dans *l'attitude de la prière.* Ces bras élevés, ce maintien plein de ferveur dit assez que, là-haut, les élus ne sont pas de simples spectateurs qui se contentent de jouir, mais des associés fidèles de leurs frères encore en lutte sur la terre.

Et cette foi, quelle expression puissante ne trouve-t-elle pas dans les inscriptions ! « *Sutius, prie pour nous*, afin que nous soyons sauvés, PETE PRO NOS (sic) VT SALVI

SIMVS. » — « *Augenda*, vis dans le Seigneur et *intercède* pour nous. ΕΡΩΤΑ. » — « *Anatolius*, *prie* pour nous. ΕΥΧΟΥ. » — « Fils, que ton esprit repose en Dieu ; *prie* pour ta sœur. PETAS. » — « *Matronata Matrona*, *prie* pour tes parents. Elle vécut un an, cinquante deux jours. PETE. » — « *Atticus*, ton esprit vit dans le Bien : *implore* pour tes parents. » — « *Jovien*, vis en Dieu et sois notre *intercesseur*. » — « *Sabatius*, doux cœur, *prie* et *implore* pour tes frères et tes compagnons. PETE ET ROGA. » — « Ici repose *Ancilladei*. *Prie* pour l'unique rejeton qui te survive, puisque ta demeure est dans la paix et dans la félicité éternelles. » — « A ma très-digne fille adoptive *Félicité*, qui vécut trente-six ans. » (Ce qui suit est d'une autre main.) « Daigne *prier* pour ton époux *Celsinien*. » — « *Gentien*, le fidèle, en paix. Il vécut 21 ans... Dans tes *prières intercède* pour nous, parce que nous savons que tu es en J.-C. » — Enfin, pour clore la série des exemples que nous citons : « A notre très-douce et très-labo-

rieuse mère *Catianilla : qu'elle prie pour nous.* ΕΥΧΟΙΤΟ. »

C'est ainsi que les yeux et le cœur des survivants traversent le sépulcre et pénètrent jusqu'au ciel. C'est ainsi que le regard et l'amour cherchent et trouvent les élus, les assiègent de prières ferventes, leur font part de leurs peines avec une confiance enfantine et leur font de pieuses recommandations. N'est-ce pas là le véritable esprit catholique dans la plénitude de la charité et l'infaillibité de la certitude?

VI

Culte public des saints.

Mais, dira-t-on, ces pieuses invocations, ces prières adressées aux saints, ne sont peut-être que des hommages privés, qui ne supposent ni ne déterminent un culte public, officiel, liturgique? — A cela nous répondrons : Dès l'instant qu'il s'agit d'une pratique liturgique, concernant le culte des saints, il s'agit d'un principe catholique qui n'est point laissé à l'arbitraire individuel ; néanmoins il ne manque pas de monuments qui rendent témoignage des honneurs publics rendus par l'Église aux bienheureux. Il y a dans les Catacombes deux sortes d'inscriptions qui ont trait au culte, toutes deux caractérisées liturgiquement par l'expression

encore en usage : *Au nom de...* IN NOMINE. Elles comprennent : 1° des vœux déprécatoires *au nom de Dieu, du Christ* ou *de Dieu Christ.* Par exemple : « Zozime, vis *au nom du Christ.* » — « A Selia Victorina, qui repose en paix *au nom du Christ.* » — Dans ce cas l'invocation s'adresse directement à Dieu, seul adorable, seul tout-puissant, seul dispensateur des grâces. Mais il y a en outre 2° des invocations *au nom d'un saint ;* et alors la prière s'adresse indirectement à Dieu, directement à la puissance d'intercession du saint. Un tombeau, entre autres, parle de la sorte : « Rufa vivra dans la paix du Christ, *au nom de saint Pierre,* » c'est-à-dire par le moyen de son intercession. Sur une coupe découverte dans les Catacombes, on lit cette inscription en lettres dorées : « Vito, vis *au nom de Laurent ;* » — sur une autre, dans le même sens, on lit : « Élien, *vis en Jésus-Christ et saint Laurent,* » — c'est-à-dire, vis dans la grâce de Jésus-Christ, par l'intercession de saint Laurent. — Le culte public rendu aux saints est d'ailleurs bien prouvé par ce fait incontes-

table que l'on donnait aux martyrs les plus illustres, par une sorte de canonisation, *des titres honorifiques en usage dans l'Église*, par exemple : « Seigneur, Puissant intercesseur devant le Trône de Dieu, DOMINVS, DOMNVS ou simplement D. » Déjà, à partir du troisième siècle, on remarque le titre de *Saint* (dominus), SANCTUS. C'est ainsi que nous rencontrons des salutations dans le genre de celles-ci : « *Seigneur* Pierre, Paul, Étienne, Sixte, etc. ; *Dame*, DOMINA Basilla, » etc... Plus tard on lit : « Au *saint* martyr Maxime. » — « Au Père tout-puissant, à son Christ et aux *saints* martyrs Taurinus et Herculanus, perpétuelles actions de grâces de la part de Nevius, Diaristus et Constantin. »

Nous ne voulons pas accumuler les preuves épigraphiques, mais chercher la lumière ailleurs encore, dans les peintures et les images.



La Sainte Vierge et l'Enfant Jésus,
Fresque du Cimetière de Domitille. (V. Martigny, p. 658.)

VII

Culte de la Vierge Marie.

Nous placerons ici une question que le lecteur s'est sans doute déjà posée à propos du culte des saints. Si le culte des saints est non-seulement pratiqué, mais liturgiquement organisé parmi les chrétiens, quelle place y fait-on au culte de la Vierge *Marie*, la Reine de tous les saints? A-t elle le rang qui lui convient dans la hiérarchie céleste et dans la

liturgie de l'Église primitive? Seraient-elles fondées en raison les affirmations de ceux qui prétendent que le culte d'hyperdulie et la représentation symbolique de la Vierge *Marie*, comme Mère de Dieu, ne datent que du concile d'Éphèse (431)? Quant aux inscriptions tumulaires, elles ne nous indiquent rien au sujet du culte de *Marie*, sinon la coutume d'imposer *son nom* aux nouveaux baptisés. Hors de là, elles gardent un silence complet à ce sujet. Il n'est pas difficile d'en deviner la cause. Le mystère de l'Incarnation mettait nécessairement le culte de la bienheureuse Mère de Dieu elle-même au rang des doctrines qu'il était sage de soustraire aux blasphèmes des païens, et de laisser par conséquent dans le sanctuaire sévèrement voilé de la *discipline du secret*. Ce n'est donc pas dans les monuments parlants qu'il faudra chercher le culte de Marie, mais dans les images symboliques, sortes d'hiéroglyphes dont les seuls initiés avaient la clef et le sens. On y verra avec la dernière évidence que, même en ce point, l'Église actuelle est

l'héritière et l'imitatrice fidèle de l'Église apostolique. Les images de la Vierge découvertes jusqu'à ce jour parmi les monuments de l'Église des premiers siècles forment une collection considérable, et prouvent avec la plus grande certitude que Marie était l'objet d'un culte privilégié et qu'on lui attribuait une dignité supérieure à celle des autres saints. On la représente de deux manières : Marie apparaît ou *assise sur un trône*, portant entre ses bras le divin Enfant, ou *debout* et dans l'attitude de la prière, les mains levées vers le ciel ; en d'autres termes, tantôt elle est représentée comme la glorieuse *Mère de Dieu*, tantôt comme la gracieuse *Mère des hommes*.

Entrons un instant dans le cimetière de Priscilla, que l'on pourrait appeler la *Catacombe de Marie*, à cause des nombreuses images et peintures ayant trait à la vie de la sainte Vierge. La construction des cryptes les plus anciennes est due à sainte Priscilla, mère du sénateur Pudens et aïeule des saintes vierges Praxède et Pudentienne : elles datent conséquemment des temps apostoliques. En sor-

tant de la crypte centrale qui se rattache à *la chapelle grecque*, on aperçoit immédiatement, vis-à-vis de l'entrée, à la place d'honneur, à la partie supérieure de la voûte, la *sainte Vierge avec l'Enfant* et les trois Rois qui lui apportent leurs présents. Dans une *chambre* voisine, nous voyons également, au milieu de la voûte, une nouvelle scène : c'est l'*Annonciation* la plus ancienne que l'on connaisse jusqu'à présent. C'est, à plus d'un point de vue, une peinture d'une haute valeur. L'Ange y est représenté sans ailes, comme un jeune homme. Il parle à la Vierge, qui est assise sur un siége : c'est par distinction qu'on la représente ainsi. Dans un troisième *cubiculum*, entre autres scènes symboliques, apparaît *Marie seule avec l'Enfant Jésus*. Non loin de cette excavation, une niche tumulaire arrête forcément le regard. Le plus bel ornement de la voûte, c'est *Marie et l'Enfant*. La sainte Vierge est vêtue d'une tunique formant des plis nombreux et d'un manteau ; elle a la tête recouverte d'un voile, selon la coutume des fiancées, ou des nouvelles épouses,

ou des vierges consacrées à Dieu. Au-dessus de la Vierge brille l'Étoile de Bethléem (cette étoile se reproduit souvent dans les images de Marie); devant elle apparaît un jeune homme: c'est *Isaïe*, le prophète de Marie. Selon la coutume antique, son manteau est replié sur l'épaule; il tient dans sa main gauche un manuscrit roulé, pendant que la droite montre la *Vierge Mère* de Dieu et la *grande lumière* qui va luire pour Israël. (Isaïe, IX, 2; LX, 2, 19. Luc, I, 79.) La beauté de la composition, une noblesse et une grâce exceptionnelles répandues sur les figures, la liberté d'un pinceau qui n'en est pas moins vigoureux, indiquent une peinture classique et prouvent indubitablement, lors même que la topographie du cimetière et la simplicité apostolique ainsi que la forme des inscriptions ne le démontreraient pas, que ce beau travail a été fait vers les années 50 et 150 de l'ère chrétienne, peut-être même *sous les yeux des Apôtres*.

Nous n'avons décrit néanmoins qu'une partie des peintures à fresque qui décorent

cette crypte remarquable. A côté du groupe de la Vierge, le *Bon Pasteur* porte au bercail l'agneau égaré; il est suivi d'une brebis et d'un bouc. Ce n'est qu'une moitié de la voussure. L'autre moitié est malheureusement détruite. Mais des peintures analogues dans d'autres cryptes permettent de conclure qu'il y avait là l'image de *Marie dans l'attitude de la prière*, et à laquelle le *Bon Pasteur* vient présenter la brebis retrouvée. Ce groupe, souvent reproduit dans les Catacombes, contient cette profonde vérité catholique : que Marie, *Mère de Dieu*, est en même temps la *Mère des hommes*, la *nouvelle Ève*, le type parfait et la haute *protectrice de l'Église et de l'âme fidèle*.

Enfin, dans un troisième groupe, qui se partage entre les deux côtés de l'*arcosolium*, apparaît encore une fois, à droite, le prophète *Isaïe*, indiquant de la main les trois personnages représentés de l'autre côté : c'est la *Sainte Famille*, qui se trouve au *temple* de Jérusalem, comme l'indique l'âge de l'*Enfant Jésus*. Marie et Joseph sont plongés dans une sainte extase, dans l'adoration et l'étonne-

ment devant le fait mystérieux qui vient de s'accomplir, et tiennent leurs mains élevées. Une peinture analogue, découverte dans la Catacombe de Calliste, représentant aussi Jésus retrouvé au temple, nous montre au contraire le divin Enfant seul et dans l'attitude mystique de l'extase.

Nous nous arrêtons. Aussi bien nous nous étendrions beaucoup trop, si nous voulions conduire le lecteur de la même manière dans les autres cimetières qui contiennent des images de la sainte Vierge. Nous répétons que toutes ces peintures nous la représentent ou comme revêtue de la *dignité de Mère* de Dieu ou comme investie de la puissance d'*intercession*. Dans le premier cas, elle est ordinairement entourée des trois Mages, et ce traditionnel nombre trois est digne de remarque. Ce groupe devait faire sur les premiers chrétiens une impression d'autant plus profonde, que leur vocation des bas-fonds de la Gentilité et les auteurs bénis de cette vocation, Jésus et Marie, étaient représentés d'une manière plus vivante. L'idée d'inter-

cession est souvent exprimée par des symboles typiques. C'est ainsi que, dans les Catacombes des Saints Pierre et Marcellin, la céleste *Avocate* se montre accompagnée de deux hommes, qui soutiennent ses bras levés pour la prière, comme autrefois Aaron et Hur soutinrent les bras de Moïse sur le mont Horeb. Voici le sens de ce beau parallèle allégorique : Sur la sainte montagne de Dieu, ***Marie*** élève sans cesse ses mains en faveur d'Israël qui combat sur la terre ; et, puisqu'elle ***intercède***, la victoire sur Amalec, sur le paganisme persécuteur, s'ensuivra nécessairement. Il y a une grande analogie entre cette peinture et un dessin gravé sur un fond d'or qui représente les princes des Apôtres, Pierre et Paul, faisant auprès de Marie le service des deux hommes, c'est-à-dire que Marie leur permet de se joindre à elle quand elle intercède en faveur de l'Église romaine. Nous ne parlerons pas d'une peinture bien connue qui représente la *Vierge priant avec l'Enfant* et qui se voit dans la *chapelle de Marie*, au cimetière de Sainte-Agnès. Mais nous ne saurions

passer sous silence une importante image qui décore un antique sarcophage chrétien. A gauche dans la partie supérieure, Dieu le Père est assis sur son trône, pendant que Dieu le Fils lui présente le premier couple humain nouvellement créé, et que le Saint-Esprit, qui est la troisième personne de la sainte Trinité, s'appuie de la main sur le dossier du trône : les trois personnes, parfaitement semblables entre elles, sont représentées comme des vieillards. Dans la partie inférieure correspondante, la Mère de Dieu est assise sur un trône auquel il ne manque qu'un baldaquin pour ressembler au premier. Le Saint-Esprit, par l'opération duquel l'Incarnation a eu lieu, s'appuie encore au trône, pendant que le Fils de Dieu, sous la figure d'un enfant, repose sur le sein de sa mère et reçoit les présents des trois Mages, qui sont les prémices de la nouvelle création. Nous sommes forcé de nous priver du plaisir d'exposer ici les riches détails contenus dans cette scène, pour diriger notre attention vers une classe spéciale de monuments qui sont de la plus haute impor-

tance dans la question du culte de Marie : nous voulons parler des coupes d'or émaillé, qui remontent jusqu'au troisième et au quatrième siècle.

On a trouvé, en effet, près de quatre cents fragments, soit de petites coupes dont le pied est arrondi en un ovale parfait, soit de cratères à anses d'une dimension plus grande : ils étaient dans le mortier des *loculi*. Au fond, — et cette partie, grâce à sa solidité, a été seule conservée, — l'artiste chrétien adaptait une feuille d'or, y gravait au burin ses inscriptions, symboles, scènes et figures bibliques; et, pour les protéger, il y versait une couche de verre en fusion. On se servait de ces coupes remarquables dans les *agapes* qui avaient lieu après les solennités du baptême, du mariage ou des funérailles, ou bien encore *aux fêtes publiques des saints*.

De là viennent leur haut prix et leur importance pour le sujet qui nous occupe.

Un très-grand nombre de ces verres contiennent l'image de la sainte Vierge dans l'attitude d'intercession et avec l'inscription

MARIA. Quelquefois la Reine du ciel est ornée du *nimbe* glorieux, distinction que l'on ne donna d'abord qu'au Christ, au troisième siècle à Marie, au cinquième et au sixième aux autres saints et aux anges. De tous ces faits le lecteur jugera quelle lumière éclatante est projetée sur la place privilégiée qui a été réservée à Marie comme Mère de Dieu et comme Reine des anges et des saints, aussi bien que sur son culte et sur la célébration de ses fêtes dans la primitive Église. Terminons nos recherches par la description d'une coupe dont la peinture en émail nous introduira en même temps dans la mystérieuse obscurité de la symbolique chrétienne des premiers siècles. Au milieu du fond d'or, on aperçoit les deux princes des apôtres Pierre et Paul, autour desquels se déroulent les scènes suivantes : On voit le prophète de Marie, *Isaïe*, reconnaissable au *soleil* qui le fait resplendir et au *grand manuscrit* où il inscrira la mystérieuse naissance de l'*Emmanuel*. (Is., VII, 14 ; VIII, 7, et IX.) Il considère de son regard prophétique et indique du doigt la sainte

Vierge, qui, les bras levés pour la prière, se tient debout entre deux oliviers, emblèmes des deux Testaments, toujours verts, c'est-à-dire à jamais indestructibles. A côté de l'image de Marie se range une représentation mystique du Crucifiement de Jésus-Christ, sous la figure du prophète précité, qui, nu, debout et les bras en croix, est partagé en deux par une scie de bois que manient deux hommes. Car « Isaïe, dit Tertullien, mourut « par le bois, lui qui prophétisa Jésus-« Christ. » D'autres groupes se joignent au Sauveur lui-même, soit pour expliquer, soit pour compléter la représentation symbolique. D'abord, il plante le poteau destiné au serpent d'airain couché à ses pieds; puis, pour symboliser la foi, il frappe le rocher d'où jaillit l'eau pure de la doctrine; enfin, en les touchant de sa verge, il délivre de la fournaise les trois jeunes gens, figure de la résurrection. Ces trois dernières scènes sont la reproduction du texte évangélique de saint Jean (III, 14-16). La scène tout entière retrace tout le *mystère de la Rédemption*, annoncé par

Isaïe, conclu par Marie, accompli par Jésus-Christ, enfin prêché en toute vérité par les princes des Apôtres, c'est-à-dire par l'Église romaine.

VIII

Suite du même sujet.

Quand on jette un regard sur la suite des images de la Vierge Marie dans l'antiquité chrétienne, on est saisi d'un étonnement légitime en voyant le nombre des sujets que Marie inspirait déjà aux artistes des premiers siècles. Toutefois le plus important à nos yeux, c'est l'infaillible conclusion qu'on en peut tirer en faveur du culte et des honneurs qu'on lui décerna dès le principe. Si ces peintures ne nous montrent jamais, dans aucune circonstance de sa vie ou du moins de sa jeunesse, le Fils sans sa mère, comment cette mère n'aurait-elle pas été honorée de l'amour filial et de la confiance entière de la jeune Église de Jésus-Christ? Et si l'Étoile du matin

n'a jamais un éclat plus brillant et plus attachant que quand l'aurore lutte encore avec les ombres de la nuit, comment l'Étoile de Marie ne brillerait-elle pas pleine d'amabilité et de douceur au ciel matinal de la primitive Église, et n'éclairerait-elle pas de ses rayons les larmes et les flots empourprés du sang répandu par l'Église dans ses luttes avec les ténèbres du paganisme? — On a déjà pu entrevoir que Joseph, le père nourricier de Jésus, a été, en même temps que Marie, honoré de la piété des fidèles. Rappelons ici une table de marbre sur laquelle, outre l'inscription : « Severa, vis en Dieu, » on aperçoit la sainte Famille, représentée de façon que *saint Joseph* tient la main étendue sur la Mère et l'Enfant.

Il y a là en outre des témoignages très-expressifs en faveur du culte rendu aux deux grands apôtres de Rome : telle est, par exemple, l'inscription qu'on a trouvée sur le buste de saint Pierre : « Pierre, sois notre protecteur. » On a trouvé des preuves également concluantes en faveur du culte rendu à certains mar-

tyrs illustres, qui ont une couronne tantôt placée à côté d'eux, tantôt posée sur leurs têtes. Parfois c'est Jésus-Christ lui-même qui les couronne. Cette distinction, remplacée dans la suite par le *nimbe*, symbolisait leur glorification dans le ciel et dans l'Église.

Pour finir, nous citerons encore trois inscriptions tumulaires très-remarquables : « Ici, moi Mandrosa, je repose;... fidèle à Jésus-Christ, j'observai ses commandements, *pieusement dévouée au service des Martyrs*. MARTYRVM OBSEQVIIS DEVOTA. » — « Denis repose ici, enfant innocent, *près des saints*; *souvenez-vous* (ô saints!) *de nous dans vos prières.* » — « Prectatus repose en paix; il vécut neuf ans... *nourrisson de Dieu*, *du Christ et des Martyrs*. NVTRICATVS DEO CHRISTO MARTYRIBVS. » — Et sur la tombe d'un certain Bassus : « Ils étaient *pieusement dévoués à Dieu et aux saints*. DEO SANCTISQVE DEVOTI. »

IX

Fêtes des saints.

Dans l'Église apostolique, les honneurs rendus aux saints n'étaient pas simplement une dévotion privée ; c'était un culte public et officiel. Notre but était précisément de prouver par des monuments cette proposition. Concluons par un dernier et solide argument. Dès le berceau du christianisme, comme à présent, on regardait la vie du ciel comme la vie véritable, par comparaison avec la vie terrestre, de sorte que le jour de la mort devenait celui de la *naissance*. Ce jour de naissance était le seul qui eût de l'importance aux yeux des premiers chrétiens : mille inscriptions en font foi, sans qu'il y soit question de l'année de la mort. Ces jours de

naissance à l'éternité des saints et des martyrs furent marqués plus tard dans le calendrier ou martyrologe, en vue des fêtes commémoratives publiques. C'étaient les anniversaires des fêtes des martyrs et des saints. Beaucoup d'inscriptions s'y rapportent, et nous donnent ainsi des dates *officielles* et *universellement connues*. « Ici repose Vital, meunier;... il fut déposé en paix à la *fête de la naissance* de Dame (sainte) Sotère. NATALE DOMNES SITIRETIS (10 février). » — « Ici dort Principalis;... déposé *au jour de la naissance* de Syxte. NATALE SVSTI (6 août). » — « Pecorius, cher à mon cœur, entra dans la demeure de la paix le 9 juillet, et fut déposé à la *fête des martyrs* suivante, DIE MARTYRORU », c'est-à-dire, à la fête de sainte Félicité et de ses fils. Lors de ces fêtes *natales*, les fidèles descendaient dans les cryptes, assistaient au saint sacrifice offert sur la tombe du martyr de ce jour, chantaient des hymnes à sa louange et recevaient la sainte Eucharistie. Pour clore dignement la fête, les proches parents du martyr faisaient servir

des mets et des boissons, qu'ils prenaient en agapes avec les pauvres qui y participaient. On allait aussi d'une crypte à une autre, en portant avec soi quelque nourriture comme un symbole sensible de la communion des saints.

X

Culte des reliques.

Ce qui précède nous conduit naturellement à une pratique religieuse qui mérite notre attention, parce qu'elle est spécialement catholique : nous voulons parler *du culte des reliques.* Cette pieuse horreur de tout ce qui eût pu déshonorer les restes mortels des fidèles, l'emploi des aromates et des parfums les plus précieux, enfin la solennité avec laquelle on les inhumait, démontrent suffisamment quelle haute estime on avait pour les reliques des témoins de Jésus-Christ. Il y a dans les Catacombes d'innombrables fioles de sang, des linges, des éponges saturées de sang, et jusqu'à des vases pleins de la terre qui avait bu le sang des martyrs, et qui nous

témoignent de la sainte et pieuse sollicitude avec laquelle les premiers chrétiens recueillaient le sang des martyrs, pour le placer, soit à côté de leur corps, soit dans leurs propres demeures, « comme une source de grâces et de vertus pour leurs enfants. » (Prudence.)

Ce sont précisément ces honneurs rendus aux reliques des témoins de la foi, qui ont scandalisé les vieux païens comme les récents contradicteurs de l'Église ; les uns et les autres ont exercé leur fureur sur ces corps privés de vie. Mais les chrétiens n'en étaient que plus soigneux de recueillir leurs ossements dispersés ou leurs corps submergés. On les voyait pénétrer au péril de leur vie jusque sous les chevalets et les instruments de torture, se précipiter même dans l'amphithéâtre, pour recueillir le sang versé et rassembler les saintes reliques. Qui pourrait sans attendrissement penser à ces deux sœurs héroïques, sainte Praxède et sainte Pudentienne, dont le dévouement courageux procure la sépulture à plus de *trois mille* martyrs ? qui pourrait sans émotion se rappeler le saint

pape Simplicien, qui en porta au-delà de *trois cents* de ses propres mains depuis la ville jusque dans les Catacombes? Cette charité envers les restes mortels des martyrs ne se bornait pas à les ensevelir : elle s'épanouissait en un culte perpétuel. Sur les tombeaux s'élevèrent des autels et des chapelles, que l'on ornait avec des peintures, des ornements et des lampes, que l'on parsemait de fleurs et que l'on imprégnait d'essences parfumées, comme on encense aujourd'hui encore les reliques sur nos autels.

Nous connaissons le cimetière de Lucine sur la voie Appienne. Dans ce souterrain de la sainteté on a découvert récemment un escalier à l'usage des premiers pèlerins. Cet escalier conduit à droite dans une magnifique et brillante galerie. On s'arrête involontairement devant une excavation où se trouve un sarcophage, et sur une grande plaque de marbre on lit : « A Cornelius, Martyr et Évêque. » C'est le célèbre tombeau du saint pape Corneille, dont la tête enrichit actuellement le trésor des reliques de Cornelimunster,

près d'Aix-la-Chapelle. Devant cette excavation tumulaire se trouve un tronçon de colonne en marbre, d'une hauteur d'environ trois pieds, dont la surface était légèrement creusée. C'est là-dessus que l'on posait un vase ou une coupe destinée à recevoir une huile balsamique, sur laquelle surnageaient un fragment de papyrus et une mèche toujours allumée. On a trouvé de ces tronçons de colonne ou des niches consacrées au même usage, même des fragments de ces coupes encore tout imprégnés d'huile, près de la plupart des tombeaux des martyrs les plus renommés. Les pieux fidèles avaient coutume de prendre de cette huile parfumée et de l'employer avec confiance dans leurs maladies. On la conservait même comme une relique précieuse dans des fioles ou des tuyaux métalliques : car dans les premiers siècles on ne touchait pas aux ossements sacrés.

Nous passerons sous silence ces deux faits bien constatés par l'étude des Catacombes, que d'une part les chrétiens de Rome, dès le premier siècle, ont vivement lutté pour dis-

puter, comme leur plus précieux trésor, les corps des princes des Apôtres aux prétentions des Orientaux; que d'autre part les Novatiens schismatiques, ayant besoin des reliques d'un martyr pour le saint sacrifice de la messe, enlevèrent avec violence de la Catacombe de Maxime le corps de saint Silanus, le plus jeune des fils de sainte Félicité.

Nous ne rapporterons plus que deux témoignages relatifs au culte des reliques. Le premier consiste dans la sainte émulation qui régnait entre les chrétiens, de se faire enterrer, en aussi grand nombre que possible, à proximité des martyrs. Afin d'obtenir cet honneur, on s'imposait de grandes dépenses pour faire couvrir de peintures les parois de la crypte ainsi occupée par toute une population de fidèles défunts (1). Le second se

(1) Saint Ambroise donne avec beaucoup de justesse la raison de cette coutume dans l'épitaphe qu'il fit pour la tombe de son frère :

Hæc meriti merces, ut sacri sanguinis humor
Finitimas penetrans alluat exuvias.
(Migne, *Patrol. lat.*, t. XVI, p. 1290.)

« C'est là la récompense du mérite, que la rosée d'un

trouve dans le nombre incalculable de *reliquaires* trouvés dans les *loculi*. C'étaient des étuis de petite dimension, ne renfermant tout d'abord que des objets qui avaient touché les reliques, et qui plus tard continrent aussi des reliques. On les conservait pieusement et avec une grande confiance dans la protection des saints. On les portait de préférence au cou, comme le prouvent des anneaux ou des boucles qu'on a découvertes. A partir du quatrième siècle, on leur donna surtout la forme de croix.

---

sang sacré pénètre et lave les dépouilles mortelles qui l'avoisinent. »

De même saint Jean Chrysostome, qui s'écrie : « Non-seulement les ossements des martyrs, mais leurs tombeaux et les châsses qui renferment leurs restes sacrés, sont pleins de bénédictions. »

XI

Pèlerinages.

Si l'on peut dire que les saintes et pieuses femmes qui suivirent Jésus au Calvaire furent les premières qui accomplirent la dévotion du *Chemin de la croix*, de même aussi leur visite au tombeau du Sauveur fut le *premier pèlerinage chrétien* : il figurait pour les temps à venir toutes les pieuses visites des chrétiens aux tombeaux des saints et tous les pèlerinages vers des lieux privilégiés. Les tombeaux des martyrs à Rome sont au premier rang ; ceux des princes des Apôtres furent, comme nous l'apprennent les monuments, déjà à partir du premier siècle, et, dans une proportion infiniment plus grande, à partir de la victoire de la croix sur le paganisme

(312), le but de nombreux voyages de piété. Non-seulement les fidèles de Rome, mais les pèlerins des provinces les plus reculées de l'empire visitèrent les Catacombes, accomplirent les vœux qu'ils avaient faits de se rendre aux tombeaux des martyrs, et s'en retournaient comblés de bénédictions et souvent de grâces miraculeuses, comme le prouvent les *ex-voto* qu'on y a trouvés. C'est une chose touchante et qui pénètre profondément un cœur catholique, de parcourir la sainte et silencieuse nécropole, d'y lire encore, après tant de siècles, les *graphites* ou mémoires et inscriptions votives, latines et grecques, que la main des pieux mineurs de cet âge primitif a gravés sur les parois des cryptes et des galeries, et qui témoignent d'une si tendre confiance envers les saints. Dans les Catacombes de Saint-Calliste, qui à elles seules renferment les corps de cent soixante-quatorze mille martyrs, d'après le calcul de Bosio, on remarque, entre autres, les inscriptions suivantes : « O (vraie) Jérusalem, ornement des martyrs du Seigneur. » — « O saints

Martyrs, *rappelez-vous* (le pèlerin) Denys. » — « *Souvenez-vous* d'Elaphius, — de Marie, etc. » — « *Priez* afin que Verecundus et les siens fassent une heureuse traversée pour leur retour. » — « *Demandez* pour mon père et mes frères le *repos éternel*, afin qu'ils vivent avec le Très-Bon. » — « Saint Xyste, *souviens-toi* (de moi) dans tes *intercessions.* » — « Saint Sustus, *délivre*..., *exauce* », etc. Dans le cimetière de Pontien, entre beaucoup d'autres, il y a la *mémoire* suivante : « (Moi) Eustathius, pauvre pécheur, prêtre, *serviteur* du bienheureux martyr Marcellin (j'écris ceci) (1) : mais toi, ô lecteur, prie pour moi et que le Seigneur te protége. » — Accompagné de ces cris du cœur, on peut continuer sa route à travers les galeries principales du cimetière, qui sont comme le *chemin de la prière du pèlerin.* C'est ainsi que, dans la Catacombe de Saint-Calliste, un fossoyeur, probablement du troisième siècle, écrivit sa

(1) Sed tu qui legis, ora pro me et (h)abeas Dominum protectorem.

prière pour une défunte Sophronia qui lui était chère, et pour laquelle il avait entrepris ce pieux pèlerinage. Cette prière se trouve presque à l'entrée du souterrain : « Sophronia, puisses-tu vivre en Dieu ! » Et plus loin sous un *luminaire :* « Sophronia, (vis) dans le Seigneur ! » — Ces exclamations et d'autres semblables sont répétées ainsi de galerie en galerie, jusqu'à ce qu'à l'entrée d'un *arcosolium*, ce n'est plus la prière, mais le cri d'une joyeuse confiance qui éclate dans cette inscription en lettres majuscules : « SOPHRONIA, DOUCE SOPHRONIA, TU VIVRAS TOUJOURS EN DIEU ; TU VIVRAS EN DIEU ! »

XII

Suite des précédents.

Nous voici arrivés au terme de nos recherches concernant la doctrine chrétienne sur *l'Église triomphante*. La communion des saints, le culte des reliques, les pèlerinages aux tombeaux des saints, — en un mot, — tout ce que des adversaires passionnés qualifient de superstitieux, d'antichrétien et d'impie, toutes ces croyances et toutes ces pratiques catholiques sortent comme une puissante végétation du sol de la primitive Église, et répandent leur parfum sacré et les chaudes émanations du sang des martyrs à travers la lourde oppression qui pèse sur les premiers chrétiens. Ces héros sont invincibles, non pas parce qu'ils touchent la terre,

comme Antée, ce géant de la mythologie, mais *parce qu'ils touchent le ciel.* Trois contemporains du quatrième siècle, très-différents par leur condition et leurs sentiments, nous fournissent de lumineux témoignages pour cette partie de nos études sur les Catacombes. Le premier est le sophiste païen Eunapius (vers 390), dont l'écrit intitulé *Edèse*, récemment publié à Paris, nous fournit le remarquable trait suivant : « Les chefs et les « ossements des martyrs sont choses saintes « aux yeux des chrétiens ; ils se prosternent « pieusement devant eux et s'aveuglent au « point de croire faire là un acte louable, « tandis qu'au fond ils s'approchent des « tombeaux de criminels jugés et condam- « nés et se couvrent de leur honte... Les « *martyrs* passent chez eux pour *des protec- « teurs, des tuteurs, qui présentent leurs prières « à Dieu.* » — Notre deuxième témoin est le pape saint Damase (366-384), dont les poésies en l'honneur des martyrs, gravées en écriture magnifique sur des plaques de marbre, réjouissent le pèlerin et le visiteur des Cata-

combes. Il exalte les mérites des martyrs, célèbre leur puissance auprès de Dieu, appelle leurs restes des membres saints, de bienheureuses cendres, de pieux ossements. C'est ainsi qu'on lit dans le cimetière de Saint-Sébastien :

« Lecteur, qui que tu sois, vénère les tombeaux des saints, bien que le temps n'ait point conservé leurs noms ni leur nombre. C'est le pape Damase, sache-le, qui a orné leur sépulcre, accomplissant ainsi le vœu qu'il avait fait en faveur des saints martyrs et que le Christ a exaucé, en sauvant le clergé » (du schisme d'Ursicinus, en l'année 380).

Dans un autre cimetière, sur saint Eutychius, on lit :

« Nous l'avons cherché ; nous l'avons trouvé et nous le vénérons. Il est bon ; il est puissant auprès de Dieu. Damase a célébré ses mérites. Vénère son tombeau. »

Un peu plus loin, sur saint Laurent :

« C'est Damase qui a chargé de dons ces autels, et qui prie le martyr, en raison de ses mérites signalés, d'intercéder pour lui. »

Enfin sur sainte Agnès :

« O vierge vénérable, gloire immortelle de la sainte pudeur ! ô vierge illustre, je vous en prie, soyez favorable aux prières de Damase (1). »

---

(1) Sanctorum, quicunque legis, venerare sepulcrum.
Nomina nec numerum potuit retinere vetustas.

Notre troisième témoin est le « poëte de l'Ibérie, » Prudence, le barde de l'ancienne Église, qui, étant né en 348, put voir encore la splendeur primitive des Catacombes, et qui célèbre ainsi la crypte de saint Hippolyte :

« Cette pierre recouvre le corps d'Hippolyte, à la place où s'élève un autel dédié au Dieu tout-puissant. Elle est aussi une table où l'on distribue le Saint-Sacrement, et un gardien fidèle qui veille sur le corps de son martyr. Elle conserve dans leur tombeau des ossements vénérés pour l'espérance du dernier jugement ; en même temps, elle nourrit de mets sacrés les habitants de la Ville éternelle. La sainteté de ce lieu est vraiment merveilleuse ; cet autel va au-devant de nos vœux, il fait couler dans les cœurs l'espérance, la paix, le bonheur. Souvent j'ai prié ici, accablé sous les souffrances de l'âme et du corps, et

---

Ornavit Damasus tumulum, cognoscite, Rector.
Pro reditu cleri Christo præstante triumphans,
Martyribus sanctis reddit sua vota sacerdos.

(Migne, *Patr. lat.*, t. XIII, col. 390.)

De S. Eutychio :
Quæritur, inventus colitur, fovet, omnia præstat;
Expressit Damasus meritum, *venerare sepulcrum.*

(*Ibid.*, col. 392.)

De S. Laurentio :
Hæc Damasus cumulat supplex altaria donis,
Martyris egregium suspiciens meritum.

(*Ibid.*, col. 388.)

De Sa Agnete Vg.
O veneranda mihi, sanctum decus alma pudoris,
Ut Damasi precibus faveas, precor, inclyta Virgo!

(*Ibid.*, col. 403.)

après m'être prosterné j'ai été soulagé. Un heureux retour dans ma patrie, la joie de vous embrasser, ô prêtre vénéré, la faculté d'écrire ces vers. je le sais, c'est à Hippolyte que je le dois; à lui, auquel le Christ-Dieu a donné de pouvoir obtenir tout ce qu'on lui demande. Le petit édicule intérieur qui contient les restes précieux du martyr est tout brillant d'un argent pur. Un riche donateur y a attaché des plaques brillantes, polies comme l'onde, resplendissantes comme un miroir. Il ne s'est pas contenté d'en garnir les abords de marbre de Paros; mais il a ajouté, pour orner le monument, d'abondantes richesses. Aussi, dès le matin, y a-t-il affluence auprès du saint tombeau; les jeunes gens viennent baiser les reliques; on s'empresse, on revient, jusqu'au coucher du soleil. Latins et étrangers confondent leurs rangs, unis dans un même sentiment de piété. Ils impriment leurs baisers sur le métal luisant; ils y répandent leurs parfums, ils y versent de douces larmes. Mais quand, après l'année écoulée, revient la fête solennelle de la mort du saint martyr, oh! alors quel zèle, quel empressement, quels nombreux bataillons se rassemblent! quel concert de vœux ardents monte vers Dieu (1)! »

---

(1) De S. Hippolyto :

Talibus....

(Scilicet :

... Excisi subter cava viscera montis.)

Talibus Hippolyti corpus mandatur opertis
Propter ubi apposita est ara dicata Deo.
Illa Sacramenti donatrix mensa, eademque
Custos fida sui Martyris apposita,
Servat ad æterni spem judicis ossa sepulcro,
Pascit item sanctis Tibricolas dapibus.
Mira loci pietas, et prompta precantibus ara
Spes hominum placida prosperitate juvat.

Hic, corruptelis animique et corporis æger,
Oravi quotiens stratus, opem merui.
Quod lætor reditu, quod te, venerande sacerdos,
Complecti licitum est, scribo quod hæc eadem,
Hippolyto scio me debere, Deus cui Christus
Posse dedit, quod quis postulet, adnuere.
Ipsa, illas animæ exuvias quæ continet intus,
Ædicula argento fulgurat ex solido.
Præfixit tabulas dives manus æquore lævi
Candentes, recavum quale nitet speculum :
Nec Pariis contenta aditus obducere saxis,
Addidit ornando clara talenta operi.
Mane salutatum concurritur : omnis adorat
Pubis, eunt, redeunt solis adusque obitum.
Conglobat in cuneum Latios simul ac peregrinos
Permixtim populos relligionis amor.
Oscula perspicuo figunt impressa metallo,
Balsama defundunt, fletibus ora rigant.
Jam cum se renovat decursis mensibus annus
Natalemque diem passio festa refert,
Quanta putas studiis certantibus agmina cogi,
Quæve celebrando vota coire Deo!

(Migne, *ibid.*, t. LX, col. 548-550.)

XIII

La prière pour les défunts.

Si les âmes des justes dans la paix éternelle sont remplies d'une charité active à l'égard de leurs frères qui n'ont pas encore franchi le redoutable passage, les âmes de ceux qui sont morts dans la grâce de Dieu, mais qui ne sont pas complétement purifiés, se trouvent dans l'*état intermédiaire* d'une douloureuse attente, d'une divine épuration, d'une expiation suprême par des châtiments temporels. Ce sont les membres *souffrants* de la famille des élus de Dieu; ce sont les enfants *pauvres* et *nécessiteux* de l'Église. Est-il possible d'imaginer que ceux qui ont *triomphé*, comme ceux qui *militent* encore, ne leur doivent pas les secours de leur in-

tercession? S'il en était ainsi, leur charité ne serait pas une charité *catholique*, parce qu'elle ne serait pas universelle. Mais c'est précisément de cette charité universelle que l'on respire le parfum rafraîchissant dans les tombeaux des Catacombes. Elle se manifeste par des ***bénédictions***, des *hommages* et des *vœux* qui s'élèvent du cœur des survivants comme autant d'étincelles ardentes jaillissant du foyer de la charité : — « SABINA, — VICTORIA, — EMERITA, — FAUSTINA, etc., ***puisses-tu vivre en Dieu*** ! — ERENEA, ***puisses-tu vivre*** en Dieu et en son Christ ! — REGINA, ***puisses-tu vivre*** dans le Seigneur Jésus ! — HYLE, ***vis*** en paix dans le Christ qui est Dieu ! — Ursule, ***puisses-tu être admise*** dans le Christ ! ACCEPTA SIS ! — Dioscure, Pontia, ***vis*** éternellement ! — Ulpia, ***puisses-tu entrer en participation de la vie*** avec tes frères ! VIVA SIS ! » — C'est le moment de mentionner le souhait de bénédictions si souvent employé et si rempli de significations : « ***Puisses-tu vivre avec les saints*** ! CVM SANCTIS, — INTER SANCTOS, » — et ce cri du cœur si plein de

tendresse : « *Ayez confiance*, — consolez-vous. — Prenez courage : CONFIDE, ΘΑΡΡΕΙ, ΕΥΨΥΧΕΙ ; » — comme si l'on voulait dire : « Ne vous désolez pas, vous serez bientôt délivrés. » — Il y a mieux que de simples *souhaits impétratoires*. Sur plus d'une pierre tombale se trouve gravée la formule même de la *prière pour les défunts* : « DEMETRIUS et LEONTIA à Syrica, leur fille bien méritante : SEIGNEUR JÉSUS, SOUVENEZ VOUS de notre enfant. ΜΝΗΣΘΗΣ. » — « O Dieu qui êtes assis à la droite du Père, *mettez avec vos saints* l'âme de Nectarius. » — « C'est ici, ô très-doux fils, que ta vie trouva son terme ; toutefois, ô Père tout-puissant, *je vous en prie*, *ayez pitié de ses douleurs*, *ayez pitié de notre bien-aimé*. ORO MISERERE LABORVM. » — « Lucifera : — Que celui de nos frères qui lira ces lignes *prie Dieu*, afin que cette âme sainte et innocente soit admise auprès de lui ! ROGET DEVM. »

N'omettons pas les innombrables inscriptions faites avec de petits fragments de pierre ou de verre sur la chaux ou sur le revê-

tement encore humide de la tombe nouvellement close, par exemple : « *Seigneur, secourez* votre serviteur (défunt) Benjamin. » L'Église est demeurée invariable dans l'expression de sa charité pour les trépassés. C'est ce qui ressort clairement de la prière faite encore aujourd'hui par le prêtre dans le canon de la messe, et dont chaque mot se retrouve dans les inscriptions des Catacombes. Ainsi nous lisons : « Ici *dort dans la paix* le Paphlagonien Aur. Aelianus, fidèle *serviteur de Dieu*. Dieu, *souvenez-vous* de lui dans l'éternité. » Il y en a beaucoup d'autres. Quant à la conclusion du *Memento* que fait le prêtre, les fouilles continuées dans les Catacombes fournissent chaque jour de nouveaux documents. Ainsi nous possédons un nombre considérable d'inscriptions dans lesquelles on demande *soulagement*, *adoucissement*, *rafraîchissement*, comme pour des âmes soumises au supplice du feu. Citons entre autres les suivantes : « *O Dieu, rafraîchissez* l'âme d'Homullus. REFRIGERA. » — « Rufina, — Calemera, puisse *Dieu rafraîchir* ton esprit ! »

— « Rolosa, Antonia, que *Dieu te rafraîchisse* en Jésus-Christ, dans la paix! » — « Exspectatus, Alexandre et Pompeia, puissiez-vous *recevoir quelque adoucissement* ! » — « A la bien méritante Bon (Ifacia). Puisse le Christ, Dieu tout-puissant, *rafraîchir ton âme* ! » (par la vertu de la croix dont le monogramme est là gravé.) — « Victoria, puisse ton esprit se voir *rafraîchi* en Celui qui est bon! » — « Sylvana, puisses-tu être *rafraîchie* avec les âmes saintes! » — « Que ton âme, Victorin, (habite) dans un lieu de *rafraîchissement* ! IN REFRIGERIO ! » — « Les parents à leur fille chérie, Avia Paulina! Veuille le Seigneur donner le *rafraîchissement* à ton âme ! »

De même que le rafraîchissement céleste sauve les âmes du supplice combiné du feu et de la soif, de même aussi la lumière éternelle doit les sauver des ténèbres de cette prison du purgatoire : « Seigneur, ne permettez-pas que l'âme de Veneria *soit obscurcie*. NE ADVMBRETVR. » — « Timothea, que *la lumière éternelle* vous éclaire en Jésus-Christ. ÆTERNA TIBI LVX. »

La prière la plus familière aux premiers chrétiens, comme elle l'est encore aujourd'hui à l'Église, consiste à demander la *paix*, c'est-à-dire la *délivrance* de ce lieu d'exil et la jouissance de la vue de Dieu. — « Aquilina et Eusèbe ! qu'une douce *paix* soit à vous en Dieu ! PAX VOBIS. » — « Gensanus, que la *paix* soit à ton âme ! » — « Laurence, plus douce que le miel, *repose en paix* ! QVIESCE. » — « Que Laïs (habite) dans la *paix* ; que son esprit *se repose* dans la bonté suprême. » — « Léonce, *les frères demandent à Dieu la paix pour toi*. PAX A FRATRIBVS. » — A cette classe d'inscriptions, appartiennent aussi les formules en usage dès les temps apostoliques : « *Que la paix soit avec toi*. PAX TECVM. (Que le Christ) *te* (fasse habiter) dans la *paix*, TE IN ou CVM PACE ; » — comme aussi le souhait déprécatoire ordinaire et en quelque sorte officiel : « Que son âme *repose* ou *vive* dans la *paix* ! » formule qui est répétée mille fois, soit dans les inscriptions, soit sous les symboles de la grappe de raisins et des branches d'olivier.

XIV

Suite du précédent.

La charité des premiers chrétiens pour les âmes du purgatoire ne se borne pas à la sympathie du cœur et à la prière. Elle est l'exacte expression de la doctrine catholique sur le mérite des bonnes œuvres; elle montre son efficacité de plus d'une manière. C'est elle qui fait offrir le *saint sacrifice* pour les morts aux *jours commémoratifs* de leur décès, qui s'impose des bonnes œuvres pour les défunts, qui entreprend des pèlerinages difficiles et se fait venir en aide par les saints. Nous en trouvons la preuve dans les épitaphes et les *mémoires* gravées sur les murs des cryptes : — « Dame (c'est-à-dire sainte) Basilla, *nous te recommandons* notre fille Crescentia. COMMEN-

DAMVS TIBI. » — « Que le seigneur Hippolyte lui *obtienne le rafraîchissement.* » — « Martyr Janvier, *rafraîchissez* l'âme de (Maxi)mus. » — « Ici repose Cyriaque... En témoignage de sa vie *les saints martyrs seront ses avocats auprès de Dieu et de son Christ.* ERVNT ADVOCATI. » — Cette attribution aux saints du rôle d'avocats est prouvée par un grand nombre de peintures tombales.

On y voit le Sauveur devenu notre *Juge.* A côté de lui sont représentés les saints comme *juges assesseurs*, sur des siéges analogues. C'est incontestablement l'expression d'une pieuse confiance dans leur *intercession* et dans *l'application de leurs mérites.*

Nous terminons ici nos recherches sur l'Église souffrante, persuadé qu'il n'est pas nécessaire d'épuiser toute la matière pour que l'on puisse former et asseoir un jugement certain. Que l'on essaye de conduire dans nos vieux cimetières et dans nos musées d'antiquités chrétiennes un hérétique à qui des symboles confessionnels représentent la doc-

trine du purgatoire comme « une absurde invention du diable » ; qu'on le laisse sans crainte décider lui-même si ces galeries souterraines si vénérables n'ont pas la physionomie d'un *cimetière catholique*, si la *charité catholique* n'enveloppe pas les tombes qui s'y trouvent, comme le lierre enlace les mausolées de ses rameaux toujours verts : s'il est sincère, il lui sera impossible de nier l'évidence et il fera un aveu semblable à celui que fait le fameux réformateur de Genève : « La coutume de prier pour les morts date de treize siècles, c'est-à-dire des temps apostoliques; mais, il faut l'avouer, tous les chrétiens sont tombés dans l'erreur : *sed omnes, fateor, in errorem abrepti fuerunt* (!) »

XV

Point de salut hors de l'Église.

Pour achever notre œuvre, il nous reste à projeter sur la doctrine relative à l'*Église militante* la lumière qui nous vient des Catacombes. Les monuments primitifs représentent l'Église sur la terre comme l'*Arche* de Dieu, construite par Jésus-Christ, ce Noé céleste, père d'une nouvelle race d'hommes, les sauvés : c'est dire que, d'après ces monuments, l'Église doit être considérée comme l'*unique institution* de salut et de sanctification.

Faisons d'abord une remarque préliminaire.

L'*art* dans la primitive Église est principalement *symbolique* et reste dans la dépendance d'une science plus haute. Les rapports

continuels et inévitables avec les païens forçaient les chrétiens à soumettre à la *discipline du secret* non-seulement l'écriture et la parole, mais même la peinture et la sculpture, dans lesquelles on trouva un moyen de voiler les mystères de la foi. De là, en général, les représentations picturales ont un sens caché et bien différent de celui qu'elles montrent à un observateur superficiel. C'est un vêtement historique ou symbolique couvrant de ses plis l'idée que l'artiste veut cacher et révéler tout à la fois. Cela s'applique surtout aux scènes bibliques: si ces peintures n'étaient en effet qu'une reproduction pure et simple d'un fait historique, on ne s'expliquerait pas pourquoi cette reproduction n'est pas toujours exactement fidèle au texte sacré. Ainsi, nous voyons *Noé* représenté dans les cryptes sortant d'une sorte de coffre cubique à peine suffisant pour un seul homme. On aperçoit déjà la moitié de son corps. Tantôt c'est un jeune homme, tantôt c'est un vieillard. Quelquefois même c'est une figure féminine. Il a les bras levés dans l'attitude de

la prière, et immédiatement au-dessus de lui, la colombe avec le rameau d'olivier. C'est l'image du *chrétien* défunt, qui de l'Église d'ici-bas, comme d'une arche indestructible, ressuscite et entre dans la vie éternelle en Dieu, parce qu'il est mort dans le sein de l'Église et en paix avec elle, contrairement à ceux qui « sont décédés sans la paix de Dieu. » (Saint Épiph.) Est-il possible d'exprimer avec plus de force cet article de la foi catholique : HORS DE L'ÉGLISE POINT DE SALUT? Le vaisseau libérateur flotte sur les eaux débordées de ce monde, c'est-à-dire qu'ici-bas l'Église est *militante*, opprimée, persécutée. Afin de donner plus d'évidence à ce symbole, on représente aussi Noé (le chrétien), non plus dans son coffre, mais dans une cuve (cuve à pressoir) cylindrique, ornée dans son pourtour d'un rang de têtes de lion. Il n'est pas rare de voir cette peinture accompagnée de celle de *Jonas*. Sur une mer *soulevée par la tempête* on aperçoit un vaisseau dont le mât, la vergue ou le gouvernail sont ornés, soit d'une croix, soit d'un symbole du Christ,

comme le poisson ou le monogramme, soit de la colombe qui représente le Saint-Esprit. Dans le vaisseau apparaît souvent une autre figure dans l'attitude de la prière : c'est le symbole de l'Église et de Marie. Le navire porte quelquefois en signe de la protection divine l'inscription : Jésus. La mer agitée par la tempête désigne évidemment l'état *militant* de l'Église. Dans l'eau on voit nager un monstre dont la tête gigantesque, le cou mince et la queue aux multiples entrelacements indiquent moins le cétacé de Jonas que le dragon infernal. Comme le prophète est précipité du vaisseau dans la gueule du monstre marin, il pourrait y avoir là deux significations distinctes. Il faut d'abord y voir le chrétien qui, comme *apostat* ou *excommunié*, quitte le vaisseau de l'Église où il était en sûreté et tombe au pouvoir de Satan. A ce point de vue, on y trouve un argument de plus pour notre démonstration. Mais il y a là une autre signification symbolique encore : c'est le chrétien mourant qui, sortant de l'Église, descend dans le tombeau, c'est-à-dire

dans le *gouffre de la mort*. De même que le monstre marin a rendu Jonas, qui est devenu ainsi le type de la résurrection de Jésus-Christ, de même aussi la tombe rendra le chrétien, afin qu'il jouisse du repos éternel sous les frais ombrages du paradis. Cette idée est rendue d'une manière frappante par les scènes ordinairement réunies du châtiment, de la délivrance et du repos de Jonas à l'ombre du lierre : il suffit de citer cette particularité.

Enfin nous rappellerons encore deux images qui nous montrent la nécessité d'appartenir à l'Église pour obtenir la justification, à l'exclusion de l'hérésie et de l'infidélité païenne. L'une se trouve des deux côtés d'un *arcosolium*. A droite, nous voyons l'image du *Bon Pasteur* conduisant ses brebis dans les meilleurs pâturages; à gauche, le *mercenaire* qui, se glissant commodément entre les roseaux et les hautes herbes des marais, épuise le lait de sa brebis d'une façon brutale : antithèse frappante entre la fécondité bénie que l'on ne trouve que dans l'Église catholique,



Le prophète JONAS, figure de la Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ. (Matt., XII, 40)

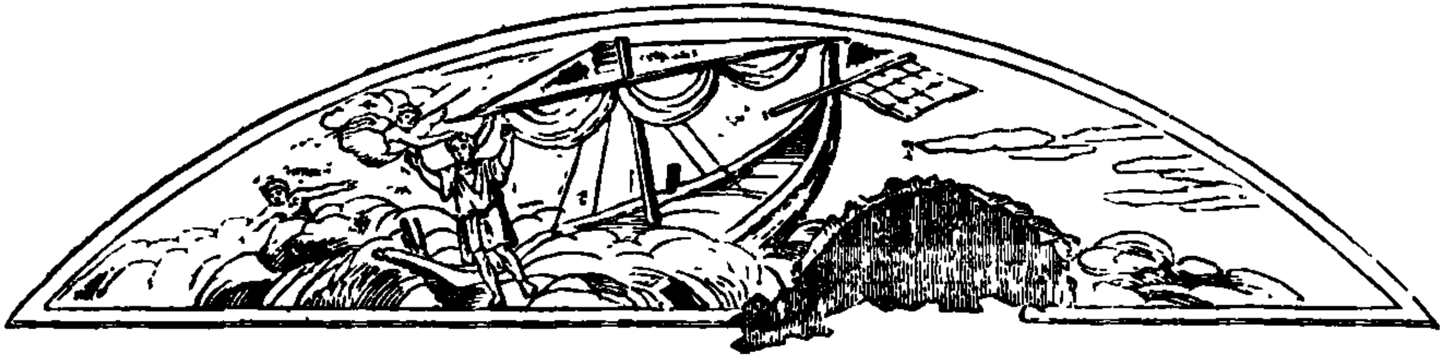
Fresque du cimetière de Saint-Calliste. (Martigny, p. 344.)

et la stérilité inhérente à l'hérésie. Dans la seconde peinture on aperçoit *un agneau entre deux loups voraces*. Sur le premier on lit cette inscription : SVSANNA ; et sur les autres : SENIORES (les vieillards). La première figure l'Église, chaste épouse de l'Agneau divin ; les vieillards impudiques représentent ses malheureux adversaires, que le jugement de Dieu attend.

XVI

Visibilité de l'Église.

La société fondée par Jésus-Christ, seule et exclusive dépositaire ici-bas des moyens de salut, est, d'après le Symbole catholique, *composée de membres visibles* : c'est une société qui se manifeste extérieurement par le culte, par la doctrine et par le gouvernement des pasteurs. Ce caractère est exprimé d'une manière frappante dans les monuments des Catacombes. Là, l'Église apparaît tour à tour comme une *montagne*, un *rocher*, une *barque*, comme la *Cité* de Dieu, comme le *bercail* de Jésus-Christ, qui renferme dans son sein non-seulement des brebis, mais des boucs, c'est-à-dire des pécheurs. La distinction de ses *membres* en supérieurs et en inférieurs est



L'ÉGLISE MILITANTE sous la figure d'une barque agitée par la tempête. Un personnage se tient debout près de la proue dans l'attitude de la prière : c'est le chrétien fidèle, raffermi par la grâce, représentée par une figure radiée, vue à mi-corps dans un nuage et soutenant ce chrétien de la main. Au milieu des flots, un second personnage se débattant contre la tempête : c'est le chrétien naufragé dans la foi. — Fresque du cimetière de Saint Calliste.

(Martigny, p. 226.)

toujours bien marquée. Les premiers sont *docteurs*, *prêtres*, *pasteurs;* les seconds sont *auditeurs*, *laïques*, *simples fidèles;* chacun des deux ordres est soumis en outre au gouvernement de Jésus-Christ et du Saint-Esprit. C'est pourquoi le Christ est représenté transmettant la loi nouvelle à ses apôtres sous la forme d'un *volumen;* il les envoie comme prédicateurs, leur donne le pouvoir sacerdotal et judiciaire. De même que le Christ envoie les Apôtres, ainsi l'évêque donne plein pouvoir aux clercs inférieurs, qui, comme l'indiquent un grand nombre de plaques tumulaires, remplissent leur charge *sur l'ordre* de l'évêque ou du pape, IVSSIONE EP. ou PP. Les *laiques* sont les *fidèles*, les *frères;* nulle part on ne leur donne le nom d'*ecclésiastiques* ou de *prêtres*. Il n'y a pas de protestation plus énergique contre la doctrine d'une prétendue *souveraineté de la communauté chrétienne*, que cette fréquente reproduction du *Bon Pasteur avec ses brebis*, qui montre si clairement la différence et les rapports réciproques des états divers dont se compose la hiérarchie

ecclésiastique. Le *chalumeau du berger* rappelle la mansuétude du *docteur;* la houlette, l'autorité du *supérieur;* le vase de lait, la dignité du *prêtre*, comme nous aurons plus tard l'occasion de nous en convaincre. Une brebis très-simplement dessinée sert d'ornementation à plus d'un tombeau, et semble dire que l'âme fidèle fait encore profession, jusqu'au sein de la mort, d'une inviolable obéissance envers l'autorité ecclésiastique.



JÉSUS-CHRIST sous la figure du BON PASTEUR. Statue de marbre blanc.
(Martigny, p. 515.)

XVII

Primauté du Siége de Rome.

L'image du Bon Pasteur, ou plutôt du *seul pasteur et du seul troupeau*, amène naturellement nos études vers la doctrine de l'unité de l'Église et vers le sommet de sa hiérarchie, la primauté du Souverain Pontife. Il n'y a pas dans la doctrine catholique de dogme plus

clairement ni plus expressément proclamé par les témoignages épigraphiques des Catacombes. Et avant tout, ils mettent pour toujours hors de toute contestation la venue et la *mort de saint Pierre* à Rome. Une longue série d'images symboliques montrent à tous les yeux la suprême autorité, dans l'Église, confiée à saint Pierre. Ce n'est pas sans une profonde émotion qu'on les considère, et il devient impossible de ne pas reconnaître dans leur conservation une intention providentielle. Le fait seul de voir déjà, au premier siècle, les images des apôtres *Pierre* et *Paul*, fondateurs de l'Église romaine, se succéder d'âge en âge sous un type invariable qui en fait évidemment des portraits, jette sur le rang privilégié qu'ils occupent une éclatante lumière. Toutefois leur position privilégiée est mieux déterminée encore. Ainsi, nous les voyons dans la Catacombe de Domitilla représentés *assis* à côté du Sauveur, tandis que les autres apôtres se tiennent *debout*. Quand les princes des apôtres apparaissent seuls, *saint Pierre a le pas sur saint Paul*. Tantôt c'est la place d'hon-

neur qu'il occupe, ou bien il se tient d'un pas en avant ; tantôt il est couvert d'ornements particuliers, par exemple, d'une étole enrichie de pierreries, ou assis sur un trône, pendant que Paul occupe un siége ordinaire.

Les représentations symboliques ou allégoriques font ressortir avec une évidence frappante le dogme de la primauté de Pierre. Elles forment, pour ainsi dire, un *traité complet sur ce sujet*. Sous les traits de *Noé* il apparaît comme le *chef de la nouvelle race sauvée de la mort;* dans *Abraham* sacrificateur on le voit remplissant les fonctions du *souverain pontificat*, du *sacerdoce suprême*, au nom et à la place de Jésus-Christ, et *père* d'une innombrable postérité; dans *Moïse* enfin, que saint Augustin appelle la figure la plus brillante et la plus exacte de Pierre, il se montre comme *docteur* des docteurs, comme *législateur suprême* et comme *juge infaillible*. Que Moïse dépose sa chaussure en présence du *buisson ardent*, pendant que la main de Dieu sortant d'un nuage est étendue sur sa tête, ou qu'il soit debout sur le Sinaï, recevant de la

main de Dieu les *Tables de la loi*, il représente toujours la *vocation de Pierre* comme prédicateur, propagateur et interprète de la *loi nouvelle*. Lorsque Moïse frappe le rocher au désert — et cette représentation significative est encore corroborée par l'inscription PETRVS qu'on y rencontre une fois — et que l'eau jaillit en abondance, il faut y voir le *résumé des prérogatives de Pierre*. Ainsi, sur un grand nombre de fresques, de sarcophages et de coupes, on voit le *Christ* avec un *roseau* ou un sceptre, *emblème de son autorité et de sa puissance royale*, opérant différents miracles. A cette image fondamentale il faut réunir trois autres scènes qui l'accompagnent et qui s'y rapportent :

1) Le *Christ donnant son sceptre à Pierre*, qui tient son doigt sur ses lèvres ; à sa droite on aperçoit le coq ;

2) La captivité de *Pierre* ;

3) Pierre frappant le rocher de son sceptre et en faisant jaillir l'eau.

Cette trilogie est une véritable illustration du passage de l'Évangile de saint Luc : *Ego*

rogavi pro te, etc. (Luc., XXII, 32). C'est la *faiblesse* de Pierre dans le reniement, sa *force* dans sa profession de foi et sa *vocation* à devenir le *rocher de l'Église*, c'est-à-dire la pierre fondamentale et la source de toute juridiction et dispensation des grâces. De même que Moïse fut le conducteur de l'ancien Israël, ainsi *Pierre est le guide* du *nouvel Israël* (S. Prudence), ou du peuple chrétien. Le premier est le chef de la Synagogue; le second est le *chef suprême de l'Église*. De même que le premier fut le *législateur et le magistrat suprême* de l'Ancien Testament, ainsi le second a dans le Nouveau Testament les mêmes prérogatives. Lui qui est «pierre», il frappe avec son sceptre, c'est-à-dire dans la plénitude de la souveraine puissance, sur la pierre par excellence de l'Église, qui est Jésus-Christ, et en fait jaillir *l'eau salutaire* de la vraie doctrine et des sacrements; il la distribue pure et claire à tous les peuples, qui meurent de soif dans le *grand désert* du paganisme. C'est ainsi que cette image typique de Moïse devient comme un miroir lumineux, qui reflète

admirablement tous les rayons resplendissants de la prérogative pontificale et son triple pouvoir de suprême docteur, de suprême pasteur et de chef suprême dans toute l'Église.



Moïse frappant le rocher : figure de saint Pierre qui, établi guide du peuple chrétien, fait jaillir de la pierre, qui est Jésus Christ, les eaux de la vie éternelle. (V. *Dict. des antiquités chrétiennes*, p. 412.)

Considérons un autre sujet représenté sur une coupe. Le *Christ* se tient debout sur une montagne d'où sortent sept rivières et donne à *Pierre* un rouleau de papier sur lequel on lit : « *Le Seigneur donne la loi.* » Le prince des apôtres reçoit le *papier*, comme il reçoit ail-

leurs les *clefs*, en présentant les plis de son manteau, comme signe de respect. C'est ainsi que les gouverneurs avaient coutume de recevoir leurs instructions des mains des empereurs. Il est évident que l'artiste chrétien a voulu représenter la promotion de Pierre au rang de *lieutenant*, de *vicaire de Jésus-Christ* sur la terre, de même que la collation solennelle de la suprême puissance dans l'Église est symbolisée par la montagne aux sept sources, ainsi que par le palmier chargé de fruits. Les significations de ce dessin sont loin d'être épuisées. *Pierre porte la croix sur ses épaules;* or, les SS. Pères la regardent, d'après Isaïe (IX, 6, et XXII, 22), comme le signe de la puissance et de la souveraineté. Enfin, pour montrer que cette puissance royale n'appartient qu'à Pierre et non aux autres apôtres, saint Paul est placé en face de lui de telle sorte que le Christ, qui semble parler, donne à tous deux la mission apostolique de prêcher, mais à Pierre seul le diplôme et le sceptre royal. Donc l'Église, royaume du Christ, a dans la personne de Pierre un chef, un *gouverneur*,

un vicaire de Jésus-Christ ; et, si on la considère comme une *arche* et comme un *navire*, Pierre en est le pilote. Sur une lampe de bronze, ornée de sculptures, qui a la forme d'un vaisseau aux voiles déployées, Paul est à la quille, mais Pierre tient le gouvernail. Au mât est suspendu un tableau avec l'inscription déjà connue : « Le Seigneur donne la loi. » D'après l'interprétation symbolique, Paul est un héraut à la voix puissante dans l'Église ; mais la main dirigeante, mais la sagesse législative de Pierre la conduisent sûrement à travers la mer orageuse de ce monde au port de l'éternité. Une autre représentation symbolique mérite aussi notre attention. Nous la rencontrons sur plusieurs sarcophages et peintures murales, en particulier dans la Catacombe apostolique de Domitilla. Dans l'une de ses galeries, une fresque représente *Élie* enlevé au ciel, *et laissant son manteau à Élisée*, qui le reçoit les mains enveloppées. La *transmission du manteau* d'un prophète, d'un docteur ou d'un saint passait, chez les anciens, pour le signe d'une légitime

succession, d'un remplacement régulier. On devenait par là héritier de son esprit: aussi les élèves de l'école prophétique crièrent-ils à Élisée que l'esprit d'Élie reposait sur lui. Ce fait nous découvre le sens de l'image. Sous la figure d'Élie il nous montre le *Sauveur* transmettant son manteau au nouvel Élisée le jour de son Ascension, c'est-à-dire donnant à Pierre son *pallium*, et avec lui la plénitude de la souveraineté et de la puissance dans l'Église; de sorte que les élèves de l'école prophétique chrétienne, les fidèles, s'écrient avec admiration : « L'esprit de Jésus-Christ repose sur Pierre et sur ses successeurs! » C'est ainsi que la *primauté* des souverains pontifes se trouve constatée de la manière la plus frappante dans l'ère apostolique. Entrez en esprit dans ces vénérables cryptes pontificales des Catacombes du Vatican et de Saint-Calliste, et comptez les tombes : vous n'en trouverez pas une qui ne soit illuminée des rayons du martyre ou de la sainteté. Certes, c'est bien là le pontificat suprême, qui couronne le chef de la

hiérarchie de l'auréole céleste de la foi, de la fidélité pastorale et de la vertu; c'est cette dignité qui est gravée en lettres lumineuses sur le tuf des Catacombes, de même qu'elle brille à la voûte intérieure de la coupole de Saint-Pierre, avec une majesté tranquille, dans cette immortelle promesse : « Tu es pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église ! »

XVIII

L'Église romaine.

L'Église catholique ressemble à une cathédrale immense qui contiendrait un nombre de nefs égal à autant de peuples chantant les louanges de Dieu sous ses arceaux. Au centre est la ville de Rome, la ville choisie de Dieu, qui porte l'autel et le trône du Souverain Pontife. Le « Saint des saints » est naturellement sous la protection spéciale de Celui qui a bâti cette église mystique, c'est-à-dire, pour parler comme saint Cyprien, « l'Église romaine est depuis le commencement la pierre fondamentale de l'Église universelle, elle est la première et la principale Église, *à laquelle l'infidélité ne saurait avoir d'accès.* » Cet éloge constate d'une manière remarquable une par-

ticularité des inscriptions tumulaires romaines. La plupart des tombes de la primitive Église portent la sainte salutation de la *paix*. Or, comme les autres Églises étaient à cette époque souvent affligées par l'hérésie, le schisme et l'apostasie, on avait coutume de donner aux mourants le baiser de paix en signe de leur fidélité à l'Église et d'écrire sur leur tombe : « *Il mourut en paix*; — *il obtint la paix* (avec l'Église). » Il en est autrement à Rome. Les milliers de salutations de paix qu'on y trouve disent simplement : *Il repose*, *il dort*, *il est déposé dans la paix*. Elles ne peuvent avoir trait à la *paix avec l'Église*, mais uniquement à la *paix éternelle et céleste*, — attendu que jamais l'hérésie n'est devenue dominante et victorieuse à Rome.

XIX

Conseils évangéliques.

L'Église est un corps divinement organisé, dont la primauté du pontife romain est le couronnement. La sanctification de ses membres en est le but et le fruit. De là cette addition significative sur les tombeaux des martyrs : *saints témoins du Christ jusqu'au sang*. Ce zèle pour la sainteté s'alimente dans la *parfaite* imitation de Jésus-Christ, c'est-à-dire dans l'observance des *conseils évangéliques* ou vœux de religion. L'Évangile des réformateurs du seizième siècle les a rejetés comme une duperie et un pacte diabolique. Voyons si les premiers adeptes de l'Évangile du Christ ont nourri cette horreur que les natures vicieuses seules peuvent éprouver à l'égard des fleurs

les plus parfumées de la sainteté, à l'égard des plus hautes et des plus nobles vertus. Les Catacombes prouvent indubitablement le contraire. Rien de plus connu que les *ascètes chrétiens* déjà célébrés par saint Justin et qui sont les ancêtres des moines. Ils portaient publiquement le manteau des philosophes, vivaient dans la pauvreté volontaire, dans le renoncement et la continence. C'est parmi eux que l'on choisissait surtout les évêques et les clercs. Les témoignages au sujet des *femmes* qui se vouaient à l'ascétisme sont plus précis encore : c'étaient les vierges consacrées et les veuves. Sur les tombeaux elles sont appelées *vierges*, *vierges de Dieu*, *vierges saintes*, *consacrées*, *bénies de Dieu*, *servantes du Christ*, *saintes*, *pieuses veuves*, *veuves de Dieu* : — « Ici repose Victoria, la vierge de Dieu. — Varrenius Filumenus élève (ce monument) à sa fille, *servante de Jésus Christ*, ANCILLA. — Ici sommeille en paix Aufenia, *vierge consacrée*. — A la *très courageuse vierge* Faustina. VIRG. EORTISSIMÆ. — A la digne et méritante *vierge* Adeodata ; elle repose ici en

paix *par la volonté de son* Christ, c'est-à-dire de son divin Époux. — Dans cette tombe sommeille la *jeune vierge consacrée*, Alexandra, qui, reçue au ciel, a mérité d'*aller au-devant* du Christ. PVELLA VIRGO SACRA. — Eusebia, *jeune fille consacrée au Seigneur, a mérité comme les vierges sages d'avoir le Christ pour fiancé.* SACRA DOMINO PVELLA. — Le 31 mai s'endormit Pretiosa, jeune fille de douze ans, *vierge servante de Dieu et du Christ.* » Ce que disent les inscriptions sur le marbre, les peintures et les scènes symboliques ne l'expriment pas moins bien, à leur manière.

C'est ainsi que, sur la tombe d'une certaine Laurentia dans le cimetière de Sainte-Agnès, à côté de son image peinte dans l'attitude de la prière, nous voyons les vierges sages représentées deux fois : la première, elles vont au-devant de l'*Époux* avec des flambeaux ; la seconde fois, elles célèbrent dans le ciel les noces de l'Agneau : c'est évidemment une explication de la vie terrestre et de la vie céleste de Laurentia.

Un *arcosolium* découvert depuis peu dans

le cimetière de Sainte-Cyriaque est plus remarquable encore. Le cintre de la niche tumulaire porte au milieu le *Sauveur*. A sa gauche sont les *vierges folles* avec les flambeaux éteints et inclinés vers le sol ; à sa droite sont les cinq vierges sages, qui élèvent leurs flambeaux allumés vers le ciel et sont invitées par lui aux noces. La voûte contient, d'un côté, la prédiction de la *chute de Pierre*, comme symbole de la foi et de la vigilance nécessaire pour la conserver ; de l'autre côté, la rosée céleste de la *manne*. Le milieu est occupé par le portrait priant de la défunte elle-même, et, de chaque côté d'elle, on voit un saint qui soulève légèrement le coin d'un rideau. Enfin le mur lui-même, immédiatement au-dessus du tombeau, laisse voir encore des traces d'une image de la Madone avec les trois Rois. Voici l'explication de ce mausolée si richement orné : la défunte a su se conserver comme une vierge sage, active dans sa charité ; conduite par la *foi* et la *vigilance*, fortifiée par la *manne de l'Eucharistie*, elle s'est rendue digne par la protection de *Marie*

d'être invitée aux noces par l'Époux et d'être conduite par les *saints* dans la chambre nuptiale du ciel. La plus importante représentation qui se rapporte au sujet qui nous occupe se trouve dans la Catacombe de Sainte-Priscille, toute remplie des souvenirs de la sainte Vierge. Dans une niche voûtée, à côté de la figure priante de la défunte, apparaît à gauche *Marie avec le divin Enfant;* à droite, sur un siége épiscopal, un *vieillard imposant le voile à une vierge* debout devant lui; *il est assisté d'un diacre.* Voilà, certes, un monument infiniment précieux, puisqu'il nous représente l'*acte liturgique de la prononciation des vœux.* Que si, d'accord avec ces témoignages, les saints Pères des temps apostoliques appellent les vierges consacrées *les fleurs de l'Église, la plus noble partie du troupeau* du Christ; si Tertullien même nous apprend qu'un grand nombre de personnes mariées vivaient dans une sainte continence, il faut dire que la doctrine qui fait de la virginité une pratique *païenne*, *criminelle*, *contraire à l'ordre de Dieu*, est une doctrine qui se condamne elle-même.

XX

Catholicité.

Nous finirons cette première partie en disant un mot de la *catholicité* de la primitive Église. Rome a été le point central de l'ancien monde. Des provinces les plus lointaines de cet immense empire vingt-huit magnifiques routes militaires conduisaient par autant de portes dans la capitale du monde et se réunissaient au Forum, au pied du *milliaire doré*. Ces routes furent aussi les canaux qui amenèrent à la Ville éternelle *des chrétiens de toutes les nations*. Ceux-ci se rencontraient au cœur de l'Église, au pied de la *colonne d'or* élevée à la vérité et à la grâce par les princes des apôtres saint Pierre et saint Paul. Pèlerins sans être étrangers, ils fondèrent, ils agran-

dirent, ils étendirent au loin l'Église de Rome, admirable témoignage en faveur de l'*unité catholique* dans la foi, l'amour et la sainteté. C'est précisément ce fait qui a obtenu dans les galeries silencieuses des Catacombes un monument grandiose et touchant. Celui qui, laissant à part les douze mille inscriptions romaines, se contenterait d'examiner les nationalités diverses qui se succèdent dans ces souterrains, les chrétiens de la Gaule, de l'Espagne, de l'Afrique, de l'Égypte, de la Syrie, de l'Asie, de la Thrace et de la Grèce; celui-là ne pourrait certes pas retenir le cri de joie qui s'échapperait de sa poitrine émue, et il dirait : Vraiment la Rome même des Catacombes a été un lieu de retraite pour la catholicité, le fidèle asile loyalement ouvert aux hommes de tous les pays du monde.

DEUXIÈME PARTIE

POINTS PARTICULIERS DE LA DOCTRINE CATHOLIQUE.

SANCTORVM, QVICVNQVE LEGIS,
VENERARE SEPVLCRUM.

(*Cæmeterium ad Catacumbas.*)

Lorsqu'on se livre à l'étude des *Catacombes*, on est amené nécessairement, par une liaison naturelle des idées, à se souvenir des fouilles de *Pompéi*. Ces deux antiquités captivent l'attention du monde savant, mais à des points de vue complétement différents. Ce n'est qu'avec mille peines qu'autrefois l'amateur d'antiquités profanes se faisait une idée de la vie des anciens, à l'aide de quelques notices incomplètes, dues aux auteurs classiques, et de quelques monuments détériorés. Mais soudain Pompéi, appartenant tout entière à l'an-

tiquité, s'éveille d'un sommeil dix-huit fois séculaire, et secoue les cendres qui l'ont en même temps ensevelie et conservée. C'est comme si l'horloge du temps se fût arrêtée pour elle pendant des siècles, et eût seulement repris sa marche après cette longue période. On voit les rues sillonnées par les roues des chariots, les boutiques et les magasins bien approvisionnés, les caves avec leurs amphores pour le vin, les casernes avec leurs armes, les demeures avec leur mobilier de toute espèce. Presque chaque maison porte le nom et l'enseigne du propriétaire qui l'habitait; sur chaque édifice public est gravée l'inscription du nom de son fondateur. Mobilier des temples, ustensiles de bains, batterie de cuisine, objets de toilette, tout se trouve à sa place, rien n'a été détérioré. Un autel d'Isis est même encore couvert des restes à demi-calcinés d'une victime qu'on vient d'offrir à la déesse. Les six cents squelettes qu'on a trouvés jusqu'ici paraissent être des spectres vivants. Ici se tient une sentinelle armée du casque et de la cuirasse, la

lance dans la main droite. Là, dans le temple d'Isis, le squelette d'un prêtre des faux dieux tient dans sa main des objets précieux offerts à la divinité; un autre squelette a une hache de sacrificateur; un troisième, assis devant une table où l'on voit encore des os de volaille, restes de son dernier festin, a encore le couteau en main. La plupart en un mot sont ornés de trousseaux de clefs et de bijoux. C'est, pour ainsi dire, par l'effet d'un coup de baguette magique que l'on voit se reproduire au naturel la vie des anciens : reproduction visible, palpable, surprenante. Néanmoins tout cela a un aspect étrange : c'est un squelette gigantesque; c'est le palais de la Mort. Ah! si du moins ce n'était que la mort temporelle! Mais c'est une tout autre mort, qui remplit d'horreur le visiteur chrétien. La chaîne scellée au mur près de la porte d'entrée et à laquelle on attachait comme un chien de garde l'esclave de la porte, *janitor;* les squelettes des gladiateurs dans l'amphithéâtre, d'où les craquements sinistres et la pluie de feu du Vésuve expulsa subitement les specta-

teurs, les abominables idoles qui sont érigées tout autour, mais surtout les peintures et les symboles révoltants, signes d'une profonde immoralité, que l'on rencontre à chaque pas dans les rues, les temples, les appartements privés et jusque dans les tombeaux, tout cela nous fait frissonner jusqu'au fond de l'âme.

Entre Pompéi et les Catacombes de Rome, quelle différence! Là règnent les ténèbres et le désespoir; ici c'est la lumière de la foi et l'espérance du ciel; là c'est la cruauté et le vice; ici ce sont les fleurs de l'amour le plus pur et la vertu; là, dans la ville des vivants, on ne rencontre que la mort spirituelle; ici, dans la ville des morts, on n'aperçoit que les incontestables preuves de la vie surnaturelle. Il y a quelques années, lorsque nous parcourions les rues de Pompéi, il nous semblait que nous aurions respiré plus à l'aise si le moindre rayon de lumière chrétienne fût venu illuminer cette nuit épaisse. Mais le volcan avait enseveli cette ville aussi abominable que l'antique Sodome dès l'année 79 de notre ère, de sorte qu'on ne peut espérer d'y

rencontrer beaucoup de traces de la prédication apostolique.

Et cependant on en a trouvé ! On a déterré, lors des dernières fouilles, une construction qui déjà, à l'extérieur, porte une inscription énigmatique. Sur les murailles de la salle centrale on a découvert, entre autres graphites ou petites inscriptions faites avec un poinçon, un certain nombre de caricatures dont voici un échantillon : *Ici un mulet instruit des mouches. — Le menteur te salue, ami de la vérité. — Le menteur te présente ses hommages.* — Puis deux mots significatifs jettent une pleine lumière sur l'objet de ces sarcasmes et sur la destination de l'édifice : « AVDI CHRISTIANOS, écoutez ce que les chrétiens enseignent ! » M. de Rossi conjecture que nous sommes ici dans un lieu où se réunissaient les chrétiens. A leur arrivée dans une ville, les apôtres avaient l'habitude de visiter aussitôt la synagogue ; puis ils louaient une maison, où ils assemblaient et instruisaient tous ceux qui aspiraient au salut éternel. L'existence d'une synagogue à Pompéi est

constatée par une inscription : de même aussi il résulte d'un passage des *Actes des Apôtres* (XXVIII, 13-14) que Paul aborda comme prisonnier au port voisin de Puteoli (Pouzzoles) en 61 ; qu'il y trouva une communauté chrétienne, au milieu de laquelle il demeura sept jours. La communauté de Pompéi existait-elle déjà à cette époque? fut-il donné à l'Apôtre de la voir et de la consoler? Nous l'ignorons. Mais nous pouvons admettre comme vraisemblable que la *persécution de Néron* l'atteignit aussi (an 67), et que ce lieu de réunion si remarquable, où la bonne nouvelle s'était fait entendre, gagna au Christ des âmes immortelles; que peut-être l'Agneau immaculé y a été immolé sur l'autel, et que cet édifice devint plus tard l'objet des railleries des païens. Ceux-ci inscrivaient aux parois intérieures leurs mordantes satires et écrivaient à l'extérieur en grandes lettres cette recommandation ironique : « Ici il n'y a pas de place pour les paresseux; loin d'ici les trembleurs et ceux qui hésitent ! »

Quelle signification n'ont pas pour l'archéo-

logie religieuse ces quelques mots écrits par une main ennemie! et que ne donnerions-nous pas pour le moindre mot tracé par une main chrétienne? Eh bien! entrons dans le sanctuaire des *Catacombes* et admirons combien il est riche en documents, monuments et souvenirs de l'antiquité chrétienne la plus vénérable. Dans une quantité de témoignages irréfutables, les cimetières de Rome souterraine ont étalé devant nos yeux le vaste domaine de la foi catholique, et nous ont permis de jeter un regard tant sur la vie publique de l'Église que sur les rapports les plus intimes qui puissent s'établir entre les différents membres de la communauté chrétienne.

Les pages suivantes nous conduiront dans un domaine nouveau et même plus mystérieux de la foi, et là, autant que le permettront les résultats des découvertes faites jusqu'à ce jour, nous amèneront, en réunissant tous les témoignages, à en tirer une conclusion certaine. Dans ce vénérable musée, nous allons chercher le candélabre mystique à

sept branches, dont la lumière éclaire le Saint des saints de la nouvelle alliance. Sans doute, si l'on considère la nature éminemment *sépulcrale* des monuments des Catacombes, notre entreprise paraîtra téméraire : car on pouvait s'attendre à n'y voir apparaître que les seules relations établies par la foi catholique entre les vivants et les morts. Mais à présent il s'agit de forcer la nécropole muette à nous exposer les mystères de la foi qui ne regardent que les vivants, et qui en outre, dans ces premiers temps, étaient enveloppés du silence le plus profond et le plus inviolable, afin d'échapper à la profanation. On appelait cette règle la *discipline du secret*. En de pareilles circonstances, il serait téméraire et très-peu modeste de vouloir trouver dans les Catacombes des preuves dogmatiques formelles et complètes, ainsi qu'une exposition entière de l'ensemble des vérités de foi professées par les premiers chrétiens. Par contre, il faut saluer avec joie et reconnaissance la moindre *allusion* ayant quelque rapport avec

un dogme. Si le lecteur s'en tient à ce point de vue, nous pouvons lui promettre que son attente sera largement récompensée.

I

Les Sacrements.

L'Église catholique a trois sortes de membres : les membres triomphants, les membres souffrants, les membres militants. Comme son Époux dans le Cantique des cantiques (v, 15), « elle égale le mont Liban en hauteur. » La cime argentée de la montagne brille dans l'azur du firmament ; sa base rocheuse repose sur les profondeurs des terrains plutoniques, et ses flancs, arrosés par les sources qui viennent du sommet, sont ornés de cèdres, de prairies et d'agréables vergers. Ainsi, au sommet de l'Église, Jésus-Christ, à la tête des bienheureux *triomphants*, est enveloppé dans la lumière du ciel ; à ses pieds s'ouvrent pour les âmes non encore

entièrement justifiées les profondeurs enflammées du purgatoire, et de son sein coulent sur les jardins fertiles de l'Église *militante* toutes les grâces et toutes les bénédictions, qui viennent rafraîchir les retraites du lieu de l'expiation. Telle est à peu près l'Église dans son existence et dans la communion entre ses membres par la grâce; voilà ce que nous avons reconnu à la lumière des monuments chrétiens. Commençons maintenant des études analogues sur les *sources de la grâce dans l'Église*, c'est-à-dire sur les *sacrements*. Que le nombre en ait aussi bien été connu que caché, nul n'en a jamais douté sérieusement. Les savantes recherches de Schelstrate ont enlevé tout doute à ce sujet. Aussi les *sept ruisseaux* qui découlent du rocher symbolisent tantôt le Christ, tantôt Pierre; les *sept branches* du candélabre sacré, les *sept étoiles* qui sur une lampe en terre cuite apparaissent au-dessus de la tête du Bon Pasteur, et d'autres symboles reproduisant le nombre sept pouvaient aux yeux des initiés signifier aussi bien le nombre sacré

des sacrements que les dons du Saint-Esprit. Commençons cette notice par le premier et le plus nécessaire des sacrements.

II

Le Baptême.

L'entrée dans l'Église militante est la figure de l'entrée dans l'Église triomphante. L'une comme l'autre, le baptême aussi bien que la mort sont, dans le langage de la primitive Église, des jours de fête et des dates de naissance. Cette analogie peut déjà faire présumer que les Catacombes, en leur qualité de lieux de repos des fidèles trépassés, auront aussi des preuves et des témoignages en faveur du baptême. Ajoutez à cela une autre circonstance. La nécropole romaine n'a pas le but exclusif et unique de donner l'hospitalité aux morts; elle servit aux premiers chrétiens de lieu de réunion destiné au culte: c'est-à-dire qu'elle ne fut pas

seulement le *champ du repos en Dieu*, au sein duquel dormait la semence de la résurrection future; elle fut aussi le *jardin de Dieu*, dans le sol duquel l'Église activait la floraison de ses rejetons printaniers. Ne devait-on pas y trouver des traces de la sainte sollicitude et des efforts que l'on consacrait à la postérité spirituelle, aux nouvelles pousses de l'arbre de vie?

Nous savons qu'à côté des cryptes ou chapelles il y avait des chambres séparées d'elles par une ouverture acoustique, et que ces espaces étaient destinés non-seulement aux pénitents, mais aussi aux *catéchumènes*, appelés *apprentis de Dieu* et *novices*, qui sous la surveillance de leur *maître* assistaient à une partie de l'office. On a encore trouvé dans les Catacombes des emplacements destinés, à n'en pas douter, à l'*instruction des catéchumènes :* c'étaient des *écoles catéchétiques*. Ce sont des cryptes ou cavernes rocheuses, simples, sans ciment ni crépissage, sans autel, sans peintures, sans inscription ni symbole. Quelques niches seulement, noircies par la

suie, témoignent qu'il y eut là des lampes dont la lumière servait à éclairer une réunion. Un indice plus significatif encore, c'est un banc de pierre qui occupe les trois faces de l'excavation et qui était destiné aux auditeurs. A còté de l'entrée il y avait un siége en forme de fauteuil taillé dans le tuf. Quand deux de ces siéges se trouvent dans une même *chambre*, il est probable que l'espace était destiné à des femmes admises au catéchuménat, pour lesquelles l'ancienne discipline de l'Église exigeait, à côté du *maître*, la présence d'un autre clerc ou d'une vénérable matrone chrétienne.

De la préparation passons à l'acte même du baptême.

Que le baptême ait été conféré à certaines époques dans les Catacombes, la chose est indubitable. Le cimetière ostrianique, qui n'est qu'un embranchement du vénérable cimetière de Sainte-Agnès, porte dans les anciens guides des pèlerins le nom de *Catacombe près des sources de saint Pierre* ou de *Catacombe où saint Pierre baptisait.* C'est le cimetière où furent ensevelis les saints

martyrs Papias, Maur et Émérentienne. On a encore trouvé des traces de fontaines baptismales souterraines. Ce qu'il y a de mieux conservé en ce genre et qui a visiblement servi dans les siècles de paix donnés à l'Église, c'est le remarquable bassin qui se trouve dans la Catacombe de Pontien, dont l'ornement pictural, le tableau principal représente le baptême du Sauveur dans le Jourdain et ne laisse aucun doute au sujet de sa destination. Le bassin est encore actuellement alimenté par un ruisseau souterrain, dont le niveau s'élève et s'abaisse avec celui du Tibre. On y administrait le baptême par *immersion*. Jusqu'à présent on croyait assez généralement que ce mode de baptême était seul en usage dans la primitive Église. Mais des peintures murales nouvellement découvertes et même des burettes baptismales démontrent amplement que le baptême par *infusion* était peut-être aussi généralement employé, et qu'il n'avait pas lieu seulement pour les malades ou pour les cas exceptionnels. On tire cette conclusion de plusieurs

fresques du troisième siècle, qui représentent, à ne pas s'y méprendre, l'acte baptismal sous cette dernière forme. On conserve même un *vase à infusion* en bronze avec des dessins représentant la pêche miraculeuse, symbole bien connu du baptême, de même que, sur une peinture très-ancienne, au cimetière de Sainte-Cyriaque, on voit saint Laurent verser sur la tête de Romanus l'eau baptismale au moyen d'une burette.

III

Effets du Baptême.

Qu'au point de vue de la primitive Église le baptême n'ait pas été « une pure cérémonie, » ni « un symbole extérieur ou signe de la grâce », mais un *signe sensible produisant réellement la grâce*, c'est ce dont on peut se convaincre par les formules du secret disciplinaire que l'on trouve sur les mausolées. On y lit par exemple : « Le défunt *a conquis, a obtenu, a reçu* la grâce, GRATIAM. » L'*Arche*, symbole habituel du baptême, montrait ce point encore plus clairement. D'après l'apôtre saint Pierre (I. Petr., III, 20), elle symbolise la *délivrance* opérée par le baptême, comme la colombe avec le rameau d'olivier symbolise l'admission du chrétien dans la

paix de Dieu et de l'Église par le Saint-Esprit. La même chose ressort de la scène où *Pierre*, sous la figure de Moïse, fait jaillir l'eau de la grâce du *rocher*, qui est le Christ, et la fait couler dans le désert, qui représente les païens; souvent même il ne se cache pas de la faire couler sur la tête d'un homme. Cette eau signifie la *purification* et le *rafraîchissement* que le baptême procure à l'âme pécheresse par la grâce sanctifiante. Le côté du rocher qui s'ouvre représente le côté ouvert de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'où sortent d'une manière mystique le *sang* eucharistique et *l'eau sanctifiante* du baptême.

De plus, selon l'expression de la sainte Écriture, le baptême *tue le vieil homme* et produit la *régénération* spirituelle pour une nouvelle vie en Dieu et lui donne *des droits au ciel*. Cette manière de voir est exprimée dans une foule d'images et de symboles, qui représentent la *résurrection glorieuse du Seigneur*. Plus d'un tombeau en donne une indication plus ou moins claire. Ainsi cette belle inscription : « Ici repose Fortunatien,

qui, *régénéré dans l'eau céleste, vit éternellement* dans la paix. COELESTI RENATVS AQVA VIVIT IN (ævum). » Cette métamorphose spirituelle par le baptême est désignée dans la primitive Église sous le nom d'*illumination*, ou d'infusion de la lumière céleste. Entre un grand nombre d'exemples, nous n'en citerons qu'un seul : « Ici dort Achillia, *illuminée depuis peu de jours* : elle vécut un an et trois mois, ΝΕΟΦΩΤΙϹΤΟϹ (1). »

Il faut, au risque d'anticiper, rappeler ici un symbole significatif, sous lequel le chrétien baptisé est souvent représenté : c'est le symbole du *poisson*. Tantôt nous ne voyons

(1) C'était la doctrine déjà répandue et admise parmi les premiers chrétiens que les trois vertus théologales sont *infuses* ou implantées dans l'âme par le baptême. Nous en avons la preuve dans la pieuse coutume que l'on avait de donner aux nouveaux baptisés les noms de ces trois vertus. Ainsi dans deux Catacombes différentes, sur la voie Aurélienne et sur la voie Appienne, il y eut deux célèbres familles de martyrs, toutes deux composées de la mère et de trois filles : dans l'une, la mère s'appelait *Sophia*, et ses filles, *Pistis, Elpis, Agape;* dans l'autre, la mère se nommait *Sapientia*, et ses filles, *Fides*, *Spes* et *Charitas*. Au sein de ces familles la mère représentait et symbolisait la *Sagesse*, et ses enfants portaient les noms des trois vertus théologales : *Foi, Espérance* et *Charité*.

que le poisson ; tantôt nous voyons comment un apôtre le tire de l'eau et le retient captif, soit à l'hameçon, soit dans le filet. Le sens de cette figure est évident. « Comme le poisson vit par l'eau, ainsi le chrétien vit par le baptême. » Selon les vues de plus d'un Père, c'est précisément la raison pour laquelle le Christ a choisi des *pêcheurs* pour apôtres, c'est-à-dire pour *pêcheurs d'hommes*. A cette image il y a néanmoins un sens plus profond encore. Le Christ lui-même est, comme nous le verrons, le *poisson* divin auquel les chrétiens viennent comme de *petits poissons* s'unir dans le baptême. « Nous nous unissons à Jésus ; nous devenons tous un en Jésus (Galat., III, 28) : » telle est l'idée que, sous l'empire de la discipline du secret, nos Pères traduisaient ainsi : « Nous sommes de *petits poissons* formés d'après *notre poisson* » Jésus-Christ, ΙΧΘΥC. — « Nous sommes de *petits poissons nés dans l'eau* et sauvés par sa vertu salutaire. » (Tertullien.) — « Quand le Christ-*poisson* (piscis) descend dans l'eau de la source, celle-ci devient une source poissonneuse, *piscina*

salutaire. (Saint Optat.) (1). — « Le poisson *consacre* les poissons, *piscis consecrat pisces* (Sévérien de Gabala) : » c'est-à-dire le Christ *sanctifie* les baptisés, les change et les réforme selon lui-même, en fait ses membres et ses enfants. C'est l'idée qui a fait donner aux nouveaux baptisés le nom de *néophytes*, ou *nouvellement plantés* ou *implantés* dans le Christ. C'est ainsi qu'un sarcophage célèbre porte cette inscription : « Junius Bassus *est allé à Dieu comme néophyte*. NEOFITVS IIT AD DEUM. » Une autre expression pour le baptême, *benedictus*, bénit, renferme et comprend tous les effets de ce sacrement. « Leontius, homme *bénit*, puisses-tu vivre toujours (en Dieu) ! » — « Elle fut une sainte âme, *bénite* selon son nom. ANIMA SANCTA CATA NOMEN BENEDICTA. » — « Toi, qui as été *bénit* (par le prêtre ou l'évêque) *sæcularis*, vis à jamais ! » (Ces mots sont écrits sur un verre

(1) On sait que dans les premiers temps la fontaine baptismale portait le nom de vivier (*piscina*), outre les autres dénominations de *Baptisterium*, *Jordanes*, *Illuminatorium*, etc.

émaillé d'or au-dessus de l'image d'un néophyte en habits blancs.) — « Pancrace, toi qui es bénit. PANCRATI BENEDICTE. » A la suite de cette inscription on a gravé une ancre et un *petit oiseau*. Celui-ci tient un *raisin* dans son bec ; symbole qui, joint à l'inscription, signifie : *Ton âme, Pancrace, a conquis l'espérance du salut par le baptême et l'eucharistie*.

IV

Nécessité du baptême.

Si le baptême délivre de la damnation, de la mort et des ténèbres, il est indispensable et *nécessaire au salut*. Cet article de foi, outre ce qui a déjà été dit, est prouvé par le soin des premiers chrétiens de ne pas priver du baptême les enfants et les malades. Nous lisons par exemple : « Florentin fait graver cette inscription à son fils Apronien, qui vécut un an, neuf mois et cinq jours, et quitta cette vie *comme fidèle*, VT FIDELIS. » — « A son très-doux fils Severus, son père Laurent; il avait l'âge de quatre ans, huit mois et cinq jours, et *fut enlevé par les anges* le 7 janvier, ACCERSITVS AB ANGELIS : » ce qui permet de conclure avec certitude qu'il avait reçu le

baptême. Une autre plaque tumulaire rappelle le souvenir d'un enfant : « Il obtint le baptême dans sa seconde ou troisième année. BIMVS TRIMVS CONSECVTVS EST. » — Une pierre tombale que Murcius Verinus fit ériger à ses deux petites filles, qui moururent, l'une à douze ans et l'autre à huit ans, se termine par ces mots : « Verina reçut (le baptême) à l'âge de dix mois, et Floriana à l'âge de douze mois. PERCEPIT M. X. et M. XII. »

Comme le *baptême* des enfants, *celui des adultes au lit de mort* est surabondamment prouvé. Une plaque tumulaire de l'an 268 honore la mémoire de « notre fils Marcien, bien méritant en Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui reçut la grâce de Notre-Seigneur, le 21 septembre, à l'âge de douze ans, et qui mourut le 22 septembre; puisses-tu vivre parmi les saints! GRATIAM ACCEPIT D. N. — VIBAS INTER SANCTIS IHA (?) » Une autre dit : « Posthumius Eutherion, un fidèle; il reçut la *grâce sainte* la *veille* du *jour de sa nativité* (de sa mort)... il vécut six ans; son âme est avec les saints en paix, GRATIA

SANCTA CONSECVTVS. » En tête des six lignes de cette inscription se trouvent les lettres ΙΧΘΥCΝ (ιχά), c'est-à-dire, le *poisson est vainqueur* ; ou bien, l'enfant baptisé est devenu le prix de la victoire du Christ.

Voilà ce que nous avions à dire sur le sacrement du baptême. Dans le cours de ces pages plus d'un rayon lumineux pourra encore éclairer cette question. Mais ce que nous avons dit doit suffire pour rendre impossible toute identité entre la doctrine du seizième siècle, qui enseigne que le chrétien baptisé « reste dans le péché jusqu'à la tombe, » et la doctrine de l'Église primitive.

V

La Confirmation.

A côté du baptême, plaçons la confirmation. Au premier âge de l'Église, on l'appelle le *sceau*, le *cachet* du Christ, l'*onction royale* ou simplement le *signe du Christ*, parce que, au moyen de l'onction, l'Évêque imprimait sur le front du combattant chrétien le *signe de la croix*, comme marque militaire, comme caractère distinctif et signe protecteur. Cette impression du sceau avec le saint-chrême, appelée déjà dès le quatrième siècle *confirmation*, *consolidation* et *préparation*, était à cette époque administrée aux petits enfants, *immédiatement après le baptême*, et en était en quelque sorte le complément. L'Esprit-Saint ne descendit-il pas

sur Jésus sous la forme d'une colombe immédiatement après son baptême? La colombe devint aussi le symbole habituel des *confirmés*, c'est-à-dire des chrétiens *transformés en colombes célestes*, ou animés et remplis de l'Esprit-Saint, et elle nous salue ainsi du haut de mille sépulcres de chrétiens.

Ne perdons pas de vue la conséquence de la symbolique des premiers siècles. En sa qualité de *membre du Christ*, qui est le *poisson divin*, le baptisé devient un *petit poisson*. En sa qualité de *temple du Saint-Esprit, colombe divine*, le confirmé se transforme en *petite colombe;* c'est un joyeux petit oiseau au vol facile et rapide. Dans les inscriptions cette enveloppe symbolique disparaît quelquefois, et l'*âme* chrétienne, devenue sacramentellement *la demeure du Saint-Esprit*, s'appelle à son tour *esprit*, *esprit saint*, *esprit saint de Dieu* ou *du Seigneur*. Un seul exemple à ce sujet (de l'année 269) : « (Moi) Lenkes (je) pose cette pierre à (toi) Severa, ma fille bien-aimée, et *à ton esprit saint*, ISPIRITO SANCTO TVO. » Du reste, dans les inscrip-

tions funèbres découvertes jusqu'à présent, on ne fait pas une mention expresse de la confirmation. Nous n'en avons rencontré que deux qui y font peut-être allusion. La première, probablement du premier siècle, est en grec : « Ici repose le corps de Julia Evarista, la très-chérie de Dieu; mais son *âme*, *renouvelée par l'Esprit* du Christ, fut reçue sous sa forme angélique par les saints dans le royaume céleste du Christ. » L'autre est consacrée à la mémoire d'un jeune couple chrétien et se termine ainsi : « Probien, prêtre de Dieu, les *a baptisés* et *oints*, LAVIT ET VNXIT. » Mais nous devons donner une indication plus précise et plus détaillée concernant le burin de l'antique sculpteur chrétien qui a exécuté le magnifique sarcophage de Junius Bassus dont nous avons déjà parlé. On y voit l'*Agneau* représenté à plusieurs reprises : de son pied droit il tient une verge dont il frappe en premier lieu le rocher, comme Moïse; puis il en touche la tête d'un plus petit agneau, *sur lequel tombent des rayons de lumière envoyés par une colombe;* enfin, il

touche aussi des pains et des poissons. Il est certain qu'on a voulu représenter symboliquement ici les sacrements du baptême, de la confirmation et de l'eucharistie. Cette circonstance, que les catéchumènes adultes recevaient en même temps les trois sacrements, permet de conclure que ces formules que l'on rencontre si souvent sur les tombeaux : *il obtint, il reçut, il conquit,* ont trait précisément à la réception de ces *trois* sacrements. Enfin ajoutons-y un inappréciable document, que nous avions déjà publié ailleurs (1). C'est une table monumentale du quatrième siècle, dont la découverte est due à M. de Rossi. L'auteur en est probablement le pape Damase, et elle ornait auparavant la vieille basilique vaticane. On l'avait mise non loin des fonts baptismaux, où le Pape avait coutume de confirmer les néophytes. Elle porte une inscription ainsi conçue (2) :

(1) Brochure ayant pour titre *Stimmen aus Rom, Voix de Rome.*

(2) .... Hic insontes cœlesti flumine lotas
Pastoris summi dextera signat oves.

« C'est ici que la main du pasteur suprême marque les joyeuses brebis qui sortent toutes pures du fleuve céleste. Toi qui naquis dans les eaux, viens, voilà que le Saint-Esprit t'appelle pour que tu reçoives ses dons. Apprends en portant ta croix, et plus encore en étant averti par la sainteté de ce lieu, à éviter les tempêtes du monde. »

Ces quelques indications, jointes à ce fait que les hérésiarques des premiers siècles faisaient déjà la guerre à l'Église à cause de la confirmation, mettent aussi à leur vraie place ceux qui n'ont pas honte d'appeler cet admirable instrument de la vertu du Saint-Esprit, qui oignait les premiers chrétiens et en faisait des héros de la foi, vaillants jusqu'à mourir, de l'appeler, dis-je, une « momerie, » une « sottise accolée à un mensonge, » une « invention du Concile de Lyon (en 1245)! »

Huc undis generate veni, quo Sanctus ad unum
Spiritus ut capias te sua dona vocat.
Tu cruce suscepta mundi vitare procellas
Disce magis monitos (*lege* monitus) hac ratione loci.
Voix de Rome, p. 308.

VI

L'Extrême-Onction.

Comme « l'onction royale » de la confirmation donne une trempe d'acier aux guerriers chrétiens pour le combat de la vie, ainsi *l'onction des malades* ou extrême-onction nous donne la trempe nécessaire pour les luttes de l'agonie. L'Église primitive la rattachait à la pénitence, c'est-à-dire à la confession des mourants, comme elle rattachait la confirmation au baptême. D'après ce que nous savons, les Catacombes sont muettes jusqu'à présent au sujet de l'extrême-onction. En attendant des révélations plus précises, nous nous bornerons à rappeler un monument de l'antiquité chrétienne qu'un certain nombre d'archéologues rattachent à notre sujet, mais qui

est en tout cas d'une importance majeure. On a trouvé un coffret revêtu d'une plaque d'or, probablement du deuxième siècle, qui porte l'inscription grecque suivante, partagée entre les deux faces : « O Croix, purifiez-moi. — Je t'adjure, Satan (ΕΞΟΡΚΙΖΩ CΕ), au nom du Seigneur, Dieu vivant, de ne plus jamais quitter le lieu de ton châtiment. — Voilà ce qui a été lu dans la demeure de celle que *j'ai ointe*, ΕΠΙΚΕΧΡΙΚΑ. » Que ce dernier mot se rapporte, comme on l'admet, à l'extrême-onction, en sorte que le prêtre chargé des onctions ait laissé à une malade cette formule d'exorcisme pour sa protection et sa consolation, nous l'admettrons volontiers. Dans cette supposition, cette personne l'aurait fait graver sur son coffret précieux pour en conserver le souvenir. Au surplus, cette remarquable inscription témoigne d'une manière frappante en faveur de l'antique coutume de l'Église, de faire des exorcismes, et cela dans la forme encore usitée aujourd'hui. Elle prouve aussi la foi que l'on avait déjà alors en la *puissance du*

signe de la croix contre Satan. De sorte qu'il faut la compter parmi les restes les plus précieux de l'antiquité chrétienne.

VII

L'Onction sacerdotale ou l'Ordre.

Occupons-nous du sacrement qui donne à la maison de Dieu sur la terre ses piliers et ses colonnes, au peuple de Dieu ses pasteurs et ses médiateurs : je veux dire le *sacrement de l'ordre*. Afin d'éviter les redites, nous prions le lecteur de se rappeler ce que nous avons dit au sujet de la manière dont l'Église a été divinement constituée par Dieu même. Ses membres sont ou *supérieurs* ou *simples fidèles*. Pour mettre cette idée dans tout son jour, nous rapportons une inscription très-significative du troisième siècle. Elle a été faite par le diacre Aurelius Saturninus pour son propre sépulcre et se termine par cette instante prière : « Je prie et je conjure *tout*

le clergé et tous les frères de n'ensevelir absolument aucun autre dans cette tombe, » OMNEM CLERVM ET CVNCTAM FRATERNITATEM. Si le clergé, l'ensemble des ministres de l'Église et des supérieurs ecclésiastiques, l'héritage et la portion particulière de Dieu, est indiqué ici d'une manière distincte, nette et précise, comme un *état* différent du commun des fidèles, un autre monument épigraphique exprime la haute dignité des *fonctions* ecclésiastiques : c'est la célèbre tablette commémorative ou diptyque, faite par saint Damase, découverte par le chevalier de Rossi dans la crypte papale, au centre de la Catacombe de Saint-Calliste, et qui se composait de cent douze fragments de marbre, que le chevalier a eu l'insigne bonheur de réunir. Elle commence par ces vers (1) :

Ici repose dans la paix, si vous désirez le savoir, la

(1) Hic congesta jacet, quœris si, turba piorum ;
Corpora sanctorum retinent veneranda sepulcra,
Sublimes animas rapuit sibi regia cœli.
Hic comites Xysti portant qui ex hoste tropæa.
Hic numerus procerum servat qui altaria Christi.
(*Pat. lat.* Migne, t. XIII, p. 407-408.)

troupe des pieux fidèles. Ce sépulcre vénéré contient les corps des saints : car, pour leurs âmes héroïques, c'est la cour céleste qui les a enlevées. Ici reposent les compagnons de Xyste, chargés de trophées victorieux. Ici est la troupe des nobles qui gardaient les autels du Christ.

HIC NVMERVS PROCERVM SERVAT
QVI ALTARIA CHRISTI

Les monuments des Catacombes ne s'en tiennent pas à ces indications générales ; leurs inscriptions nous font parcourir tous les degrés de la hiérarchie catholique.

Et d'abord, dès le premier siècle, on voit rangés strictement, d'après leur ordre, l'*évêque*, le *prêtre* et le *diacre* : EPISCOPVS, PRESBYTER, DIACONVS. Si quelques monuments ne donnent que le titre de *prêtre*, SACERDOS, à un évêque, cela signifie *premier*, *grand*, *principal* prêtre. Cette circonstance s'explique par la coutume qui existait dans la primitive Église de faire offrir le saint sacrifice par l'évêque, et seulement à son défaut, par le prêtre. Le titre grec de diacre (diacôn) est souvent remplacé par sa traduction latine MINISTRATOR, qui veut dire serviteur, ser-

vant; néanmoins avec l'addition de CHRISTIANVS, serviteur chrétien, pour le distinguer de ses homonymes, les serviteurs inférieurs des autels païens. Après ces trois degrés primitifs de la hiérarchie, les inscriptions des cimetières, à partir de la fin du deuxième siècle, nomment les *lecteurs*, les *exorcistes* et les *fossoyeurs:* LECTOR, EXORCISTA, FOSSOR, s'il faut compter ces derniers parmi les clercs. Très-rarement et seulement à dater du quatrième siècle, on rencontre les sous-diacres, les acolytes et les ostiaires ou portiers: ACOLVTVS, OSTIARIVS. Nous citerons les inscriptions suivantes, sauf à en citer de plus anciennes plus tard: «Ici repose en paix Ulpius, mort à vingt ans, *lecteur*. — Cinnamius Opas, *lecteur* du titre de Fasciola, un ami des pauvres. — (Ici repose) Macedonius, *exorciste* de (l'Église) catholique. — Tombeau de l'*acolyte* Romanus. — A cette sainte place repose le vénérable Janvier, *diacre*, qui *remplit* quarante-sept ans l'*office de diacre*. MINISTRAVIT IN DIAC. OFF. — Lieu de repos de Denis, *prêtre et*

médecin. » Pour l'éclaircissement de cette dernière inscription, nous ferons observer qu'aux temps de la persécution les évêques, les prêtres et les diacres exerçaient l'*art de la médecine* de bien des manières.

Ainsi se développe à nos yeux toute la *hiérarchie* catholique de l'*ordre*, cette admirable organisation ecclésiastique qui entoure le trône de l'Agneau eucharistique, comme la hiérarchie angélique entoure celui de l'Agneau transfiguré et glorieux (1). Sa dignité, sa grandeur et sa mission lui ont été données par le

(1) La *hiérarchie de la juridiction ecclésiastique* se prouve très-clairement aussi par les monuments de l'antiquité chrétienne : nous l'avons vu dans nos études sur la *primauté* pontificale. Ajoutons-y encore quelques renseignements que les découvertes faites journellement promettent d'élever à la hauteur d'un système. Les principaux traits du *gouvernement administratif de l'ancienne Église de Rome* s'y montrent déjà à nos yeux. Nous savons par les monuments et les inscriptions qu'au troisième siècle Rome avait 25 titres ou districts paroissiaux ou divisions de Catacombes, et que chacun de ces titres avait généralement *deux prêtres,* l'un prêtre titulaire ou *curé,* et l'autre coopérateur (*socius*) subordonné, ou *chapelain :* le premier faisait l'office dans le *Dominicum* (basilique ou église) en ville; l'autre, dans les Catacombes. Aussi lisons-nous sur une inscription : « Alexius et Capriola ont érigé (ce monument) *avec la permission des prêtres* Archelaüs et Dulci-

Christ, comme nous l'avons déjà remarqué. Son pouvoir et sa juridiction s'étendent sur le corps réel et sur le corps mystique du Seigneur, c'est-à-dire, se concentrent sur la surveillance sacerdotale de l'autel et du peuple fidèle. Les preuves en sont fournies surtout par les représentations symboliques de l'eucharistie et de la pénitence. Même cette virginité qui correspond si bien à un ministère angélique, ce *célibat* qui fait la gloire du sacerdoce catholique et que certaines gens se plaisaient à appeler « une nou-

tus. » Ce sont les deux prêtres du titre dans le cimetière duquel ils avaient seuls la juridiction. Nous voyons en outre qu'à côté des 25 titres ou paroisses romaines, le *Pape* s'en était réservé un avec le cimetière correspondant. La *Catacombe papale*, naturellement la plus belle par ce seul fait, fut à partir de la fin du deuxième siècle celle de Saint-Calliste. Le Pape la faisait administrer par son (archi)diacre. Il y a pour établir ce fait une preuve épigraphique. Dans une crypte de cette Catacombe, au milieu des déblais, on a trouvé des fragments d'une balustrade en marbre et l'inscription dédicatoire de la crypte, qui commence par ces mots : « Cette double chapelle, avec ses *arcosolia* et son *luminare*, a été faite avec la permission du pape Marcellin par son diacre Severus, pour servir de sépulture à lui et aux siens et à sa sœur, vierge consacrée à Dieu. JVSSV PP SVI MARCELLINI DIACONVS ISTE FECIT. »

veauté et un attentat contre Dieu et son Évangile, » est dûment constaté par les monuments funèbres de l'antiquité chrétienne, du moins pour ce qui regarde les degrés supérieurs des ministres sacrés. Jusqu'à présent, il n'y a pas que nous sachions une seule inscription sépulcrale d'un *prêtre* — pour les Évêques de Rome, c'est-à-dire, les Papes, cela va sans dire — qui contienne la moindre allusion au mariage, tandis qu'ailleurs les époux ont la coutume de se dédier expressément l'inscription sépulcrale commémorative.

Dans les monuments anciens nous avons trouvé en abrégé les degrés hiérarchiques et la grâce produite par l'ordination. Que si l'*acte* même de l'ordination, c'est-à-dire la collation actuelle de ce sacrement était prouvée par un témoignage monumental, nos recherches seraient terminées, pensons-nous, d'une manière satisfaisante. Or ce témoignage est effectivement à notre portée et se trouve fortifié par l'autorité de M. de Rossi, qui nous en a fait faire une étude plus atten-

tive. Dans une crypte de la Catacombe délabrée de Saint-Hermès, se rencontre parmi d'autres scènes bibliques une image qui représente évidemment une scène tirée de la vie ecclésiastique. Un jeune homme, en grande tunique (semblable à notre aube) et dans l'attitude de la prière, a la face tournée vers le peuple. Devant lui il y a un siége élevé (*cathedra*), du haut duquel un personnage plus âgé étend les mains sur le jeune homme. Le vêtement, l'attitude, le groupe tout entier montrent, avec quelque chose de plus que de la vraisemblance, que nous avons ici devant nous l'*imposition sacramentelle des mains de l'Évêque*, c'est-à-dire l'ordination d'un *clerc*. Montrer le rapport qui existe entre cette peinture et la crypte qu'elle orne et qui sans doute renfermait le clerc ordonné, comme aussi le rapport qu'il peut y avoir entre cette même image et les scènes bibliques et types sacramentels qui s'y trouvent, ce sera la tâche dont s'acquittera la plume si compétente de M. de Rossi dans sa Roma sotterranea.

VIII

Le Mariage.

Le christianisme a pour but de transfigurer l'homme de la nature en un homme surnaturel, de l'élever dans son être entier jusqu'à une sphère plus haute, plus excellente. C'est pourquoi l'Église a voulu placer la *famille*, cette réduction de l'état et de la société, dans le rayon de lumière et de chaleur de la grâce sanctifiante. Que si elle doit être renouvelée, il faut avant tout que sa racine, sa source, le *mariage* soit ennobli, sanctifié, c'est-à-dire qu'elle doit le tirer de la région purement naturelle pour l'élever jusqu'au surnaturel. Et c'est l'effet du *sacrement de mariage*. Le Christ, pour me servir d'un symbole antique, touche le mariage avec sa baguette et le

transforme par le charme de sa grâce et de sa puissance. Désormais il est entouré de la gloire du sanctuaire, couvert de l'ombre des ailes du Saint-Esprit. Il devient une copie, une image de l'union mystique de Jésus-Christ avec l'Église, son épouse immaculée. Telle est la manière de voir vraiment chrétienne et catholique, qui contraste étrangement avec la prétention de ceux qui disent que « le mariage est aussi peu un sacrement que les travaux de l'agriculture ou l'exercice de l'art du barbier (Calvin). » Cette dernière idée, qui a été adoptée par l'État moderne, qui s'est débarrassé de tout christianisme, idée si contraire et si étrangère à l'Église primitive, paraîtra tout à fait fausse à l'observateur le plus superficiel des monuments des Catacombes. « Le défunt ou la défunte vécut avec moi dans un *saint mariage*, dans une admirable *chasteté*, *innocence*, sagesse et *fidélité*, — modèle de *pureté*, — remplie d'une sainte *retenue* et d'un saint *amour*. » Tels sont les témoignages que l'on rencontre à chaque instant. Ils expriment la sainteté surnatu-

relle qui, comme effet du sacrement, ennoblit l'union la plus intime de la vie, et, selon le mot de Tertullien, lui donne seule le vrai bonheur. Nous trouvons ses rapports avec le Christ et son Église plus clairement indiqués encore. Ainsi un époux fait poser une inscription funèbre « à sa *sainte* et très-douce *épouse* en *Jésus-Christ*, Félicité, femme d'une inimitable activité et économe fidèle. » Un autre, qui s'appelle Alexandre, rend témoignage « à sa très-douce épouse Pudicissima, femme digne de tous les respects et d'une rare chasteté, pour n'avoir jamais eu, comme fidèle, c'est-à-dire comme chrétienne, QVA FIDELIS, aucune querelle avec lui. » *La sanctification et la transfiguration du mariage par Jésus-Christ* est surtout mise en lumière, et avec elle la grâce produite par ce sacrement, sur les coupes émaillées dont on se servait aux agapes religieuses le jour des noces. La plupart portent cette devise : *Vivez en Dieu!* et représentent les nouveaux époux la main droite dans la main droite;

entre eux on voit ou un *symbole du Christ* ou l'*Homme-Dieu* lui-même qui les *couronne*. Sur un verre de ce genre on voit le jeune couple se donnant la main au-dessus d'une *colonne* garnie de pierres précieuses et en forme d'autel, qui est le symbole de l'*Église*, pendant que le *Sauveur* planant au-dessus couronne de fleurs l'époux et l'épouse. Le sens ne saurait en être douteux. Pour les chrétiens primitifs, le mariage est un sacrement en Jésus-Christ et en l'Église (Eph., v, 25, 32), c'est-à-dire une figure de la mystérieuse union du Christ avec son Église, de façon que l'époux reflète la grandeur et le dévouement du premier, et l'épouse l'amour et la fidélité de la seconde. L'*auréole* de cette dignité et de cette bénédiction sacramentelle leur est donnée par le Seigneur sous la figure d'une couronne de fleurs. D'autres représentations ont au fond le même sens, comme lorsque, par exemple, le jeune couple est symbolisé par deux colombes buvant dans la même coquille : car ici se fait voir la pro-

duction de la grâce sacramentelle par le Saint-Esprit, auteur de la paix et de la pureté de l'âme.

IX

La Pénitence.

Avec le *sacrement de la pénitence*, qui va nous occuper, l'obscurité des Catacombes commence à s'éclaircir sensiblement, jusqu'à ce qu'elle fasse complétement place à la lumière quand il s'agira de la sainte eucharistie. La confession est en rapport direct avec le cœur *perverti* qui doit être *converti*, c'est-à-dire *détourné* de toute affection au péché et *tourné* vers les joies surnaturelles que l'on trouve en Dieu. L'homme naturel n'y a pas de goût. De là les attaques incessantes de l'erreur contre ce sacrement. Ce qui pour les enfants de la lumière est une source des consolations et des bénédictions les plus abondantes, est pour les autres « une loi cruelle,

une invention humaine. » Voyons l'idée qu'en avaient les premiers chrétiens.

Au premier plan apparaît l'image ravissante du *Bon Pasteur*. Elle est l'ornement de toutes les cryptes et de toutes les galeries ; elle salue le visiteur dans les lampes, les coupes émaillées et les sculptures innombrables; elle anime un grand nombre de tombeaux, sur lesquels la main du fossoyeur l'a grossièrement burinée. Ordinairement le *Pasteur* a l'extérieur de la jeunesse, la tunique courte, le manteau et les brodequins. Il est entouré de brebis qui paissent ou qui le suivent : dans ce cas il ne s'agit que des rapports entre le Christ et les âmes rachetées, entre le pasteur spirituel et les laïques. Plus souvent et même de telle sorte que c'est presque une règle générale, le *Pasteur* porte sur ses *épaules un agneau* ou un *bélier* comme emblème du pécheur, et il le ramène au bercail. Dans cette représentation si fort en vogue, outre la délivrance de l'infidélité païenne, on a voulu symboliser la *justification du pécheur par la pénitence*. Chaque trait de cette image

devait remplir le cœur du chrétien d'admiration, de reconnaissance et d'émotion. Tantòt le pasteur caresse avec tendresse la brebis retrouvée, amoureusement penchée sur son cou; tantôt il lui parle avec douceur, pendant



JÉSUS-CHRIST sous la figure du BON PASTEUR. Statue de marbre blanc. (Martigny, p. 515.)

qu'elle semble lui répondre par un bèlement d'intelligence; tantôt il la réjouit par les airs qu'il tire de son chalumeau, et tout cela exprime parfaitement l'amour paternel et miséricordieux du divin Pasteur et de son repré-

sentant sacerdotal, qui accueille la brebis égarée, l'instruit, la console et l'encourage. Comme protestation solennelle contre l'hérésie des *montanistes*, qui voulaient mettre des bornes au *pouvoir qu'a l'Église de remettre* les péchés, et qui voulaient faire refuser l'absolution à certains grands pécheurs; comme témoignage de *la plus grande joie qu'il y a au ciel de la conversion d'un seul pécheur qui fait pénitence* que de la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'en ont pas besoin, le *Bon Pasteur* apparaît parfois, non pas seulement avec un seul bélier sur ses épaules, mais avec un autre *à sa droite*, pendant que la brebis (innocente) est à sa gauche : le premier est gratifié de la *place d'honneur*, comme l'*Enfant prodigue* de retour chez son père est *honoré d'un festin* de réjouissance, et non pas l'aîné, qui n'avait pas quitté le toit paternel. Une autre peinture dans la Catacombe de Saint-Calliste provoque plus vivement encore notre attention. Nous y voyons comment un apôtre amène la brebis au Bon Pasteur (au Christ), qui la reçoit sur ses épaules et se met

en devoir de lui en attirer d'autres qui se trouvent au dernier plan : *celles qui sont les mieux disposées à écouter l'apôtre sont arrosées d'une pluie de grâces.* Ce sont donc les apôtres et leurs successeurs dans l'Église qui regagnent au divin Pasteur des âmes les brebis perdues, et qui dans le *sacrement de pénitence* leur procurent la *rosée de la grâce*, de la réconciliation et de la sanctification, conformément aux promesses du Seigneur : Recevez le Saint-Esprit; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, etc, etc. (Jean, xx, 22-23.)

Si l'image du Bon Pasteur représente surtout la clémence et la miséricorde divines, comme cela est manifeste dans toutes les parties du sacrement de la pénitence, une autre image développe surtout les effets produits dans l'âme par ce *sacrement :* nous voulons parler de l'image souvent répétée du paralytique emportant son lit ou guéri par le Christ, représenté par saint Pierre, au moyen de la verge miraculeuse. Ces paroles de salut adressées au malade : Homme, tes péchés

te sont remis (Luc, v, 20), mettent hors de doute la signification mystique de l'image de ce miracle. La guérison corporelle est le symbole de la *guérison spirituelle*. Le paralytique sortant de son lit est la figure de la *résurrection de l'âme;* la nudité du malade guéri est un signe que la pénitence nous fait *naître de nouveau*. Une circonstance est encore digne d'attention: c'est que dans les images antiques la guérison du paralytique est ordinairement accompagnée d'une scène qui a rapport à l'eucharistie, comme, par exemple, de la multiplication miraculeuse des pains ou des noces de Cana. Actuellement encore, au point de vue dogmatique et selon la pratique de l'Église catholique, le *sacrement de la pénitence* et celui de l'*autel,* la *confession* et la *communion*, se complètent et se rattachent l'un à l'autre.

Enfin les Catacombes ne refusent pas de donner leur témoignage à l'acte le plus humble de la *pénitence :* nous voulons dire la *confession auriculaire*. On sait qu'avant l'introduction de nos confessionnaux, c'est-à-dire

avant le douzième siècle, la confession se faisait près de l'autel, où le prêtre se mettait sur un siége, pendant que le pénitent se tenait debout ou s'asseyait aussi. De plus, en 1842, on a découvert au cimetière de Sainte-Agnès une chapelle munie de douze siéges en pierre, dont la position particulière ne permet pas d'y voir des siéges d'honneur pour le clergé. Les archéologues, marchant sur les traces du célèbre P. *Marchi*, y voient plutôt des monuments qui déposent avec certitude en faveur de la pratique de la *confession privée* ou *secrète* dans l'Église primitive de Rome. C'est ainsi que toute la discipline pénitentiaire dans l'Église des premiers siècles — qui ne consistait pas seulement dans la séparation des fidèles pendant le saint sacrifice, mais aussi dans les inscriptions gravées sur leurs tombeaux, selon lesquelles ils ont enfin obtenu la *paix*, c'est-à-dire l'absolution à l'heure de la mort — prouve aussi en faveur de la *doctrine catholique de la satisfaction*. Ne nous étonnons donc pas si Mélanchton, ne pouvant nier les humiliations imposées par

la discipline apostolique de la pénitence, se trouble et l'appelle « une pure représentation théâtrale, née d'un mélange de croyances judaïques et païennes. »

X

Le Symbole du poisson.

Nous voici arrivés à l'*eucharistie*, le plus auguste des sacrements. Sa majesté brille et éclate au firmament des grâces dans le christianisme, et donne aux autres sacrements, comme le soleil aux planètes, la lumière et le mouvement. Pour arriver à cet astre qui nous charme, une étude préliminaire nous préparera le chemin : il s'agit d'éclaircir la question du *poisson symbolique* dont il a été parlé déjà plus d'une fois. Nous ne rappellerons ni l'histoire de la création ni le fait que les *poissons* n'ont pas été frappés par la malédiction diluvienne. Nous ne donnerons aucune importance à cet autre fait, que les Israélites regardaient le signe du poisson comme

leur constellation particulière et qu'ils en ornaient le cachet de leurs bagues. Mais par contre, ce qui est significatif et important pour nous, c'est que le poisson dans la vie de *Tobie* joue un si grand rôle, et, d'après les anciens Pères, désigne typiquement le Christ. Sur l'ordre de l'ange voyageur, ce patriarche attira sur le rivage un *poisson énorme*, qui d'un côté possédait le pouvoir miraculeux de chasser le *démon* et de guérir les *aveugles*, de l'autre côté fournissait par sa chair assez de *nourriture* pour le reste du voyage. On voit clairement les rapports de ce type avec les deux mystères fondamentaux du christianisme, le *baptême* et l'*eucharistie* : le baptême nous délivre de la puissance du *diable* et nous *illumine ;* l'eucharistie nourrit le pèlerin de la terre pendant sa vie mortelle (1). Une autre origine du symbole du poisson se montre dans la prophétie de la Sibylle au

(1) On ne saurait douter que le fameux peintre Raphaël n'ait eu en vue cet ancien symbole lorsque, dans sa magnifique peinture de la Madone qui se trouve à l'Escurial, il représente Tobie offrant un poisson à l'Enfant divin

sujet du Messie, dont les vers (en forme d'acrostiche) commençaient par les lettres du mot ΙΧΘΥϹ, qui veut dire poisson. Les premiers chrétiens, auxquels on donna le titre ironique de *sibyllistes*, regardaient les *sibylles* comme des messagères, comme des astres divinement illuminés, envoyés pour éclairer la nuit du paganisme et pour annoncer le Messie; et leurs livres furent interprétés d'une manière si intelligente et si convaincante par les premiers apologistes du christianisme, que les Romains en défendirent la lecture sous peine de mort. Mais ce qui rendait cet acrostiche surtout significatif pour les premiers chrétiens, c'est que les lettres initiales Ι. Χ. Θ. Υ. Ϲ. ou Σ., complétées par les cinq mots grecs qu'elles représentent, Ἰήσους Χρίστος Θεοῦ Ὑίος Ϲώτηρ, *Jésus-Christ*, *de Dieu Fils*, *Sauveur*, contiennent le résumé de la foi chrétienne. C'est de là que le *poisson* tira sa signification conventionnelle et devint l'*hiéroglyphe du Christ, Fils de Dieu et Sauveur*. Comme les plus récentes découvertes le prouvent, ce symbole, né aux temps apostoliques, resta un signe secret du-

rant trois siècles et disparut vers le milieu du quatrième siècle. Quand le *poisson* apparaît plus tard dans les monuments, il n'est considéré que comme ornement traditionnel ou comme allégorie de la pêche miraculeuse, et non plus comme un symbole concernant la foi. On ne le trouve plus sur aucun tombeau du cinquième ni du sixième siècle, tandis que plus de cent inscriptions romaines du temps des persécutions le portent. La fixation de l'âge des inscriptions tumulaires sera le mérite immortel de M. de Rossi, qui a réussi à formuler des criterium certains et des règles sûres pour la chronologie des épigraphes. C'est ainsi que les inscriptions sans date tombent toutes dans les trois premiers siècles, tandis que celles qui sont munies de la date consulaire appartiennent aux temps de la paix de l'Église. Or de tous les tombeaux qui sont ornés du *symbole du poisson*, il n'y en a qu'un qui porte une date, et il appartient à l'année 234. Leur haute antiquité se prouve aussi par les sigles D.M. (aux Dieux Mânes) que l'on y voit quelquefois. C'est une formule

païenne que l'on ne trouve que dans les plus anciennes inscriptions des Catacombes, et qu'il faut attribuer à l'atelier païen où la plaque de marbre a été achetée, et quelquefois à l'ignorance d'un fossoyeur. Cette dernière supposition peut s'appuyer sur l'exemple suivant. Il y a une remarquable épitaphe d'un certain Licinius sur laquelle on voit en haut le mot ΙΧΘΥC suivi de D.M., pardessous une ancre et de chaque côté un poisson avec l'inscription importante, *poisson des*



Poisson de bronze destiné à être porté au cou, et sur lequel est écrit le mot CωCAIC, *Salva* ; ce qui, hiéroglyphe et inscription réunis, compose cette invocation : « JÉSUS-CHRIST, FILS DE DIEU, SAUVE-NOUS. »
(Martigny, p. 545.)

vivants, ΙΧΘΥC ΖΩΝΤΩΝ (1). L'âge du pois-

(1) Nous préférerions nous arrêter à cette supposition que, trouvant ou achetant des plaques de marbre portant déjà le D. M., les *fossores* d'ailleurs surveillés par le clergé y laissèrent ces lettres en y attachant un autre sens. Qui empêche d'admettre que l'inscription citée présente le sens suivant: ΙΧΘΥC Dominus Meus anchora (id est spes quia) ΙΧΘΥC ΖΩΝΤΩΝ? Nous donnons cette hypothèse pour ce qu'elle vaut; mais elle nous sourit mieux que l'autre. (Note du traducteur.)

son hiéroglyphique se constate encore par le lieu où l'on découvre les inscriptions dans les Catacombes les plus anciennes, par la beauté et la forme des caractères, par l'antiquité des noms, par la simplicité classique et la brièveté de l'expression (1), aussi bien que par la rareté du monogramme, qui commença en 250, mais qui devint d'un usage général seulement sous Constantin en 312. Ce que nous avons dit des inscriptions tumulaires s'applique aussi à environ cinquante *cachets et pierres précieuses* sur lesquels ce symbole est gravé : tantôt on n'y voit que le *poisson*, expliqué par le mot *poisson*, ou *Jésus*, ou *Christ;* tantôt à côté du poisson il y a encore un autre symbole du Christ ou de l'Église. Une pierre précieuse porte l'image significative d'un trône, sur lequel se trouve le mot ΙΧΘΥC, poisson. Parmi les *lampes* trouvées dans les Catacombes, il n'y a que celles qui

(1) Par exemple : A notre très-doux fils Clodius, qui mourut après 32 mois. *Que ton esprit vive dans le bon* (souvenir), (sous-entendu qui est remplacé par l'image du *poisson.*) (Note de l'auteur.)

sont en terre cuite (terra cotta), comme il n'y a que les plus anciens *sarcophages* qui aient le poisson mystique. Enfin les coupes du troisième et du quatrième siècle montrent le poisson généralement accompagné de scènes bibliques. C'est ainsi que sous l'*ombrage du lierre*, au lieu de Jonas, c'est le *poisson* (c'est-à-dire le Sauveur ressuscité) qui se repose ; et une autre fois, à la place de Tobie, c'est le Christ qui porte un poisson dans un filet, ce qui est manifestement la même idée que celle du Bon Pasteur qui porte la brebis sur ses épaules.

Entrons plus avant dans le symbole du secret. Près de trente plaques épigraphiques n'ont pas d'autre signe que l'image du poisson ou le mot ΙΧΘΥϹ sans autre inscription. Elles annoncent la divinité du Christ, souhaitent au cher défunt le *repos en Jésus-Christ* et invoquent pour lui la *faveur du Christ* à l'occasion du jugement. Sur la plupart des autres tablettes le poisson est accompagné d'autres symboles, dont quatre surtout, la colombe, l'ancre, le navire et particulièrement le pain

montrent une liaison très-étroite avec le poisson. La colombe, tenant ordinairement une branchette d'olivier, accompagne le poisson dans environ vingt épitaphes. Nous savons que la *colombe* est l'image de l'âme vivifiée par le Saint-Esprit, SPIRITVS, et que le rameau d'olivier est le symbole de la paix. Leur réunion au poisson signifie : « *Ton âme vit*, ou qu'elle *vive en paix* dans le *Christ;* » ou, quand la branche d'olivier n'y est pas : « Ton âme vit dans le Christ. » L'*ancre*, symbole pareillement biblique (cf. Hébr., VI, 19) est le signe de l'espérance, et par conséquent de l'espérance fondée sur le Christ lorsqu'elle est unie au poisson ; ce qui revient à cette devise, qui se reproduit cent fois sur les tombeaux et les cachets : SPES MEA IN CHRISTO; mon espérance est dans le Christ, en Dieu, dans le Dieu Christ, SPES ou ΕΛΠΙC (1). Si l'ancre a la forme de la croix, cela veut dire : *Mon espérance repose dans le Christ*, dans *le Sauveur crucifié;* ou, comme dans

(1) Quelques plaques tumulaires ne portent même que l'initiale E, c'est-à-dire Espérance. (Note de l'auteur.)

cette inscription : « Doux Longin, *vis* ! » suivie d'une ancre cruciale et d'un poisson ; — c'est-à-dire, *vis et espère dans le Christ crucifié*. Le vaisseau symbolise l'Église, l'arche de la nouvelle alliance. Si, comme c'est le cas sur deux camées et une vieille inscription sépulcrale qui ne porte que ces deux noms : ÇASSYS DOMNINVS, le *poisson porte un vaisseau sur son dos*, on veut dire par là que *le Christ porte son Église à travers les tempêtes* des siècles et des persécutions.

XI

Le Poisson eucharistique dans la crypte de Lucine.

Le symbole qui vient en quatrième lieu et qui est le plus signicatif, puisqu'il est ordinairement réuni au poisson, est le *pain*. Il nous mène directement au but de notre étude et tout d'abord dans la Catacombe de Lucine. M. de Rossi prouve que l'établissement de ce cimetière remonte au premier siècle. D'une infinité de fragments de marbre il a été tiré la preuve qu'originairement ce souterrain fut le lieu de sépulture de plusieurs familles patriciennes et chrétiennes, telles que celles des *Cecilius*, des *Emilius*, des *Cornelius* et des *Pomponianus*. D'où il conclut que *Lucina*, cette célèbre et noble contemporaine des

apôtres, n'était autre, très-probablement, que Pomponia Græcina, noble veuve de Plantius, vainqueur des Bretons, que Tacite raille à cause de ses quarante années de *vie obscure*, et qui, en qualité de chrétienne, avait reçu peut-être le surnom de Lucina (illuminée). Descendons dans le cimetière qui a reçu son nom. Cette fois-ci nous suivrons la galerie d'entrée, dont l'état de délabrement témoigne que les barbares ont passé par là. Nous n'irons pas dans la direction de la crypte du saint pape Cornelius, mais à gauche, vers une chambre à double compartiment dont la construction et l'ornementation rappelle Pompéi d'une manière frappante et nous ramène au premier siècle, époque classique de l'art : car c'est vers ce temps-là qu'il faut indubitablement en placer la construction. Dans le premier *cubiculum*, exactement en face de l'entrée, se montre, à la paroi entre deux niches tumulaires dégradées, la double représentation d'un *poisson vivant* nageant sur l'eau, ayant sur le dos une *corbeille avec cinq pains* et un *calice* en verre conte-

nant du *vin rouge*. Nul ne niera que nous avons ici un symbole *eucharistique*, le *dogme secret* de la *présence vivante du Christ dans le pain et le vin consacrés*. Ce que cette peinture démontre surtout est que, sans parler de son âge apostolique, elle présente cette circonstance importante, que le poisson n'est pas préparé pour servir de nourriture par sa mort même, comme cela arrive dans la série des images du poisson tirées des faits évangéliques; mais il est *vivant*, dans sa simplicité sibyllique et dans sa signification originelle, de sorte que saint Paulin l'appelle « le vrai pain et le *poisson de l'eau vive*. » Bref c'est le *Christ qui*, *dans le saint sacrifice de la messe*, *se présente sous les espèces du pain et du vin*, et portant en même temps ces mêmes apparences ou espèces. Comme sur l'autel catholique, ici l'apparence du pain et du vin est *visible;* mais l'Homme-Dieu est *invisible* et caché sous le symbole. Ce monument de la primitive croyance à la Victime eucharistique est d'autant plus précieux qu'il convainc de mensonge la prétention de nos adver-

saines, et surtout celle de M. *Renan*, qui a tout dernièrement affirmé que le symbole du poisson ne représente qu'un poisson *mangé* et signifie tout simplement un *poisson cuit*. Les *pains* ne sont pas des pains ordinaires marqués d'une croix, mais des gâteaux d'offrande syriens, gris de cendre, appelés *manphulæ* par les Romains, que les Orientaux et particulièrement les Juifs préparaient avec les prémices du froment. L'usage même des corbeilles d'osier dont se servaient pour les *sacrifices* les Hébreux, les Grecs et les Romains, passa aux chrétiens. La peinture entière rappelle un remarquable passage de saint Jérôme, qui, dans une lettre à Rusticus, où il énumère les trésors de l'évêque, dit entre autres choses : « Personne n'est plus riche que celui qui *porte dans une corbeille le corps de Jésus-Christ et dans un verre son sang.* »

XII

Au Cimetière de Saint-Calliste.

Quittons le cimetière de Lucine au moyen de l'escalier des pèlerins qui nous y a introduits, afin de descendre par un autre côté, « dans le territoire colossal de la Rome souterraine, » comme s'exprime *Marchi* au sujet de la Catacombe de Saint-Calliste. Nous suivons quelque temps la *Voie Appienne*. Le soleil couchant enveloppe, comme il y a dix-huit siècles, la belle campagne dans le voile brillant de sa beauté du soir, et répand l'or et la pourpre sur les monts albains qui bornent l'horizon et sur leurs villas étincelantes des perles semées dans la verdure. Mais qu'est devenue l'orgueilleuse magnificence des monuments des païens, qui bordaient autre-

fois « la Reine des Voies? » Les derniers feux du soleil n'éclairent plus que des ruines tristes et des masses de fragments et de pierres, qui, semblables à des fantômes, se dressent mélancoliquement entre les cyprès, et sont les meilleurs prédicateurs de la vanité des choses brillantes de ce monde. Mais il en est tout autrement si nous descendons au fond des cimetières souterrains qui s'étendent sous ce monde de ruines. Sans éclat et cachés dans le sein obscur de la terre, ils rayonnent d'une lumière incomparable, parce qu'un autre soleil, un soleil surnaturel, entoure leurs monuments de l'éclat de la gloire véritable et immortelle.

Nous quittons la voie Appienne pour nous diriger à gauche dans une vigne, et nous voici à l'entrée du cimetière découvert par M. de Rossi en 1852. Un escalier de service de trente-six marches nous amène dans les profondeurs où une galerie s'ouvre à gauche sur un *cubiculum*. Entrons-y avec respect : c'est la sépulture des saints papes du troisième siècle. D'innombrables souvenirs gra-

vés par les pèlerins sur les parois témoignent de la haute vénération que l'on avait pour ce sanctuaire. Sur les tombeaux on lit encore en caractères grecs les noms des saints papes Anthère, Fabien, Lucius, Eutychien, et l'on vénère les restes des colonnes de l'*autel* qui auparavant s'élevait sur le sarcophage du grand pape martyr saint Sixte II. Une allée courte et étroite, dans l'angle gauche de la crypte, nous conduit dans un autre espace orné de fresques: c'est la célèbre chapelle de Sainte-Cécile. Au-dessus de la tombe (maintenant ouverte) se trouve « la rose virginale » que le pape saint Urbain y a déposée (230) de ses propres mains; on y savoure encore le parfum de sa sainteté, et nous-même nous n'y passons pas sans émotion et sans piété. Encore une étroite allée tumulaire et nous sommes à notre but, qui est une galerie sur un des côtés de laquelle il y a six chambres qui se touchent et se suivent: ce sont vraisemblablement les *chapelles sacramentelles* fondées en 200 par saint Calliste. L'humidité a considérablement dété-

rioré les peintures des voûtes, au point que çà et là on voit encore l'image à demi effacée du Bon Pasteur au milieu d'oiseaux, de fleurs, de paons et d'autres symboles du paradis. Heureusement, les peintures murales sont mieux conservées. Dans la première chapelle on voit d'abord trois figures du *baptême* : Moïse, c'est-à-dire Pierre, qui fait jaillir l'eau du rocher; un prêtre vêtu du *pallium* des ascètes qui baptise un enfant, et enfin un homme assis qui tire de l'eau un petit poisson pris à l'hameçon. Cette dernière figure a déjà été expliquée. Vient ensuite celle d'un docteur, également vêtu du manteau sacerdotal, et enfin, sur la paroi du milieu, deux *symboles eucharistiques*. Voyons le premier : Sur une *table de sacrifice* à trois pieds, il y a *trois pains* et un *poisson*, et sur le sol il y a encore *sept corbeilles pleines de pains*. La signification de ce symbole n'est pas difficile à trouver. La table représente l'*autel* chrétien, *mensa*. Quand cette table reposait sur un *arcosolium*, c'était ordinairement une plaque de marbre transportable et garnie de

deux boucles d'airain (comme le prouvent deux de ces boucles qu'on a pu conserver); si au contraire il s'agissait du sarcophage tout à fait dégagé d'un martyr, c'était alors une table régulière placée sur de petites colonnettes, *columellæ*. Quand donc l'artiste chrétien représentait le poisson à côté du pain sur la table du sacrifice, que pouvait-il vouloir symboliser sinon le *Christ, poisson divin offert sur l'autel sous l'apparence du pain?* Ici donc pareillement, comme dans la crypte de Sainte-Lucine, il y a la présence *invisible* (cachée sous la forme du poisson) de l'Homme-Dieu et l'espèce *visible*, et de plus le *lieu* où se fait cette oblation mystérieuse. Mais le *lieu du sacrifice* est en même temps la table du Seigneur ou la table du festin eucharistique. C'est pour rappeler cette idée, que *sept corbeilles pleines de pains* entourent la table du sacrifice. Elles représentent les sept corbeilles qui dans le désert ont été remplies des restes de la miraculeuse *multiplication des pains*, et qui, comme ce fait évangélique lui-même, ont toujours été regardées comme une

figure mystérieuse de la *sainte communion*.

Cette partie du dogme eucharistique est encore plus clairement exprimée dans la seconde peinture, qui se trouve immédiatement au-dessus de l'autre. Il y a ici sept hommes rangés selon l'usage de la Rome païenne autour de la table, où ne figure qu'un seul poisson dans un plat; il y a encore *sept corbeilles de pains* à terre : allusion d'une part à la *multiplication des pains*, d'autre part au *repas pris sur les bords du lac de Tibériade*, où le Sauveur ressuscité dit à ses *sept* disciples qui venaient de faire une pêche miraculeuse : « *Venez et mangez* »; où il prit du *pain* et le leur donna ainsi que le *poisson*. (Joan., XXI, 13.) Les témoignages unanimes et décisifs des Pères ne laissent aucune place au doute quand il s'agit du caractère symbolique de cette scène (1). Aussi souvent que le festin

(1) C'est ainsi que saint Augustin dit : « Le Seigneur pré- « para aux sept disciples un festin avec le poisson couché « sur la braise devant eux et avec le pain. Le *poisson rôti* « *est le Christ* (*piscis assus Christus passus* : c'est presque « proverbial chez les saints Pères); *il est aussi le pain* qui « est descendu du ciel; c'est *en lui que l'Église s'incorpore*

sur le rivage de la mer est réuni aux corbeilles de pains (et cela se répète dans toutes les cryptes de la galerie visitée par nous), nous avons devant nous le symbole le plus frappant de la sainte *communion*, c'est-à-dire de la *table* qui a reçu la divine bénédiction, *sur laquelle Jésus-Christ*, le *poisson* mystique, se donna en nourriture à tous ses disciples sous *l'apparence du pain*.

« pour prendre part à la béatitude éternelle,... afin que « *nous tous* qui avons cette espérance, nous *puissions par*« *ticiper à ce grand sacrement* et goûter la même félicité. » A un autre endroit (*Confess.*) le saint parle du *baptême* symbolisé par la pêche, baptême au moyen duquel « le « Dieu de miséricorde fait sortir les hommes des profon« deurs des eaux et les fait assister à cette *solennité sacra*« *mentelle où l'on sert le poisson, qui, tiré des profondeurs* « (de la Passion), *devient la nourriture de la nation pieuse* « (des fidèles). » De même encore dans un autre passage : « Le peuple mange à la table que vous avez préparée, « Seigneur, le poisson tiré des profondeurs. » L'auteur du livre faussement attribué à saint Prosper sur *les Promesses divines* dit en parlant du poisson de Tobie : « *Il est* « *la figure de ce poisson* qui a rendu la vue à saint Paul « aveuglé, *qui au bord de la mer a rassasié ses disciples de* « *lui-même et qui maintenant s'offre à l'univers entier comme* « IXΘYC (poisson). » ... « *Nous aussi*, dit encore le même « auteur, *nous sommes chaque jour illuminés* et *nourris de* « *la chair* de ce poisson. »

XIII

La Consécration.

Mettons le pied dans la seconde chapelle. Ici se répète le symbolisme du *baptême* et le *festin* des sept personnages. Vient ensuite la figure du *paralytique* comme symbole de la *pénitence*, et puis peut-être le groupe le plus remarquable des peintures souterraines connues jusqu'à présent. Tout près de l'ancien sépulcre d'un martyr, c'est-à-dire de l'autel de la crypte, une fresque représente la *table du sacrifice*, avec un *pain* et un *poisson* dans une sorte de terrine, sur laquelle un homme couvert du *pallium* rougeâtre des ascètes *étend sa main bénissante*, tandis qu'en face de lui une figure féminine, une *orante* (1)

(1) C'est ainsi que dans une mosaïque très-ancienne de

tient ses mains élevées. Il est impossible de ne pas y voir une représentation vivante de la sainte consécration ou de la transsubstantiation. La table d'autel s'explique d'elle-même. Le prêtre *consacre* ou *bénit*, selon l'expression de la primitive Église, le pain déposé sur le vase sanctifié ou *patène*, et le *consacre*, c'est-à-dire le *change au corps du Christ*, qui est le *poisson*. Enfin la femme représente l'*Église* (*la communauté*) *chrétienne en adoration*, et peut-être aussi, ce qui revient au même, *Marie*, qui est la figure de l'Église, comme nous l'avons démontré déjà, et qui est en même temps la *protectrice* et l'*ambassadrice* de l'Église, notre Mère virginale.

Examinons encore une autre peinture de cette remarquable chapelle. Le sujet en est puisé dans l'Ancien Testament; et, quoiqu'il soit étranger à la série symbolique des peintures du poisson, il est sans contredit *eucha-*

Sainte-Sabine à Rome, mosaïque datant de l'époque de *Célestin Ier* (423), deux *figures féminines* désignent expressément, par l'inscription latine qui les accompagne, l'*Église des Gentils* et l'*Église de la Circoncision.*

ristique, et conséquemment une lumineuse explication de la peinture précédente : c'est le *sacrifice* typique d'*Abraham*. Dans les monuments chrétiens les plus anciens, dans les peintures comme dans les sculptures, cette scène tient un rang très-élevé et très-digne d'attention. Le plus souvent Abraham tient son glaive levé sur son fils *Isaac*, qui, les yeux quelquefois bandés, est à genoux devant lui ou sur un bûcher, pendant que d'un côté l'on voit un *agneau* ou un bélier, ou même un autel : c'est une allusion au *sacrifice non sanglant de la messe* et au *sacrifice sanglant de la croix*, le premier symbolisé par Isaac, le second par l'agneau ou le bélier. Mais notre peinture a une particularité qui la distingue de toutes celles que nous connaissons jusqu'à présent et la met en rapport direct avec la *table du sacrifice* et le *prêtre consécrateur*. Comme toujours, nous voyons le bûcher, qui est l'autel, et à côté le bélier. Cependant, afin de placer le sacrifice sanglant à l'arrière-plan et le *sacrifice eucharistique non sanglant* au premier plan, *Abraham* et *Isaac sont debout*, les *bras*

étendus et priant, d'après la manière du prêtre et des fidèles pendant les saints mystères.

Nous pouvons clore ici nos recherches dans les galeries du cimetière de Saint-Calliste, puisque les symboles eucharistiques des deux premières chapelles se répètent, à l'exception de la table du sacrifice, presque régulièrement dans les autres; et nous faisons de nouveau observer que leur fondation remonte au commencement du troisième siècle, peut-être à la fin du second. La preuve en est dans la réunion et la dépendance topographique avec les cryptes des Papes et de Sainte-Cécile, dans la composition et l'art des peintures, surtout dans le costume antique, enfin dans la forme et le contenu des épitaphes, grecques pour la plupart, avec leurs invocations, dont le style est noble, concis et pathétique.

XIV

Le Poisson eucharistique dans les inscriptions.

Quand on jette un regard sur les symboles et les peintures eucharistiques dont nous venons de parler, quelle profondeur dans la symbolique! quelle richesse et quelle variété de représentations! quel énergique témoignage se révèle en faveur du culte et du dogme catholiques! Si le visiteur catholique des Catacombes reçoit des impressions qui ne s'effacent plus et si sa joie est ineffable de voir ainsi sa foi corroborée, y a-t-il là de quoi étonner?

Détournons un instant nos regards de l'*iconographie* pour les tourner vers l'*épigraphie* des tombeaux, afin d'y trouver aussi des vestiges du *poisson eucharistique*. A ne considérer

que sa signification, il serait téméraire d'avancer que les premiers chrétiens voulaient avant tout désigner le Christ *eucharistique* au moyen du poisson. Mais nous possédons deux précieuses ***inscriptions tumulaires du premier siècle***, qui désignent le poisson eucharistique de manière à rendre impossible toute espèce de doute. La première, originaire des Catacombes et ornée du poisson et de l'ancre, est celle-ci :

> Μαριτίμα σεμνὴ, γλυκερὸν φάος οὐ κατελείφας·
> Ἔσχες γὰρ μετὰ σοῦ [ΙΧΘΥΝ] παναθάνατον κατὰ πάντα·
> Εὐσέβεια γὰρ σὴ πάντοτε σὲ προάγει.
>
> Migne, XIII, 407-408.

Vénérable Maritima, jamais tu ne perdis la très-douce lumière : car tu portais avec toi (le « Poisson ») le Seigneur immortel des créatures. Ton céleste amour t'a ravi dans le sein de l'infini.

C'est un vœu très-tendre adressé à une sainte défunte, probablement à une vierge. On la félicite d'avoir quitté, non pas la ***lumière surnaturelle*** et vraiment ***douce***, mais la lumière terrestre, puisqu'en ***mourant elle a porté dans son cœur la source de la lumière éternelle***, ***le Christ***, *l'immortel* ΙΧΘΥC, *poisson*, qui, en

récompense de sa piété, est supplié de la couronner dans *la vie éternelle.* Tout ce que disent les Pères au sujet du poisson mystique comme divin dispensateur de la lumière, de la vie et de la nourriture, est résumé ici en peu de mots : vraisemblablement c'est une allusion au saint Viatique. La seconde inscription ne vient pas des Catacombes romaines, il est vrai ; mais elle mérite toute notre attention, à cause de l'argument qu'elle fournit de loin à notre sujet. C'est l'*inscription* très-significative et très-importante d'Autun, qui y fut déterrée dans le cimetière antique de Saint-Pierre, en 1839. Elle se compose des vers suivants (1) :

Enfant sanctifié du Poisson céleste, conserve un cœur pur, toi qui as reçu une vie immortelle au milieu des mortels, dans les eaux sacrées. Rechauffe, ô mon ami, ton âme dans les sources intarissables de la libérale sagesse et du Sauveur des saints ; prends la nourriture délicieuse ; mange, bois à satiété, ayant le Poisson dans

(1) 'ΙΧΘΥΟC ο[ὐρανίου θε]ῖον γένος, ἦτορι σεμνῷ
Χρῆσε λαϐὼ[ν κρήνη]ν ἄμϐροτον ἐν βροτεοῖ[ς]
Θεσπεσίων ὑδάτ[ων]· τὴν σὴν, φίλε, θάλπεο ψυχ[ὴν]
Ὕδασιν ἀενάοις πλουτοδότου σοφίης
Cωτῆρος [δ']ἁγίων· μελιηδέα λάμϐαν[ε βρῶσιν]·

tes mains. Que ma prière s'adresse au Poisson : « Je t'en conjure, Seigneur Sauveur, sois mon guide fidèle, je t'en prie, ô lumière des morts ! Aschandée, mon père, toi qui fus si cher à mon cœur, avec ma mère bien-aimée, et mes amis défunts qui reposent dans la paix du Poisson, souvenez-vous toujours de Pectorius. »

Cette inscription, qui, pour la forme et le fond, est un des monuments les plus importants de l'antiquité chrétienne, rappelle tout à fait l'époque des disciples des Apôtres, *Pothin* et *Irénée*, et forme en quelque sorte un abrégé de la foi chrétienne. Elle est avant tout une glorification de l'Homme-Dieu, dont l'hiéroglyphe ΙΧΘΥC (poisson) commence en acrostiche les cinq premiers vers dans le texte grec. Elle se partage en deux parties principales. La première contient un *appel* fait par l'évêque ou par un prêtre *aux néophytes*. « Vous, dit le poëte inspiré, vous qui, malgré votre condition mortelle, avez dans le *baptême*

Ἔσθιε, πῖν' ἄδην ἸΧΘΥΝ ἔχων παλάμαις.
ἸΧΘΥΙ χεύοιτ' ἀρά· Λιλαίω, Δέσποτα Σῶτερ,
Σῦθί μοι ἡγητὴρ, σὲ λιτάζομε, φῶς τὸ θανόντων !
Ἀσχανδεῖε πάτερ, τὠμῷ κεχαρίσμενε θυμῷ,
Σὺν μητρὶ γλυκερῇ, σύν τ'οἰκείοισιν ἐμοῖσιν
ἸΧΘΥΟC εἰρήνῃ, μνήσεο Πεκτορίου.

Spicileg. Solesm., auct. dom Pitra, I, 554.

puisé à la source immortelle des grâces, soyez maintenant *la sainte postérité du poisson*, c'est-à-dire du Sauveur Dieu et Homme. Soyez donc zélés à purifier et à sanctifier vos cœurs. Évitez dorénavant le breuvage mortel du péché; désaltérez plutôt vos âmes aux eaux intarissables qui répandent les trésors de la sagesse et qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle. Enfin, étendez les mains *vers la nourriture miraculeuse du Sauveur des saints; mangez, buvez avec joie, en tenant dans vos mains le poisson eucharistique!* » Pour l'intelligence de ce passage, il faut se rappeler l'ancien *rit de la communion*. Quand l'évêque officiant était arrivé au moment de la communion, l'assemblée des fidèles entonnait le psaume XXXIII, dont le verset: « Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux », était appliqué à l'Eucharistie, qui est appelée dans notre inscription la *douce nourriture*. Ensuite les fidèles s'approchaient, après une courte adoration faite en commun (1), de l'autel ou

(1) Saint Jean Chrysostome a dit: « Adorez la chair divine et mangez-la. »

de la balustrade du chœur, le plus souvent debout, à l'exemple des Israélites célébrant la Pâque, quelquefois aussi à genoux, et ils recevaient les saintes Espèces. Pendant que les femmes se servaient du *dominicale*, linge étendu sur leurs mains pour recevoir le corps du Sauveur, les hommes le recevaient les mains nues (1), qu'ils avaient préalablement lavées à leur entrée dans l'église, en les croisant de façon que la droite formant un petit creux reposât sur la gauche. Dans leur main ainsi placée ils recevaient de l'évêque le pain des anges. et, après avoir répondu « *Amen* », ou « *Corpus Christi* », ou encore « *Corpus Domini* », ils le portaient à leur bouche (2). La

---

(1) Le Concile *in Trullo* faisait encore en 692 l'ordonnance suivante : « Nous ne permettons pas la communion à ceux qui pour cet usage se servent d'objets d'or ou d'étoffes précieuses au lieu de se *servir de leurs mains nues* pour recevoir le présent divin, parce qu'ils donnent à la matière inanimée la supériorité sur l'image de Dieu. »

(2) Voici le témoignage de saint Cyrille de Jérusalem : « Quand tu t'approches, ne t'avise pas d'étendre tout simplement la main ni d'écarter les doigts ; mais place ta droite, qui doit recevoir le Roi, sur ta gauche, et creuse ta main pour recevoir le corps de Jésus-Christ, en disant :

seconde partie de l'inscription a un caractère privé et se compose aussi de deux parties. Elle contient d'abord une fervente *prière* de son auteur Pectorius au *Christ Poisson:* « Lui, le Dominateur royal et le Sauveur, la *lumière* des mourants, qu'il me soit une étoile et un guide dans la vie et la mort. » Son regard pénètre alors jusqu'au ciel ; il voit son père, sa mère et d'autres chers défunts rapatriés dans la *paix du Poisson*, c'est-à-dire dans la gloire et la joie du Fils de Dieu ; du fond du cœur alors et plein de confiance, il les prie de se souvenir de lui devant le trône de l'Agneau.

Amen. Après en avoir touché tes yeux comme pour les sanctifier, prends-le et veille à ce que rien ne s'en perde : car, dis-moi, si quelqu'un te donnait de la poussière d'or, n'en aurais-tu pas le plus grand soin et ne prendrais-tu pas garde de n'en rien perdre, afin de n'avoir aucun dommage à déplorer? A combien plus forte raison ne dois-tu pas faire attention de ne perdre aucune miette de ce qui *surpasse infiniment en valeur l'or et les pierres précieuses!* Après avoir goûté le corps du Christ, approche-toi aussi du *calice* qui contient son *sang*, non pas les mains étendues, mais en t'inclinant comme pour l'*adoration* et la vénération, en disant : *Amen....* Puis attends la prière et remercie le Dieu qui t'a jugé digne d'un si grand mystère. Gardez invariablement cette doctrine et conservez-vous exempts de reproche. »

Combien de points fondamentaux de la foi catholique n'y a-t-il pas sur ces quelques fragments de pierre! La *divinité du Christ,* la puissance et la gloire du Sauveur, le *baptême* et son efficacité produisant la grâce, la nécessité de la sanctification ou la doctrine catholique de la *justification*, la sainte *Eucharistie*, l'intercession des *saints* et leur culte, toutes ces vérités dénotent un poëte honoré du sacerdoce et appartenant au deuxième ou même au premier siècle.

XV

Autres Figures eucharistiques.

Si nous nous sommes peut-être un peu trop arrêté au poisson symbolique, qu'on nous le pardonne, à cause du charme et du sens profond attachés au sujet. Nous allons continuer nos études eucharistiques dans les Catacombes et avant tout rappeler quelques figures typiques tirées de l'Ancien Testament. Outre le sacrifice d'Isaac déjà mentionné, nous rencontrons très-souvent la *manne* tombant du ciel; nous voyons les enfants d'Israël occupés à recueillir à terre la *nourriture céleste* ou la recevant dans leur sein. Dans ce dernier cas, la manne tombe d'un *nuage*, qui se rattache typiquement à un symbole quelconque du Christ; Moïse (c'est-à-dire Pierre)

montre du doigt la manne ou le nuage de bénédiction. Cette scène eucharistique n'a pas besoin d'explication. Une autre peinture, qui se répète sur plusieurs fresques et sarcophages, fait ressortir le caractère *consolateur* de la nourriture céleste : c'est le jeune prophète *Daniel*, la figure des confesseurs intrépides de la foi jetés aux bêtes. Il est représenté debout et nu au milieu des lions et fortifié par le *pain* que lui présente Habacuc, qui a été transporté là par un ange. Les applications typiques en sont frappantes. *Habacuc* représente le serviteur de l'Église. Des environs de *Bethléem*, il est transporté par un ange dans la fosse aux lions, comme aussi les anges accompagnent le *prêtre* ou le *diacre*, quand il part de la *maison du pain* (Bethléem), c'est-à-dire du tabernacle ou *pastophorium* des Catacombes, pour se rendre dans la prison, afin de donner aux chrétiens désignés pour le martyre la sainte nourriture qui est le *Viatique* consolateur. Nous nous rappelons avoir vu une peinture dans laquelle Daniel reçoit à *genoux* le pain angélique,

comme nous nous mettons aussi *en adoration* pour recevoir la sainte communion. Aux faits de l'Ancien Testament se joignent bon nombre de faits tirés du Nouveau Testament, et avant tout l'*Institution de la Cène.*

Une fois entre autres, nous voyons le Sauveur assis à table avec les Douze; mais sur la table il n'y a ni pain ni calice. Pour les initiés, la *table* nue était suffisamment significative. Sur une autre image, le mystère est enveloppé dans un symbole : le *Sauveur* tient dans sa main gauche un *manuscrit enroulé*, pendant que sa *droite repose dans celle de Pierre.* Le manuscrit signifie la nouvelle Alliance et le nouveau *Sacrifice*, et l'union des mains signifie l'union eucharistique *communio* (1). Une scène qui se reproduit incomparablement plus souvent, c'est le premier miracle de Jésus-Christ *aux noces de Cana.* Pour les Pères, ce miracle est le symbole de la consécration, ou *changement*, *transsubstantiation des espèces eucharistiques* (2).

(1) Matth., XXVI, 28; Marc., XIV, 24.

(2) « Cette *nouvelle* façon de *changer* l'eau en vin, dit

En conformité avec cette idée, nous trouvons sur un grand nombre de peintures, verres et sarcophages, le Christ touchant de l'extrémité d'une longue verge les *cruches de grès* placées devant lui. Ordinairement on y ajoute la multiplication des pains ou la *réfection miraculeuse* de la foule; le Christ alors touche un certain nombre de corbeilles de pains: ce qui en fait le pendant de l'autre peinture. Quelquefois les deux scènes sont si bien confondues que le Christ a d'un côté les *cruches*, de l'autre, les *corbeilles*, — la plus significative représentation des substances eucharistiques, le pain et le vin, comme leur *changement* et leur *distribution*. Le nombre des cruches, comme celui des corbeilles, n'est pas toujours constant; cependant c'est

---

saint Maxime, nous a préfiguré le *sacrement du nouveau calice.* » Et saint Cyrille (356) écrit : « A Cana en Galilée, le Christ a changé *l'eau en vin, qui ressemble à du sang*: comment donc ne mériterait-il pas d'être cru lorsqu'il *change* le *vin en sang?* Et si, invité à des noces terrestres, il a fait ce miracle étonnant, ne reconnaitrons-nous pas qu'il avait d'autant plus de raison de donner son *corps et son sang* aux enfants de l'Époux céleste? »

le nombre sept qui prédomine : ce qui fait connaître leur sens mystique, puisque l'Évangile ne parle que de six cruches. Citons en exemple une coupe émaillée d'or de la Catacombe de Calliste, avec plusieurs scènes savamment accouplées. D'abord on y voit Tobie avec le *poisson*, puis le Christ avec le sceptre reproduit par trois fois, touchant soit les *sept cruches*, soit le *paralytique*, soit les *trois jeunes gens* dans la fournaise. Le poisson symbolise la *chair* eucharistique du Sauveur; les cruches, son précieux *sang;* la guérison du malade, l'admission du pécheur à la *vie* de la grâce ; la délivrance des jeunes gens signifie la *résurrection*. Le tout représente donc les promesses du Christ : « Celui qui mange ma *chair* et qui boit mon *sang* a la *vie* éternelle et je le *ressusciterai* au dernier jour, » (Joan., VI, 55) : idée qui est symbolisée d'une manière plus concise encore sur des coupes au fond desquelles on voit dans la partie inférieure Jésus-Christ touchant les sept *cruches* ou les sept *corbeilles*, tandis qu'il ressuscite *Lazare* dans la partie supérieure.

Rappelons encore un symbole biblique du *banquet céleste*. La foi dans la *résurrection* et dans la *vie bienheureuse* forme le fond du symbolisme chrétien des tombeaux. De là les emblèmes mille fois reproduits du Paradis ; la représentation de Noé, Jonas, Daniel, Élie, Lazare; l'image des jeunes Hébreux à Babylone et du divin Pasteur, qui dit en parlant de lui-même : « Je suis la résurrection et la vie; » ce qui explique pourquoi la consolante allégorie du banquet céleste, qui sert de trait d'union à ces pensées fondamentales, était si volontiers placée au milieu des tombeaux. Or, si les *agapes* ou *festins de la charité*, qui, d'après leur signification la plus profonde, n'étaient que des ombres de ce grand banquet, se trouvaient en rapport avec l'*Eucharistie*, à laquelle elles étaient réunies, c'était bien mieux le cas pour le *banquet céleste*, dont le banquet *eucharistique* est le gage, le moyen et la condition. De là dans les peintures une relation intime, une succession constante entre les deux. C'est ainsi que dans plus d'un endroit

la *table céleste*, autour de laquelle sont couchés, non pas seulement des hommes, mais des femmes, porte le *pain* et le *poisson*, comme la table eucharistique. Il y a même une peinture classiquement belle et découverte depuis peu, exactement vis-à-vis la porte d'entrée de la Catacombe apostolique de Domitilla, qui nous montre deux personnes assises : ce sont évidemment des fidèles décédés dans la paix avec Dieu et entrés au ciel. Or devant eux se trouve effectivement la *table à trois pieds du sacrifice* avec trois pains et un poisson. Poisson et pain symbolisent ici la *nourriture divine;* la table signifie l'*autel* sur lequel cette nourriture se prépare, et la peinture tout entière annonce que l'*Eucharistie sert de préparation au banquet céleste de la vie éternelle*. « Celui qui mange ce pain, vivra éternellement. (Joan., VI, 59.) »

XVI

Symboles et Emblèmes eucharistiques.

A ces types bibliques viennent se joindre d'autres symboles eucharistiques en partie encore en usage parmi les artistes chrétiens d'aujourd'hui. Nous citerons particulièrement les *raisins* et les *épis*, ou bien ces scènes qui font clairement allusion à l'Eucharistie, où l'on voit des génies *vendanger* ou des moissonneurs couper les *moissons* (1).

Nous allons parler plus au long d'un symbole appartenant à la discipline du secret et prier le lecteur de descendre encore une fois

(1) Sur une pierre précieuse, entre deux *épis*, une *vigne* s'attache à un *arbre*, pour signifier que l'*Eucharistie est un fruit de la Croix*. Quand à l'oiseau qui se nourrit du raisin, nous avons déjà dit qu'il représente l'âme restaurée par la sainte nourriture.

avec nous dans le cimetière de Sainte-Lucine, afin de nous accompagner dans le remarquable *cubiculum* qui contient la représentation du poisson nageant. Les peintures en sont exécutées dans le beau style gréco-romain du premier siècle. La voûte est particulièrement ornée de guirlandes, d'arabesques ravissantes, et montre à la clef de voûte le Bon Pasteur avec une brebis sur ses épaules et deux autres à ses pieds. Aux quatre coins se succèdent tour à tour le *Bon Pasteur* et une figure de *femme en orante :* la première, vêtue d'une tunique relevée, portant à la ceinture sa syrinx ou flûte pastorale, a la main droite levée comme pour enseigner, pendant que sa gauche tient les pieds d'un agneau qui s'enlace autour de son cou; — la figure féminine est voilée, et ses bras nus sortant de son vêtement supérieur s'élèvent vers le ciel. Ces figures représentent, comme le lecteur ne l'ignore pas, le *Sauveur* et *Marie* (et par suite l'Église). Aux deux côtés de l'entrée, vis-à-vis du poisson vivant, il y a deux peintures. L'une au milieu sur une sorte d'*autel* montre un vase, que la

houlette pastorale qui s'y appuie fait reconnaître pour une *jatte de lait.* Tout près de là il y a une brebis et un bélier. Que signifie ce singulier groupe? Les saints Pères nous donnent la réponse (1). Le vase contient « *le lait divin* », c'est-à-dire la *substance*, la *chair* et le *sang* de l'Agneau ou du divin Pasteur. Autour du vase contenant le lait se rassemble, comme d'ailleurs autour du pasteur, le *troupeau* représenté par la *brebis* et le *bélier*, qui sont l'âme innocente et l'âme pénitente. Enfin l'*autel*, qui prend la place du pasteur,

(1) Déjà Clément d'Alexandrie appelle le *corps de Jésus-Christ* ou le bel Enfant donné aux fidèles « *du lait* ». Ailleurs, saint Sophronius nous apprend que dans une vision le *pain* vivifiant et le *calice de la table mystique plein d'un* LAIT *divin* ont été présentés à Théodore. — Dans une extase, sainte *Perpétue* reçut le *corps du Christ* des mains du divin Pasteur sous le symbole du *lait caillé*, parce que, d'après l'expression de Clément d'Alexandrie, le *fromage* et le *lait*, présentés en *nourriture* et en *boisson*, représentent néanmoins *la même substance.* — Enfin saint *Zénon*, s'adressant aux *néophytes*, leur parle en ces termes : « L'Agneau qui de sa toison blanche comme la neige avait déjà couvert votre nudité, ajoute encore à sa miséricorde en versant sur vos lèvres desséchées *son bienheureux lait.* »

symbolise la place mystique où la chair et le sang du Christ sont offerts et donnés aux fidèles comme nourriture et comme breuvage. D'autres peintures ne permettent pas de douter que ce ne soit la vraie interprétation. Ainsi, dans la Catacombe de Sainte-Domitilla, l'Agneau divin se rencontre très-souvent avec la *houlette pastorale*, après laquelle est très-significativement suspendu le *vase de lait*. Une constatation plus évidente encore nous est donnée par le cimetière des Saints-Pierre et Marcellin. Aux quatre coins d'une voûte nous voyons ici le *vase de lait sur le dos de l'Agneau;* pour indiquer son *divin contenu*, ce vase est entouré du *nimbe* ou auréole de gloire, d'une façon très-remarquable. C'est une représentation évidemment analogue à celle du poisson portant sur son dos la corbeille mystique. Dans l'agneau, comme dans le poisson, il y a la substance *invisible* et cachée de la sainte Eucharistie; dans le vase de lait, comme dans la corbeille, il y a l'enveloppe et l'apparence *visible :* les deux

réunis symbolisent l'ineffable mystère de l'autel.

Considérons encore la seconde peinture à l'entrée du *cubiculum* cité plus haut. Elle forme évidemment un pendant de la première, dont elle partage l'emplacement. Au milieu on aperçoit encore un piédestal en forme d'autel, mais... vide, sans *vase* ni *houlette;* les brebis se sont transformées en jolis *petits oiseaux*, et le sol nu en une prairie émaillée de fleurs. Ce contraste a-t-il besoin d'explication? Ces deux fresques représentent les *deux vies des fidèles :* la *vie terrestre*, dans laquelle, comme fortifiant et comme viatique, l'autel leur présente le « lait béatifiant » de la divine Eucharistie; la *vie éternelle et bienheureuse* dans le paradis céleste, qui n'a plus besoin du sacrement. Par leur correspondance avec ces symboles, les fresques de la voûte prennent une signification mystique particulière et profonde. Elles nous rappellent cette expression des Pères que l'amour du *divin Pasteur* est plus grand que l'affection du berger pour son troupeau ou de la mère

pour son enfant, puisqu'on n'a jamais ouï dire que les bergers nourrissent leurs troupeaux, les mères leurs enfants, *avec leur propre sang*.

XVII

Coup d'œil général sur les symboles eucharistiques.

Résumons-nous en quelques mots. Toute la suite des symboles eucharistiques dans les Catacombes établit clairement la *présence* sacramentelle *du Christ* en vertu de *la transsubstantiation;* elle nous indique aussi la *matière* du sacrement, qui est le *pain* et le *vin;* elle détermine le *rit* de la consécration et le caractère *sacerdotal* de celui qui l'accomplit, et permet d'apercevoir *l'adoration* des saintes Espèces et la *présence permanente* de Jésus-Christ dans ce sacrement. De nombreux autels annoncent qu'il y a plus de quinze siècles, la sainte messe a été célébrée dans ces souterrains en l'honneur du Très-Haut et pour la glorication de ses saints. De mysté-

rieux symboles et des voix non équivoques sorties des tombeaux prouvent qu'il est descendu là un Dieu qui présente sa propre substance, sa chair et son sang bénis, comme *nourriture de l'âme*, *viatique* et gage du ciel (1). Enfin la majesté du dogme catholique suffit pour expliquer la craintive sollicitude avec laquelle l'Église primitive, voulant éviter toute fausse explication et toute profanation, dérobait le doux mystère aux yeux des infidèles et l'enveloppait sous le voile des formules et des symboles en usage pendant le régime du secret : car quelle est l'explication erronée qu'aurait eu à craindre cette doctrine moderne formulée ainsi : « La Cène est un peu de pain et de vin que l'on

(1) Le lecteur a probablement vu que plus d'un monument décrit par nous prouve en même temps en faveur de la pratique catholique de donner la sainte Eucharistie sous une seule espèce. La coutume connue de donner aux fidèles, aux époques de persécution, le pain eucharistique, et non le précieux sang, pour l'emporter dans leurs maisons, parait être constatée par la découverte de plusieurs *custodes* ou pyxides en forme de tourelles, dont quelques-unes sont munies d'une lampe qui correspond à notre lampe perpétuelle.

goûte en souvenir de Jésus-Christ? » Cette doctrine anodine aurait-elle pu attirer aux chrétiens l'accusation d'infanticide, de barbares imitant le festin de Thyeste, et engager les fidèles à garder le silence sur le très-saint Mystère, même au prix des tourments les plus affreux?

XVIII

La Maison de Dieu.

Le mystère eucharistique est le cœur et le centre du culte chrétien, et par conséquent le lieu *destiné au culte* est son centre d'action et, pour ainsi dire, son trône. La considération de ce dernier, c'est-à-dire de la *maison de Dieu*, sera donc la meilleure conclusion de notre étude (1). Le temple catholique pos-

(1) Nous sommes forcé de laisser en dehors de notre travail les cimetières chrétiens. Il n'y a que deux inscriptions qui aient quelque rapport avec la question actuellement agitée du *caractère exclusif des cimetières catholiques*. La première, empruntée à la Catacombe de Sainte-Domitille, vient des temps apostoliques : « M. Antonius Restitutus a fait cette crypte *pour lui-même* et *tous les membres de sa famille qui croient au Seigneur*, SIBI ET SUIS FIDENTIBVS IN DOMINO. » — L'autre a été mise par un certain Valerius Mercurius, pour lui-même « *et pour mes descendants appartenant à ma religion*, POSTERISQVE (qui) AD RELIGIONEM (sint) PERTINENTES MEAM. »

sède dans les Catacombes son temple primitif, son invariable forme fondamentale. Comme le bourgeon s'ouvre pour livrer passage à la fleur, ainsi la *crypte souterraine* est devenue en se développant la splendide *basilique*. L'une et l'autre couvrent de leurs voûtes les tombeaux des martyrs et les reliques des saints. La courbure si simple de l'arcosolium est devenue l'arc triomphal de l'abside; la modeste *cathedra* avec le banc des prêtres s'est transformée en un trône entouré du *presbyterium;* les chambres sont maintenant de vastes nefs à colonnes; le *luminare* s'est élancé en coupoles et en flèches. Encore aujourd'hui l'*autel* contient des reliques de saints (1); il est surmonté du baldaquin et du tabernacle scintillant d'or, comme il l'était alors du *ciborium* du haut duquel la colombe d'or ou la tour d'argent était sus-

(1) La langue liturgique donne à la petite excavation qui sert à introduire les reliques dans une pierre d'autel le nom de sépulcre, *sepulchrum*, comme le rit de la consécration d'un autel a beaucoup d'analogie avec la sépulture des martyrs.

pendue portant le Viatique. Les vêtements et les vases sacrés, les ornements de l'autel (1), ne sont pas moins aujourd'hui qu'aux premiers jours de l'Église l'objet de la sollicitude et de l'amour des chrétiens. Enfin l'usage des images était déjà adopté aux temps apostoliques. Ce fait constaté par les Catacombes est très-frappant. L'Église primitive se sépare de la Synagogue qui est tout à fait contraire aux images, et du paganisme qui en fait l'abus le plus abominable. Malgré cela, dès son principe, elle prend un développement artistique très-étendu. A la vue des Catacombes apostoliques des saintes *Priscille*, *Domitille* et *Lucine*, avec leur pieuse ornemen-

(1) Comme vêtements sacerdotaux, on reconnait encore parmi les antiquités le *pallium* chamarré, la tunique ou aube, l'étole et le diadème épiscopal, dont les attaches sont encore restées à la mitre. Pour ce qui est du *mobilier d'autel* légué par l'antiquité, il y a des calices de verre, ornés du poisson mystique, des ampoules, des fragments de grandes *patènes de verre* avec des scènes bibliques émaillées d'or, *un récipient pour le vin d'offrande*, également avec le poisson et l'inscription « Vis en Dieu ! » L'ancienne coutume chrétienne d'orner les autels érigés sur des tombes de fleurs, de lumières et d'ornements variés, n'a pas besoin d'un examen plus approfondi.

tation picturale, on peut victorieusement réduire au mutisme ceux qui prétendent que l'usage des saintes images s'est graduellement introduit, en quelque sorte furtivement et contre la pratique de la primitive Église. Il est facile de comprendre que des puritains iconoclastes, qui ont dénudé et enduit d'une couche de blanc leurs maisons de prières comme leurs cœurs, ne se trouvent pas chez eux dans les cryptes des Catacombes, où règnent l'art et la vie.

XIX

Le Crucifix

Ce que nous venons de dire provoque une question intéressante. L'image principale, liturgique, indispensable dans la maison de Dieu ; l'image qui pour le cœur du chrétien est le symbole de sa foi, de son espérance et de sa charité, le *Crucifix* en un mot, a-t-il été représenté dans la primitive Église? De la bouche des saints Pères nous apprenons que les premiers chrétiens, à chacune de leurs actions et de leurs démarches, munissaient leur front et leur cœur du *signe de la croix* (1).

---

(1) « Que nous nous éloignions, que nous entrions ou que nous sortions, que nous nous habillions ou que nous nous chaussions, que nous nous lavions ou que nous

L'art ne doit-il pas aussi s'être occupé du Crucifié? En tout cas, c'est en vain que nous cherchons dans les Catacombes la représentation historique et non voilée de la Victime du Golgotha. Elle aurait été directement contraire à l'antique loi du secret, et elle aurait exposé le mystère à être profané par les païens (1). Mais celui qui sait pénétrer sous le voile des types et des symboles, s'étonne de la quantité et de la variété des images sous lesquelles les premiers chrétiens se représen-

---

nous mettions à table, que nous fassions de la lumière, que nous nous tenions couchés ou assis, en un mot, pour toutes nos actions, nous imprimons sur notre front le *signe de la Croix.* » (Tertullien).

(1) Du reste, les chrétiens portaient le surnom de *Crucicolæ, adorateurs de la Croix,* et des fouilles récentes au palais des Césars sur le Palatin ont fait découvrir la salle d'école (pædagogium) des *pages impériaux.* Les murs sont couverts de griffonnages du deuxième et du troisième siècle, parmi lesquels il y a des preuves de l'animosité des païens contre les chrétiens et de leur *haine contre la Croix.* C'est ainsi que non-seulement après le nom de *Libanus* nous lisons le surnom d'*Episcopus* écrit par une autre main, raillerie d'un page païen contre un camarade chrétien ; mais nous voyons encore un autre jeune homme, *Alexamenus,* représenté en adoration devant un crucifix où, par moquerie, l'on a dessiné une tête d'âne!

taient l'amour de Jésus crucifié. Tantôt il apparaît dans *Abel*, dans *Isaac*, dans le *serpent d'airain ;* tantôt dans la mort d'*Isaïe* ou dans la figure de la *chute de l'homme*. Si *Isaac* porte sur ses épaules le bois du sacrifice, il représente *Jésus* qui, chargé *de sa croix*, monte au Calvaire; s'il est à genoux *sur le bois*, attendant le coup fatal, il symbolise le *crucifiement* par lequel le fils unique de Marie (figuré par le bélier ou l'*agneau*) meurt; mais le Fils unique de Dieu (figuré par Isaac) ne meurt pas. Quand sur d'autres peintures nous voyons la patience du saint homme Job, ou le grand raisin des espions israélites porté par deux hommes au moyen d'une perche, c'est le Sauveur *souffrant* ou *mourant* sous le pressoir de la croix. Quand le *Bon Pasteur* rapportant la brebis sur ses épaules étend les bras de façon à les croiser, on entend symboliser la *mort du divin Pasteur* qui « donne sa vie pour ses brebis » et qui abandonne la troupe de ses anges, pour aller dans le désert terrestre chercher l'*humanité*, brebis égarée, et la ramener par la *mort de la croix* au bercail cé-

leste (1). L'image du Crucifié s'offre à nous sous des symboles plus souvent encore que sous des figures. Nous sommes déjà habitués au *poisson* de *Tobie*, *poisson* dont la *mort* procure lumière et nourriture. De même qu'au cinquième et au sixième siècle on porta sur la poitrine des *croix* qui servaient souvent de reliquaires, ainsi les chrétiens au temps des persécutions portaient comme signes de leur foi au Crucifié de petits *poissons* suspendus au cou : on en a trouvé un nombre considérable en cristal, en nacre, en émail, en ivoire et autres matières, dans les Catacombes. *L'ancre en forme de croix* n'est plus chose inconnue. Si le *poisson* s'y enlace, il signifie le *corps du Christ* qui, pour mourir, a été *attaché à la croix*. Que si le poisson y est *retenu* par un

(1) L'agneau ou la brebis signifie aussi dans ce symbolisme la nature humaine adoptée par le *Verbe éternel* et sacrifiée pour le salut de tous. « Car le Bon Pasteur, dit saint Pierre Chrysologue, est venu dans ce monde pour rechercher la brebis ; il la trouva dans le sein de la Vierge, la rendit visible par la chair de sa naissance, la mit sur les épaules de ses souffrances et l'éleva sur la croix. Plein de joie au milieu des fêtes pascales, il l'amena par son ascension au bercail de notre demeure céleste. »

lien extérieur ou s'il porte l'ancre mystérieuse sur son dos, c'est là le symbole de *Jésus cloué à la croix* ou de *Jésus portant sa croix*. Un autre symbole de la croix se trouve encore dans le *palmier* avec les brebis qui paissent sous sa couronne de verdure, ou l'*agneau* avec le vase à lait entouré de l'auréole; ce qui signifie que la *croix* protége, couvre, nourrit et abreuve du sang eucharistique les fidèles qui ont confiance en elle. La *cithare* ou la *lyre*, contenant une double croix, en est aussi un symbole. C'est pourquoi, comme c'est le cas dans un grand nombre de fresques, lorsque le chantre sybillin *Orphée* est représenté attirant à lui par le moyen de sa lyre et de son chant les animaux, les arbres et les rochers de la forêt, il figure le divin Amant de nos âmes, qui sur la lyre de la croix a entonné « un chant nouveau » dont la douce mélodie triomphe de la barbarie et de la dureté des cœurs, selon cette parole prophétique des promesses : « Quand je serai élevé, j'attirerai tout à moi. »

XX

Le Monogramme.

Encore deux symboles secrets de la croix. L'un, qui est à la fois une image et une inscription, est le célèbre *monogramme*. Dans sa forme la plus ancienne, il apparaît comme T ou comme *trident;* et pendant que souvent on voit la *colombe*, symbole de l'Esprit-Saint et de l'âme chrétienne, se reposer sur le premier, on rencontre nombre de fois le *poisson* attaché au trident, ou bien ornant, non pas la croix, mais le *mât* du vaisseau mystique. A ce signe très-anciennement adopté par la loi du secret se joint de bonne heure aussi le X, qui figure une croix obliquement disposée et en même temps la lettre grecque initiale du mot *Christ*, jusqu'à ce que vers l'an 250

on y introduit la lettre I (Iesus), et plus tard, au lieu de l'I, le P (ou ρ grec). C'est ainsi que s'est formé le monogramme ☧ qui signifie *Jésus-Christ et sa croix*, ou encore *Jésus-Christ à la croix*. Ce signe, après son apparition à Constantin dans le firmament, brille sur toutes les bannières de l'Empire et de l'Église, sur les temples, les autels, et sur mille mausolées, sur la monnaie des empereurs, comme sur les casques et les boucliers des guerriers (1).

L'autre manière de figurer la croix est sans contredit la plus remarquable par le nombre des monuments comme la plus belle et la plus riche en applications symboliques.

(1) Avec le triomphe du christianisme, l'enveloppe symbolique perd sa signification. Déjà, vers l'an 350, une ligne transversale s'introduit dans le monogramme et forme avec la ligne verticale de la lettre P une sorte de croix, jusqu'à ce que vers l'an 410 la croix apparait tout à fait. Cependant l'image du *Crucifié* n'apparait pas encore. Elle est d'abord remplacée par les symboles des grâces de la Rédemption, les *fleurs*, les *couronnes* et les *pierres précieuses*, puis par l'*Agneau* couché ou debout au pied de la croix, jusqu'à ce qu'enfin, au sixième siècle, *le Crucifix* se montre complétement et sans le voile du mystère.

Des centaines de peintures, de mausolées, d'émaux, de sculptures, nous montrent les bienheureux dans le ciel et les fidèles sur la terre *priant les bras étendus en forme de croix.* « Nous avons reçu le commandement, écrit saint Maxime, de prier les bras étendus, afin *de confesser les souffrances du Seigneur par notre attitude corporelle elle-même.* » Et saint Pierre Chrysologue remarque : « Celui qui tient ses bras étendus ne prie-t-il pas déjà par sa seule attitude? » — c'est-à-dire *par Jésus-Christ* ou *au nom de Jésus crucifié?* Donc on fit dès les premiers siècles ce que font encore aujourd'hui le prêtre à l'autel, le cénobite dans sa cellule et le peuple catholique dans les lieux de pèlerinage: le clergé et les fidèles en général priaient, et même les martyrs souffraient et mouraient *les bras en croix*, confessant par là leur *Sauveur* attaché *à la croix* et présentant ses mérites au Père céleste.

XXI

Épilogue.

Nous avons essayé, autant que l'ont permis les limites de notre travail et l'insuffisance des matériaux découverts jusqu'à présent, de donner au lecteur quelque idée de l'importance des Catacombes. Devant notre regard inquisiteur les sombres cryptes se sont illuminées, les roches inertes se sont animées et ont répondu sans difficulté à nos questions. Avec le respect et la vénération que réclament les sanctuaires, nous nous sommes constitué en une espèce de tribunal pour juger les morts. Nous avons appelé en témoignage les tombeaux, les monuments et les peintures artistiques des origines du christianisme; nous avons réuni, examiné, pesé

leurs réponses, et voici qu'il en jaillit cette profession de foi unanime : « Nous croyons à l'Église catholique romaine! » Comme le Sauveur montant au ciel laissa sur le rócher l'empreinte de son pied divin, ainsi l'Église apostolique a laissé dans le tuf des Catacombes l'empreinte sacrée de sa foi et de ses pratiques, qui sera honorée et bénie par la postérité la plus reculée. Là brille la vérité avec un éclat si resplendissant, que l'erreur se voit nécessairement contrainte de compter avec cette ville souterraine. Désormais les enseignements catholiques, que l'on a méprisés depuis trois siècles, ne pourront plus être considérés comme des inventions postérieures ou des additions humaines, grâce à ces témoignages archéologiques; désormais ce sera peine perdue de chercher « le pur *christianisme primitif* » en dehors de l'Église catholique. Un camée antique nous montre un navire porté par un poisson énorme; à côté, sur la mer agitée, Pierre est soutenu sur les flots par le Sauveur, pendant que sur le mât et au gouvernail une colombe est paisible-

ment posée. C'est un remarquable symbole de l'Église aux jours de la tempête. Que le flot se soulève et se brise en écumant, que les vagues menacent d'engloutir la barque, le poisson mystique, Jésus-Christ, la porte avec sa force divine à travers les flots en courroux et protége le successeur de Pierre, de façon que les eaux s'aplanissent et forment comme un sentier devant lui. Au mât et au gouvernail de l'embarcation, c'est-à-dire dans la grande citadelle vaticane de Rome, règne paisiblement, depuis ce jour de la Pentecôte où elle est sortie du sein de Dieu pour descendre sur la terre, la céleste colombe, fortifiant la vue et soutenant la main du grand pontife et prince de l'Église.

Puisse Dieu, et c'est un pieux souhait que nous avons souvent formé pendant ce travail, puisse Dieu permettre que ceux qui se tiennent éloignés de l'Église aillent aussi visiter les Catacombes et y éprouvent, pour la paix de leurs âmes, l'influence mystérieuse de la colombe divine! Si déjà une première fois, du milieu des ténèbres de la nécropole sou-

terraine et de l'aurore empourprée du sang des martyrs, le soleil du christianisme s'est levé radieux sur le monde romain, les cryptes des martyrs de nouveau ouvertes ne peuvent-elles pas encore verser des flots de lumière et contribuer avec une puissance aussi victorieuse que pacifique au triomphe de la Vérité et de la Croix?

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

Paris. — E. DE SOYE et FILS, imprimeurs, place du Panthéon, 5.